

Luc Delfosse

L'homme qui avait été amoureux
The Man Who Had Been In Love

Roman/Novel




éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

L'homme qui avait été amoureux
The Man Who Had Been in Love

Luc Delfosse

L'homme qui avait été amoureux
The Man Who Had Been in Love

Nouvelle



COLLECTION CARACTERES MOBILES

Du même auteur

L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ? – Nouvelles – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.

La pomme qui n'avait pas été croquée – Roman – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.

Le Carrousel de Ludovic – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.

Diaboline ou la femme de quarante ans – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.

Contes pour adultes et enfants – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.

Contes à l'envers – *Contes et Nouvelles* – Éditions Didro, Paris, 2004.

Contes de la Saint-Valentin – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.

À la recherche d'Amal – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006.

Paula – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.

Hands of the Mona Lisa – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.

Le Cou Blanc de Lili – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.

Elle voulait ressembler à Marilyn – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.

La Caisse des Monuments Hystériques – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.

T'es trop belle pour être moche – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.

Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ? – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.

Le passé n'aura duré qu'une minute – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.

Émilie ou Le Sens de la Désorientation – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.

Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut – Roman – Éditions Didro, Paris 2016.

A Russian Love – Novel – Éditions Didro, Paris 2017.

The Man Who Had Been Looking For Love, Novel, Éditions Didro, Paris 2018.

Quand mon cœur fait boum, Roman, Éditions Didro, Paris 2019.



Édition DIDRO
B.P. 209 – Rue de la Réunion – Villejust
91941 Courtabœuf CEDEX
© Luc Delfosse
ISBN : 978-2-36087-002-8
Dépôt légal : avril 2020

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

To my dear friend KIM

L'homme qui avait été amoureux

« Un œil languide et tristement rêveur, la bouche entrouverte et comme soupirante, le col fragile autant qu'une tige de fleur, cette femme était de la plus troublante, de la plus angélique beauté. »

André Gide

L'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ AMOUREUX

Ou

QU'Y A-T-IL DE PLUS BEAU QU'UN CHAPEAU ?

Il était seul, orphelin de l'amour. On était dimanche, c'était le jour du Soleil de Pâques. Son appartement était vide, inutile, elle l'avait déserté. Pourtant, il aurait bien voulu partir au bord de l'eau, avec elle, endimanchés, du côté de Nogent. Elle aurait passé sa robe blanche, il eût porté son Levi's noir.

Les livres semblaient les témoins uniques de ces moments douloureux. Pour ne pas se noyer, il cherchait un passage à gué. Les atlas étaient ses compagnons de libération. Et, pour confidents inégalables, il avait ses écrits. Certains n'ont que l'amour, ce long poème pour unique refrain. Lui, l'amour, il l'avait perdu. Il lui restait un flot de musique. Il écrivait. Il composait pour elle. Il projetait ses voix intérieures vers un futur inconnu. L'homme qu'il était aujourd'hui interrogeait les événements récents. Elle venait de s'échapper. Elle l'avait abandonné. Pourtant, il voulait être avec elle, une dernière fois, lui faire connaître ce qui brûlait en lui, ces petits papiers, ultimes hommages à une femme unique. Il savait désormais devoir l'aimer pour la vie. Il griffonnait au fil de la plume, probablement trop vite. Il avait toujours tout fait avec cette impatience qu'ont les enfants à déballer le cadeau, rouge, bleu, qu'on vient de leur apporter. Il défit les rubans de sa cassette à souvenirs. Comme dans une chanson de Charles Trenet, on pouvait tout dégoter dans sa boîte à chaussures, une mère chatte n'y aurait pas retrouvé ses petits. Il y avait sa ceinture dorée pour aller danser, ses boucles d'oreille, ses nobles lettres, ses photographies, il y avait son parfum, il déborda, - la tentation de s'évader était trop forte. Sa fragrance avait envahi la pièce. Bref, ce n'était pas une boîte, mais un étui à souvenirs, on pouvait cueillir tout ce qui avait appartenu à Isabelle.

Mais elle était partie. Élocubrer ses mots, avec la volonté infatigable d'un Flaubert, ce serait maintenant sa façon à lui de communier avec elle. Ses paroles s'envoleraient vers son cœur, toucheraient son âme, s'adresseraient à son esprit vif argent. Il jeta un regard émerveillé sur ce

que Dieu avait inventé, le huitième jour, juste après la Création. Elle était là devant lui avec son sourire indéfinissable. Il ignorait d'où il venait. Non, il ne rêvait pas. Elle était là. Il dévorait de ses yeux, tout grands ouverts, dans son album, les plus belles images qu'il avait pu sauvegarder. Il aurait voulu prolonger ce coup d'œil profond, ce regard éloigné, au moins pour toujours, pour du vrai. Aujourd'hui, elle n'était plus là, il allait se perdre. Mais le corps de la belle se manifestait encore, il exhalait des parfums, ces senteurs qu'il avait gardées en lui après chaque étreinte. Il s'était bien juré de l'emmener au paradis.

Il écrivit pour elle :

« Au matin du premier jour, contrairement à Dieu, il ne créa pas la Lumière, il la reçut. Au matin du second jour, il ne créa pas le Ciel, il regarda au fond de ses yeux.

Bref, et pour ne pas lasser le lecteur, disons-le tout net, il ne conçut rien du tout si ce n'est un peu de bruit, quelques gestes pour capter l'attention de la belle inconnue qui, comme lui, venait de débarquer à Pékin.

Quelques heures plus tôt, à Moscou, à l'escale, de place en place, il avait pu apercevoir ses cheveux blond cendré, mi-longs, ses bas en nylon noir, ses seins déjà triomphants, abrités sous un corsage blanc, immaculé. Elle était, séduisante, attirante. Elle était si jolie ...

Brutalement, il s'interrompit. Il ne devait pas pécher par mélancolie, il voulait la désapprendre, pardonner certes, mais tout abandonner, se détacher de l'amour, noyer les souvenirs, comme des petits chats trop nombreux, même les plus beaux, surtout les plus étonnants, les ineffaçables. Mais finalement, il le savait, il allait oublier de l'oublier :

– À quoi bon s'entêter à transgresser ? Dieu avait déjà tout prévu, Satan avait fait le reste. De plus, il ne pouvait la désapprendre.

Il rendait grâce à Dieu et était reconnaissant au Diable d'avoir permis à sa tristesse de s'exprimer spontanément. Ah ! oui, d'ailleurs, c'était quoi la liberté ? Surtout à quoi cela pouvait-il bien lui servir ? Et maintenant, qu'allait-il faire ? Il n'avait plus ses bécots. Il avait été ivre de l'aimer. Désormais, triste tropique, il était libre de l'aimer tout son soûl puisqu'elle était partie. Mais, si l'on goûtait à l'élixir d'amour, psychotrope par nature, on n'était plus soi-même. Ça n'arrivait pas qu'à l'Opéra. Bien qu'il eût un goût très modéré pour le statut d'esclave, il se disait que c'était merveilleux d'aimer une femme blonde aux yeux verts, lui qui, jusque-là, n'avait eu de regards que pour ces brunes à la chevelure épaisse, foisonnante. Quoi de plus fascinant que des cheveux noirs ? Il ne savait rien moins que cela. Mais, quelque chose d'inexplicable l'attirait vers cette nymphe soustraite aux forces créatives de la Nature. Peut-être se souvenait-il encore des poèmes de Pernelle du Guillet.

Quoi qu'il en fût, dès leur première rencontre, il avait écarté toute perspective cavalière. À Moscou, dans le groupe avec dames, il avait remarqué une jeune femme, la plus belle pour aller danser. Arrivés à Pékin, furtivement, le second jour, il l'avait observée, presque à son insu, presque inconsciemment. Il avait été ébloui, obnubilé par ses seins lourds prisonniers sous son pull blanc. Comme des oiseaux encore au nid, ils cherchaient à se dispenser, ils semblaient avides de becquées. Soudain, elle avait braqué sur lui son revolver tout vert, au milieu d'un halo lumineux de cheveux blond cendré. Elle semblait toute nue sous son top. Les jeux étaient faits, mais tout allait bien. Après tant de courses vagabondes, surréalistes, comme une débauche du bonheur, il se rappelait, avec une exaltation renouvelée la dernière phrase prononcée par André Breton dans l'Amour fou : « *Je vous souhaite d'être follement aimée* ». Aujourd'hui, il était seul, il désirait l'apaisement. Il se persuada qu'au-delà du surréalisme, il trouverait sa réalité. Anesthésie locale. Il parcourait

Breton à nouveau : « *Ce que j'ai aimé, que je l'aie gardé ou non, je l'aimerai toujours.* » Hyperréaliste, il avait décidé de préserver cet amour, d'étreindre à nouveau celle qu'il aimait. Isabelle reviendrait. Il le sentait, il le voulait, il l'espérait, comme la Providence de Rousseau. Pour elle, il écrirait sur les murs, dans l'écorce des arbres, à l'intérieur des gouttes de pluie, dans la neige. Il ne pouvait empêcher son esprit de partir en permanence à sa recherche. Tout à coup, il éprouva le besoin immédiat de relire un poème de John Keats, le poème pour elle, voluptueux, sensuel, heureux, à cause d'elle. Il eut la tentation d'en écrire une traduction, - son interprétation à lui -, dédiée à ses yeux, à elle, à ses cheveux, à son parfum, à son âme troublée. Les premières versions qu'il avait lues ne pouvaient le satisfaire. C'est vrai qu'elle était partie, et qu'avec elle « le jour s'était enfui ». Il n'avait plus le refuge de son sourire. Une fois de plus la poésie était son sanctuaire. Comme Quasimodo, son cœur criait « Asile, Asile ... »

En déifiant, chaque jour, la femme aimée, les poèmes le réconfortaient, ils l'exhaussaient. Au fil des recueils, cachés ou à découvert, certains sonnets représentaient tout ce qui restait vivant dans sa vie. « La poésie, c'est ta prière, à toi » - lui avait dit Manou. Comment supporter l'impitoyable réalité du moment ? La littérature allait le sauver. Avec Poésie, sa belle balade, son paradis perdu, surgissait du passé récent, comme une Mathilde trop aimée. Une prosopopée répétée lui permettrait peut-être d'affronter une vie insipide sans Isabelle. Il créerait des paysages apaisants, il inventerait des lieux de pèlerinage. Par la force des mots, il accepterait la fatalité, il pourrait l'apprivoiser, bannir la peur du lendemain, approcher, avec Mallarmé, *le sens mystérieux des aspects de l'existence.*

Voici donc les vers de John Keats, tels qu'il les fit résonner à son oreille :

Le jour s'est enfui

*Le jour s'est enfui et toutes ses douceurs avec lui !
 Douce voix, douces lèvres, main douce, seins plus doux encore,
 Souffle chaud, murmure léger, tendre chuchotement,
 Les yeux clairs, la forme accomplie, la taille langoureuse !
 Disparus la fleur et tous ses charmes éclos
 Évanouie dans mes yeux la vue de la Beauté
 Enfuie de mes bras la forme de la Beauté
 Disparues la voix, la chaleur, la blancheur paradisiaques
 Évanouies avant la saison, avec la lumière,
 Quand le crépuscule du jour ou la nuit ont commencé à tisser
 Avec le rideau parfumé de l'amour la trame épaisse
 Que l'ombre garde pour les plaisirs secrets
 Mais j'ai lu tout le jour le missel de l'amour
 Il me laissera dormir, Il a vu mon jeûne et ma prière.*

Une seule femme l'avait bouleversé à ce point. Ce poème, c'était elle. Elle, disparue, évanouie, enfuie. Mais tous les parfums de cette fleur lui revenaient à cœur, sans cesse. De Byzance, il avait rapporté la sensualité chaude de son corps. Des brumes du nord il se rappelait ses frissons.

La nuit était venue et il était auprès d'elle. Il gardait, jusqu'au tréfonds de lui-même, tout ce qui leur avait appartenu. Dans sa valise en carton, on l'a dit, il conservait jalousement les quelques objets que le hasard avait accepté de lui laisser.

La femme était omniprésente en lui, la dame et son mystère, cette production d'attirance sans cesse répétée, énergie inépuisable, aimantation, métamorphose permanente, fascinante. Il ne pouvait naître au monde sans cette fantaisie féminine qui rendait la vie merveilleuse. Et pourtant, aujourd'hui, il était seul, non pas désespéré mais chanteur inoccupé, non pas veuf et ténébreux, comme un poète cherchant la lumière

d'un réverbère, mais dans sa chambre, inconsolé, au milieu de ces quasi-reliques oubliées par la femme qu'il avait idolâtrée. Il ne voulait pas se pendre au lampadaire du poète maudit, mais au cou de son Isabelle, il se ferait tout beau, tout p'tit, on connaît la chanson-prière, il prendrait un verre de Saint-Julien, peut-être deux, ou consommerait toute la bouteille, attachée à sa proie, jusqu'à l'hallali, puis il la jetterait dans les eaux de la Seine, avec un message pour Isabelle, afin qu'elle le rejoignît sur l'océan de sa peine. Pris d'une excitation soudaine, il courut vers l'un de ses livres favoris, il voulait retrouver le trésor de l'icône, son parfum, enseveli par Rackham Le Rouge dans une pyramide des Caraïbes. Précurseur de Wikipédia, son Thésaurus était sa collection inégalable de mots. Il voulait savoir qui était sainte Isabelle. Point de sainte dans ce livre. Un oubli, sans doute. Ou alors, un présage. Mais, à tout prendre, c'était mieux ainsi. Il avait toujours eu peur des saintes, surtout de celles qui ne touchaient pas, ou peu, au grisbi du grizzli, elles ne gagnaient jamais au loto. Ours à demi léché, il dénicha pourtant, chemin faisant, quelques *Isabelle*. Beaucoup de reines. Plutôt vieilles. L'une était morte de pudeur, ça n'était pas catholique. Une autre était sœur de Saint Louis. Ça ne pouvait pas être elle. D'ailleurs, si la sienne était princesse, elle était surtout unique. En ce moment elle dormait près d'un bois. Il écoutait son souffle, plus puissant que le rugissement du pauvre lion kurde à qui l'on avait rogné les griffes. Pour les dents, il n'avait pas permis qu'on les lui limât, il avait encore faim. Des esprits suspects l'eussent traité de fou, mais il ne l'était point, pas complètement, pas encore. Quoi qu'il en fût, il avait toujours eu beaucoup de sympathie pour les fous. Oh ! non ! pas pour tous, les gentils seulement, les fous du roi, les fous du village, les fous chantants, ceux qu'au Moyen Âge on n'aurait jamais enfermés, les moteurs débridés, ils roulaient à cent à l'heure, les fous extravagants, les extraterrestres, ceux qui ne pouvaient contrôler l'énergie amoureuse de leur vie. Il poursuivit ses recherches isabéliennes, il découvrit une reine d'Espagne, enfin reine de Castille, mais il la rejeta sous prétexte qu'elle avait favorisé l'Inquisition. Son Isabelle à lui était pure, elle marchait, comme Booz, loin des sentiers obliques. Elle était Ruth. Elle et lui

avaient formé un groupe abélien, un hapax. Avait-il raté cette occasion si longtemps espérée de s'unir à cette femme que nulle n'avait précédée ? Aucune réédition ne pouvait être envisagée.

Minuit sonnait, il décida d'interrompre sa narration. Au bas de sa page d'amour inachevée, il dessina un point d'interrogation. Isabelle aimait la calligraphie. Continuer à lui écrire ? Mieux valait jeter ses poèmes, comme il le faisait à seize ans, quand la valse des amours à mille temps l'étourdissait. Il redoutait cependant, - cela deviendrait chronique -, de voir ses mots se flétrir, toujours les mêmes, l'encre à peine sèche, comme une rose, comme une mignonnette vide qui aurait trop célébré la vie. Alors, au passage, il changea une nouvelle fois d'avis, il devait se mettre à niveau. Son message, il fallait le poster au plus vite, à sa belle amour. Somme toute, cette histoire, à l'orée du bois, lui était fatalement destinée. La suite et l'issue, si jamais il trouvait un point final au fond de sa trousse d'écolier, il les lui conterait au fur et à la démesure de son chagrin. Il se disait : « après tout, même certaines symphonies restent inachevées. » Il se rassurait, se rappelant bien que, tout jeune, à l'école, chaque semaine, il récoltait un zéro, pour conduite en bavardage et en état d'ivresse amoureuse, par excès de préoccupation envers la gent féminine, par agitations, celles qui surviennent généralement à un âge plus éveillé, plus corrompu, chez le jouvenceau en révolution. De ce point de vue, il avait été un adolescent précoce.

Un procès-verbal dressé par sa maîtresse était à la hauteur de son ramage. Elle disait ne pouvoir le faire taire. En effet, que ce fût à l'opéra ou dans une fête foraine, il ne tarissait pas d'éloges à son endroit, il préférait la dévorer des yeux et de bisous dans le cou plutôt que de regarder le spectacle. C'était elle son attraction. Ce trait de caractère, son babillage incessant, le radotage d'un ruminant de la fable, présentait un avantage, il lui garantissait la reprise et la pérennité de son long monologue avec lui-même. Il rejetait les accusations du loup dans une autre la fable.

Non, il n'était pas comme les autres. Devenu, grâce au miracle des mots qui s'assemblent et se désassemblent, un dialogue avec celle qui était partie, sa causerie lui faisait passer le temps, son ennemi du moment. Une peur subsistait, la peur du facteur (dans une opération amoureuse il ne faut négliger aucun facteur.) Que le postier vînt à oublier sa missive, son gentil missile, au fond de sa sacoche, ou derrière un buisson, ayant conté fleurette à la floraison passée, et le drame en un acte s'arrêterait, peut-être à jamais. C'est l'aventure de la lettre recommandée par l'expéditeur, mais non reçue, c'est le voyage de la bouteille à la mer jamais recueillie. Pleins d'alcools, les flacons maudits d'Edgar Poe ou d'Apollinaire avaient noblement fait naufrage. Point de bouteilles à l'ancre mouillée dans sa situation quasi désespérée, des bouteilles à l'encre indélébile seulement. Il souhaitait ardemment que la lettre, porteuse de sa bonne nouvelle, - mais si, mais si -, parvînt au plus vite à l'élue de sa vie, à la fleur dont l'arôme byzantin ne le quittait plus. Il se souvenait du dernier bouquet qu'il lui avait offert, il n'y aurait pas fécondation. Il se prenait à songer, un jour il composerait sa fragrance à elle, celle de son corps après l'amour. Ce jour-là, il irait la chercher comme aux premiers matins, couleur café. Une image féérique revint frapper son imagination, une représentation pourtant bien réelle, celle où, en Chine, la première fois, elle lui était tout à coup apparue, scandaleusement belle. Mais au-delà de sa beauté éblouissante, ce qui l'avait le plus attiré, c'était ses regards, tristes, ses yeux cherchaient quelque chose, quelqu'un peut-être. Ce quelqu'un, il l'avait décidé, il l'avait rêvé dans le temple, ce quelqu'un, ce serait lui.

Le lendemain matin, il voulut faire revivre tout un passé, le passé récent, composé au plus-que-parfait. Non, ça n'était pas une idée saugrenue. Après tout, on était à Pâques et c'était l'époque idéale pour les résurrections, il partirait à la recherche de sa brebis égarée, - l'agneau du Seigneur ? Va-t'en le loup ! Silencieusement, elle lui rappelait les amantes de la Renaissance. Il aspirait à devenir son seizième de soupir,

sa quadruple cloche. Il cesserait de raisonner pour mieux résonner. Elle était une note de musique sacrée, une rose blanche créée par Ronsard, elle s'était ouverte à lui, lentement, c'était un lundi, en novembre, puis elle s'était offerte, un dimanche, en décembre, il avait découvert son corps étendu, attendu, dévoré sa peau de ses lèvres, avidement, elles s'étaient nourries de son teint laiteux copié par Fragonard. Il savait que pour elle il n'y aurait point de vesprée, et si, d'aventure, la nuit surgissait, elle ne perdrait jamais sa robe qui sentait la violette. De Rabelais, il conservait des images de fête, oncques il n'avait envisagé avec elle la vie autre qu'en réjouissance. Il revivait leurs dîners en ville, leurs soirées aux chandelles. Que c'était bon de vivre, de gaspiller tout ça avec elle ! Il lui vint une idée : découvrir tous les restaurants italiens de Paris. De là, vers la Toscane, il n'y aurait qu'une échelle de soie à gravir. Ils adoraient l'Italie. C'était comme ça qu'il voyait la vie, à travers la fenêtre de ses yeux. Il se souvint des avis de liberté et d'amour de Montaigne : « S'il me plaît je vais à senestre, s'il me plaît je vais à dextre » et, puis, il savait bien, lui, qu'ils s'étaient aimés parce que c'était elle et parce que c'était lui. Aux analyses logiques des intellectuels ou de leurs semblables, bourgeois sans bourgeois, il préférait l'affirmation du Cousin Philippe pour qui la vie n'était pas logique mais analogique. Comment pouvait-on rejeter la destinée ? Victor Hugo en avait fait l'une de ses héroïnes dans *Notre-Dame de Paris*. Lui, il refusait les schémas classiques. Il avait froid quand il avait raison ; et il avait appris d'un ami qu'avoir raison tout seul, ça ne servait à rien. Bien sûr qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Il se répétait, encore et souvent, cette merveilleuse sentence qu'elle lui avait distillée un jour comme un alcool fort en s'étirant encore, comme une chatte blonde : « Que c'est bien la vie avec toi ! » Cette phrase ? L'avait-elle oubliée ? À propos de phrases, il en écrivait beaucoup. Il en écrivait d'autres. Il écrivait pour que leur amour ne mourût point. Il écrivait pour ne pas mourir.

Le jour se levait. Il courut chez le boulanger pour y prendre son pain du jour.

Un pain de Pâques, se dit-il, est-ce du pain béni ? Lui, il était au pain sec, volontairement. Mais il se ravisa. Il voulut des croissants. Il en demanda quatre : deux pour elle et deux pour lui. Non, ça n'était pas par habitude, c'était par amour des habitudes à deux. C'était probablement par passion, une de celles qui ne s'éteignent jamais tout à fait, comme un feu dans l'âtre de l'âme, comme celle de Jésus. Le petit boulanger le sentait triste depuis quelque temps. Tout à coup, son regard s'éclaira. Il pensa, par devers lui : « Qui sait ? Peut-être que la belle est revenue ». La vie nous offre ainsi parfois de ces coups d'œil complices. Jusque-là, par pudeur, ils s'étaient abstenus. Il comprit que le petit mitron avait deviné juste, il voulait déminer son chagrin. Ces quatre croissants du matin, c'était le bonheur de partager les petits plaisirs après les grands. Après l'extase recherchée, parfois trouvée au bout de la nuit, quand la Lune était pleine, ces demi-lunes du matin étaient leurs invitées, comme une réminiscence, seconde réjouissance des sens, apaisés, encore en éveil.

Quoi qu'il en fût, la belle n'était point de retour. « La vilaine, elle s'était fait la belle », songea-t-il. Il allait oublier de régler les croissants. Tout enfariné, le petit boulanger ne réclamait pas son dû. Il sentait bien à présent que, le soir précédent, l'amour n'avait pas été au rendez-vous, qu'il était resté là-haut, dans les airs, entre nue et stratosphère, et que son client du matin était absent. Les phrases de *L'Amour Fou* martelaient sa tête. Il se prenait pour Jubal, il voulait frapper des tambours, souffler dans des trompettes, redevenir un clown. Pour se libérer, comme Breton rencontrant Jacqueline, ou Dalí adorant Gala, il aurait voulu confier au pâtissier compatissant « *qu'il avait connu, en l'absence de son amour, les vrais ciels vides* ». La femme bleue du domaine enchanté de Magritte lui rappelait la beauté sereine d'Isabelle, la paix qu'elle goûtait sur son épaule. Colombe, elle s'y était posée. Enfin, machinalement, il fit danser de tout leur saoul les pièces de monnaie usées sur le comptoir. Il leur fit même chanter une mélodie. Il s'en retourna chez lui, prépara du

café de Porto Rico par amour pour elle. Il but son chocolat. Les croissants demeurèrent dans leur sac de papier blanc jusqu'au soir. Il n'avait toujours pas faim. Il se mit à peindre. Il écouta de la musique. Il écrivit des poèmes. Puis la nuit revint tout à fait. Il sortit. Il parcourut les rues encore désertes, il y cherchait la fin de son mauvais rêve, une oasis, un beau mirage pour ne plus avoir froid et apaiser sa soif d'amour. Il marcha longuement dans la ville noire, la nuit était profonde. Un feu intérieur le guidait. Comme bien des amants de Saint Jean, après son abandon, c'était lui l'abandonné. Il visitait tous les endroits où ils s'étaient aimés. L'hiver était encore présent sur les sentiers, là où l'herbe bientôt repousserait, son âme seule, tournée vers le soleil, ressentait davantage les coups du délaissement. Il finit par donner son manteau à un vagabond, un peu, beaucoup, passionnément perdu, comme lui. Le pauvre hère demandait quelques pièces, il allait pouvoir dormir au chaud. Il rentra. Son parfum était toujours là. Il sourit. Il avait hâte d'être au lendemain. Demain, mardi, il lui enverrait un petit cadeau, un message. C'était sa façon de nourrir ce qu'il appelait encore leur amour. Il devait à tout prix dépenser l'énergie qui s'accumulait en lui, la dilapider avant qu'elle ne le débordât. Par surcroît, il était tout heureux de l'aimer. Non, ça n'était pas l'amour qu'il aimait. C'était elle. Il était un enfant de la balle. Il chercha à danser mais il n'était même plus la moitié de la cigale qu'il avait été. Ils s'étaient rencontrés en voyage. En promenade ils se retrouveraient. S'envoler avec elle, il le ferait encore. Pour l'heure, n'ayant pas le moindre petit morceau d'amour, il but de l'eau fraîche. Ça n'était pas trop de la moitié. L'air de rien, il but l'air de l'eau. C'était un moyen peu commode de respirer, mais il s'en contenta, il appelait ça 'jouer au poisson'. Il regarda la lampe, elle était sage dans l'horloge, il associa la lumière et le temps. Mais Pan ! Adieu ! à Chèvre-pied ne plaise, il prit à nouveau la clé des champs, aphone d'avoir tant crié, pour que sa chérie, sa féline, lui revînt. Il renvoya la solitude. Il s'enfuit à l'étranger. Là-bas, sur une plage, il ne dessina aucun visage. Il reviendra tantôt car il ne peut se passer d'elle.

Son retour à Paris était programmé, il regagna sa peine capitale. Pour la première fois depuis si longtemps, et de façon inhabituelle, il ne s'était pas senti chez lui à l'étranger. Il avait l'impression que sa vision du monde avait changé. Ça n'était probablement qu'un effet d'optique dans un espace topique. En rentrant chez lui, il trouva l'appartement encore plus vide. Il n'était pas triste. Il était indifférent. Plus ses chers amis le poussaient à oublier sa belle, plus il se répétait qu'il ne voulait pas lui manquer. C'était une décision, pas le comportement d'un esclave. Car il vaut mieux, d'après maints philosophes, chercher la paix dans la persévérance plutôt que dans l'oubli. Et puis, l'amour, le véritable amour, ça n'est pas comme l'affection qu'on porte aux animaux. On peut remplacer un p'tit lapin par un autre, on sera triste, mais on pourra. En amour, il n'y a pas de substitut au petit lopin tendre, c'est la loi. Il se rappela une question qu'il posait à ses camarades d'école, tout enfant : qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ? La réponse préconisée était : deux chapeaux ! Quand il s'agissait de chameaux, le problème se compliquait à cause du nombre de bosses, mais on pouvait aboutir à la même conclusion. Alors il proposait une seconde colle : *qu'y a-t-il de plus beau qu'une femme ?* Si un jeune interlocuteur étourdi, épris de beauté quantitative, rétorquait : 'deux femmes', alors il criait au scandale. Pour lui, la femme était unique ! Le souvenir de l'une pouvait venir s'ajouter à celui d'une autre, mais lui, il ne saurait comparer des belles entre elles. Cette succession ininterrompue d'images lui rappelait simplement les suites de Bach.

En son for intérieur, il n'y avait plus qu'elle, sa Citadelle, son grand amour, sa Galatée envolée dans une galaxie éloignée. Il aurait voulu qu'elle le changeât en fleuve afin qu'ils pussent, comme avant, courir ensemble, loin de l'œil du cyclope, crier qu'ils n'étaient plus qu'une seule personne, puis, grâce à une mitose équationnelle, à nouveau, ils seraient deux, deux amoureux. Fuir l'éternité ? L'éternité, c'est long, surtout vers la fin. Avec Isabelle, ce serait inutile, les jours passaient comme

une trombe, en trompe-mémoire, cours-y vite, cours-y vite. Le temps du muguet ne reviendrait plus, il ne la verrait plus ? Au moins, il continuerait à tourner les pages de leur album, - un vrai musée -, elle était Diane au bain, Diane au bois, sur une musique de Debussy, Esther à sa toilette, elle était ce don de Dieu peinte par les Théodore. Dans toutes les approches de la vie, directes et indirectes, intérieure ou extérieure, la poétesse sait coopérer avec le temps, le politique donne du temps au temps, le maître le concède à l'esclave, et, paradoxalement, l'homme chronophage commence par ne pas violer le temps ... À chacun sa formule, à chacun sa chacune. Il n'aimait pas les voleurs, à part les voleurs de pommes, Comme le grand Georges, bien entendu. Auprès de La Fontaine, elle lui avait donné à boire, *Il offrait ce qu'il avait. Elle l'acceptait ; et d'aller. Les voilà bons amants avant que se quitter, ils dormaient si bien ensemble...* Il se disait, par moments, que la vie lui avait donné Isabelle et que la vie la lui avait reprise, comme une foule brouillonne sépare les amoureux. Reprendre, c'est voler. Il restait optimiste, comme Mathilde, Galatée était revenue, à la fois nymphe charmeuse de la mer et statue à la peau laiteuse adorée de Pygmalion. Dans un poème, un jour, il avait rêvé qu'il était le ciseleur du corps d'Isabelle, un peu comme les bateleurs de l'Olga, version Picasso. Il ne la désirait pas parfaite, il la désirait tout court. Elle n'était pas sa chose. Cette idée ne lui convenait pas. Ce qui lui plaisait dans les allégories de Galatée, c'est que la vie naissait d'une image inventée par un songe, un peu comme Simonetta, la Vénus de Botticelli. Enfin il allait vivre pleinement avec une autre « lui-même ». Depuis bien des années, les mythes le lui avaient confirmé. Il était né à cause d'elle. Elle était née pour lui. Elle était la jeune fille la plus joliment pulpeuse, aimée des dieux. Oui, pulpeuse. Nymphe et charnelle. Elle avait le pouvoir insensé de représenter à elle seule toutes les femmes. Ils allaient connaître l'Âge d'Or. Vivent les pommes. Il n'avait plus besoin de philosopher. Il savait maintenant qu'en amour il ne fallait pas raisonner, ne pas tout décortiquer. Les sentiments, les émotions, ne sont pas des cacahuètes. Il avait cherché, attendu. Il avait trouvé l'amour. Il voulait le garder. Il refusait de renoncer. A lui-même il restait fidèle. Le miracle se reproduirait. Après cette bonne nouvelle supportée par Jésus, enfin, il cessa ses élucubrations, son esprit connut une sorte de répit.

Les vacances de printemps approchaient. Il les passerait seul. Il serait absent au monde. Il avait été débarqué sur le bord de la route, comme Gesolmina, mais sans trompette ni tambour. Il ne pourrait même pas jouer de son pipeau coutumier. Il partirait. Sans idée précise. Il voulait marcher, marcher longtemps, jouer au pèlerin. Il avait un besoin accablant de respirer. Son inactivité sentimentale apparente l'étouffait. Partir seul. C'était mieux. Elle ne serait pas à ses côtés. C'était ainsi. Les vacances ? Sans elle ? La vacance, le vide. Il n'était pas M. Hulot. Goethe avait écrit qu'il ne saurait y avoir de plus grand malheur que d'habiter, seul, le Paradis. Il serait lointain, chimérique, perdu, assembleur de nuées, dans la lune, au milieu des dunes, comme il l'était lors des réunions professionnelles de l'inertie. Ennuyeuses, elles auraient désespéré une armée d'insoucients béats. Un texte de Charlélie Couture lui revint en mémoire :

*« On d'vient si vite
L'esclave de ses esclaves
Il préfère la route »*

Ou encore,

« Comme un avion sans aile, j'ai chanté toute la nuit pour celle qui m'a pas cru ; même si j'peux pas m'envoler, j'irai jusqu'au bout. »

À nouveau, il refusait l'oubli, il en avait assez décousu comme cela. Couture avait aussi chanté, comme une retouche ultime :

« J'ai peur de l'avoir perdue comme on perd la mémoire. »

Perdre la mémoire, c'eût été perdre Isabelle. Enfermer les mauvais souvenirs dans le coffre à oubli, oui, mais pas Isabelle. Il ne pouvait pas la retenir prisonnière, ni la laisser s'en aller, mieux valait perdre la raison. De sa boîte en coutil, il avait extrait des toiles en coton sur lesquelles

étaient représentées des fleurs de printemps, celles du matin agitaient son cœur. C'est vrai qu'on partage les choses quand on ne partage plus les rêves. Pour sûr, leurs âmes ne s'étaient pas séparées, alors, gageons qu'elles se marieraient encore. C'était dans leur nature. Et peut-être, bientôt, réciproquement, ils s'absorberaient dans le songe de leur première nuit d'hiver. Naguère, à deux, ils couraient au cinéma. Dans le noir, il était tout espoir. Seul, il n'y allait plus. Son plus beau film, c'était elle. D'autres chantaient '*Mon manège à moi, c'est toi*'. Oui, dans son carrousel, elle lui faisait tourner la tête, elle faisait battre son cœur autour de ses jolis cheveux, balayés par la brise de leur chevauchée, il en devenait son satellite, comme un halo ensoleillé. La voix de Piaf vibrait et le visage d'Isabelle surgissait. '*Avec elle il était toujours à la fête*'. Il avait fait le tour de son monde à elle, et elle l'avait stupéfié. Oui, elle l'emmenait au cinoche, c'était fastoche. Ça le reposait des fausses nouvelles des journaloux. Elle sélectionnait le programme du soir. Parfois, la vie nous oblige à faire des choix. Lui, il avait fait le choix d'Isabelle, il lui avait pris un baiser, il avait embrassé la carrière amoureuse, fait tomber la barrière, autre victoire du fou chantant d'une reine. Oui, elle lui écrivit, belle Marie pas seulement préoccupée de toilettes : « *je vous aime à la folie, je ne peux être un moment sans vous adorer* ». Il n'avait pas changé d'avis. Il révolutionnerait la vie, il attendait jour et nuit son retour, son sourire, son parfum. Elle serait sa création, il serait sa créature. Elle débordait en lui. Elle était sa semeuse de millet, sa graminée voluptueuse, il se nourrirait de sa sève, elle prendrait sa semence. Elle avait le goût de l'éternité. Inlassable, de ses mots, la poésie venait battre ses tempes, comme un flot incessant de vagues à l'âme. C'était pour elle, même si c'était loin d'elle, qu'il continuait à vivre. Pour elle, il vivrait.

Vivre désormais était un devoir. Bientôt il la convoiterait avec enthousiasme, ce serait un bouillonnement. On aime avec passion, on aime à la folie, sinon, prière de s'abstenir. Une amie lui avait demandé sa main, un jour. Elle l'avait scrutée de ses regards de voyante, plutôt

Yourcenar que Rimbaud. Elle aurait pu le prendre par la main. Mais elle avait lu sa ligne de vie. Il se souvenait de ses mots, elle avait dit : « Tu as de la chance, tu vis intensément. » Un vers de Ronsard l'enchantait : « *Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.* » Et Victor Hugo d'enchaîner : « *Car le lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.* » Vivre, c'était quoi ? Aujourd'hui, lui, était-il un vivant hagard débouté de la vie ? Non, cela ne lui ressemblait pas. La vie avait bon goût. Il suffisait de la pimenter. Mais Dieu savait à quel point il avait mal. Justement, il voulait Lui écrire, à Dieu ne plaise, non pas pour Lui demander des comptes d'apothicaire, mais un conte de fée. Dans sa douleur, s'il n'obtenait pas de réponse dans les huit jours, il menaçait d'écrire à Satan. « À moi, Comte de l'Enfer, deux mots seulement. » Un vrai blasphème. Comment vivre à présent ? Pas dans l'offense. Il fallait qu'il continuât à semer. Mais où semer ? En ermite, dans la République du désert ? Vivre sans elle ? Non ! Vivre avec elle, vivre d'expédients, vivre par excès. Réfugié dans la littérature, il ne pouvait pas tout demander aux livres. Ils étaient ses amis, pas ses amours, il ne fallait pas en faire des objets, son plus bel objet de lecture, c'était elle. Respirer ! C'était elle qu'il voulait revivre. C'était à sa larme unique qu'il voulait s'abreuver. Je vais te réapprendre à aimer, lui avait dit une femme. Il n'avait pas répondu. Son regard s'était perdu dans une passe véronique, comme celui d'Isabelle par un frais matin d'automne. Elle cherchait quelque chose. Tombé dans un abîme, en même temps que l'accent circonflexe, il restait perplexe. Tel Sisyphe il cherchait la cime, il reprendrait son souffle, remonterait la pente dévalée, retrouverait son enthousiasme coutumier et son précieux caillou.

C'est étrange comme l'indifférence peut parfois agir comme une provocation chez les femmes. Depuis qu'il était seul, il attirait, malgré lui, tous les parapluies perdus, les regards intrigués d'icelles qu'il avait courtisées avant sa rencontre fatidique avec Isabelle. Aujourd'hui, il aimait seulement les parapluies de Cherbourg. Certaines femmes lui adressaient des reproches : « Il était fidèle, maintenant, ah bon ? » Fidèle

à sa nature, il avait migré d'une extrême à l'Autre. Il n'accordait plus le moindre regard flatteur aux dames alentour. Le sixième sens, réservé aux femmes, cette formidable intuition féminine qui emmène parfois les hommes au septième ciel leur disait que quelque chose avait changé. Par orgueil, il s'efforçait de ne rien laisser paraître. Par goût de la tranquillité aussi. S'il les repoussait, elles se rapprochaient. Les réputations ont la vie dure. Mais elles le connaissaient mal. Il avait pleine conscience du pouvoir exorbitant que les dames, fatales, exerçaient sur son pauvre cœur d'homme, et, peut-être à cause de cette conscience, il se voulait désormais fidèle à une seule d'entre elles, enfuie, évanouie. Jadis, sur un poème orchestré par Offenbach, le poème de son cœur de flanelle destiné à toute jouvencelle qui en ferait la demande avec les yeux, un peu effrontée, avec une mèche rebelle, son cœur aurait fait boum-badaboum. Aujourd'hui, il battait en retraite. La fidélité, c'était, pour certains, un catéchisme, pour lui c'était une vérité dépouillée de ses attributs régaliens, c'était avant tout, la foi régénérée, la foi en la vie, la foi en l'autre, c'était une promesse, un hommage, le plus beau corollaire de la spiritualité. Pour lui, Isabelle était devenue mélodie, sa Julie Andrews, et il ne pouvait concevoir la musique qu'en haute-fidélité. On devait pouvoir tant donner à un être, quand on l'aime. Avec elle, il était entré en religion. Un jour qu'il lui confiait le côté séduisant de la vie monastique, elle s'était montrée agacée. Et pourtant, dire à une femme qu'à cause d'elle, on est incapable d'aller vers la paix intérieure était un compliment, un aveu, une soumission ? Elle semblait jalouse de Dieu. Il reprit donc son idée d'écrire à Dieu mais sans en faire écho à son âme sœur. Il rédigea son curriculum vitae, un résumé de sa vie, à l'instar d'un cadre qui n'utiliserait dans son métier que des acronymes, ou pire, comme un homme occupé qui ne vivrait que d'abréviations. Mais, pour lui la vie n'était pas un abrégé, il ne voulait aucun raccourci, sauf sur l'écran de son Mac. Il courtoisait l'âme, l'esprit, le corps, à n'en plus pouvoir, jusqu'à s'époumoner. Curriculum vitae : « course de la vie ».

Et maintenant, qu'allait-il faire, que serait sa vie à lui, finis les bécots ? Son existence tournerait au ralenti, ce serait celle d'un cœur simple, la marche forcée d'une âme folle. Âme à la peine, il s'obligea à écouter un grand hymne à la joie. Il avait connu des moments de bonheur indicibles. Et dès lors que tout se paie ici-bas, il lui fallait tout dérégler maintenant. On ne peut faire confiance qu'à Dieu, mais Il est là-haut le Très-Haut, parfois trop haut. Il accepterait maintenant la descente, pas à pas, vers nulle part. Il aurait bien voulu trouver une escale, une échelle de soieries pour remonter à tire d'ailes vers la belle envolée. Il y avait eu la Chine et ses temples, Bruges et ses peintres, Amsterdam et ses canaux, Londres et sa Tour. Partout la peinture, l'architecture, et surtout, elle et lui, marchant main dans la main, sur le même chemin des écoliers, dans leur Cour des Miracles. Déjà ils s'aiment. Ensemble, au-dehors, ils avaient eu froid, mais, au-dedans, ils avaient senti comme une fièvre du samedi soir. L'ardeur de l'été les avait réchauffés, à Byzance, là où Loti décrivait « ces effluves du passé que dégagent les pierres ». Il remarqua qu'il rédigait son résumé uniquement en fonction d'elle. Pour quelqu'un à la recherche d'un nouveau départ, à tisser, et d'un autre métier, à prendre ou à laisser, c'était assez troublant. On eût dit qu'il cherchait une issue, pour elle et lui, sur une trame de papier à lettre.

Pour lui faire tout oublier d'elle, jusqu'à son nom, les conseillers ne manquaient pas. Alors, il décida de fonder une science nouvelle, un outil conceptuel, disait-il modestement, afin de comprendre et de repousser les arguments douteux des consultants. Cette science, il l'appellerait la « *quiquologie* ». Il avait toujours aimé jouer avec les mots. *Quiquologie*, ça voulait dire « où est la logique de qui ? » Avec la logique, on va où ? » Ce qui pouvait aussi s'exprimer : « A-t-on vraiment besoin de la logique ? » « Ou alors, celui qui est logique, il est où ? » C'est comme les Romains qui veulent se saisir du Gros, on ne sait pas qui c'est le Gros. Même Obélix, il ne sait pas. Sans cesse, il se persuadait que la logique, c'est bien, mais

c'est froid, c'est parfois glacial. La logique, c'est dangereux, adieu syllogismes formels, fuyez intellectuels, ignorants du réel. Ce qui est dramatique dans tout raisonnement, de tout un chacun, c'est que les logiques s'affrontent, tout le monde veut avoir raison, tout le monde a tort. Qu'est-ce qui faisait qu'une prétendue logique pouvait l'emporter sur une autre ? La raison du plus fort ? Encore une histoire du loup et de l'agneau ? Mais c'est quoi être le plus fort ? Dans tous ses échanges avec Isabelle il n'avait pas cherché à avoir le dernier mot. Il y avait longtemps que cela ne l'intéressait plus. Par contre, il ne pouvait renoncer à qui il était, ils devaient aboutir à l'équilibre. Gandhi avait professé : « *Mon amour même de la vérité absolue a fini par me faire comprendre la beauté du compromis* » Isabelle avait perdu patience alors qu'ils touchaient au but suprême du couple. Alors pourquoi n'avait-il pas accédé plus vite à ses demandes ? C'était peut-être des exigences. Si elle était à ses côtés, il pourrait le lui exprimer, mais aujourd'hui, c'était trop tard, la belle s'était rebellée, elle s'était enfuie, comme le jour devant la nuit, elle n'avait pas écouté Lanza Del Vasto : « *Méfiez-vous de la hâte, échappez-lui, combattez-la, car c'est un des grands destructeurs de la vie intérieure.* » Irrésistible femme au-dehors, ce qu'il recherchait au-dedans, avec autant de désir, c'était l'autre Isabelle, encore plus fatidique. Il avait trouvé en elle une profondeur presque inquiétante, depuis l'aube entraperçue, au premier jour. Surtout, il voulait connaître son être, afin d'exister lui aussi. Nombreux étaient ceux, ou celles, qui voulaient lui prendre Isabelle. C'était bien normal, la loi de l'offre et de la demande sévissait, c'était la vie. Il savait comment la séduire, mais il voulait qu'elle fit le chemin toute seule. Son intelligence était vive. Il ne se voyait pas dans le rôle du renard trompeur. Rien d'insidieux dans sa conquête. Pour avoir son corps, ils étaient légion. Ils étaient prêts à tous les mensonges. Lui, son corps, il l'avait attendu, volontairement, patiemment, pendant de longs jours. D'immenses nuits, sans fin, l'avaient récompensé. Il en avait rêvé avant que de s'y perdre.

Vainement, il s'était opposé à une femme, qui, littéralement, accaparait Isabelle, elle monopolisait son temps, libre jusque-là. Elle était l'une de ces soi-disant amies, muse incertaine et prescriptive, un laidron arrogant. Elle avait visiblement beaucoup de mal à digérer le temps, en recherche permanente de sa jeunesse, déjà lointaine. Elle avait dû probablement la gâcher à coups de jalousie, son nez fouineur toujours à la fenêtre. D'ailleurs, elle semblait ne jamais avoir été jeune. Sous couvert de conseils décourageants, elle se vengeait du bonheur naissant d'une jolie femme, elle la trompait en l'appelant son amie. Ainsi elle prétendait l'aider. Elle avait peu de verve, se targuait d'en avoir. Seul, l'esprit de sel stocké dans sa réserve inépuisable, ajouté à sa méchanceté, faisait de ses paroles un mets confit dans la saumure avariée. En trois mots, elle était lunatique, muriatique, narquoise. La Bruyère n'en eût fait qu'une bouchée. Son QI n'était qu'apparent, en fait, il était tout petit, c'était plutôt un QG malsain, tout juste bon à gruger les plus jeunes. Sa mesquinerie était idiote, ridicule. Elle ne souriait jamais, elle grimaçait, ne regardait que de travers, le plus souvent à travers son verre, sans cesse levé, mais rien ne pouvait cacher son impolitesse. Manipulatrice, elle faisait perdre, à beaucoup plus belle qu'elle, temps et bonheur. Elle lui volait sa propre jeunesse. Sous couvert d'expérience, elle la trompait. Mais bien sûr, tout ça, c'était d'abord dans sa tête à lui, aurait dit l'intruse, la commère.

Il aimait. C'était la faute à personne. Ni celle de Rousseau, ni celle de Voltaire. Il cherchait la beauté. Il persistait. Il était seul, il croyait l'avoir perdue, il lui restait un recours, les forêts. Il se disait : « J'aime la montagne, les îles au trésor. J'adore le petit bois derrière chez moi. Savez-vous ce qu'il dissimule ? D'abord, il regorge de mystère, c'est déjà beaucoup, mais il y a aussi le petit chaperon rouge, une bergère sort du buisson, elle chantonne. »

Il l'aimait. Mais que lui avait-il apporté ? Il se répétait : « Je lui ai beaucoup donné, mais pas assez. Finalement, je ne lui ai rien apporté » Il avait tant de réserves de tendresse et de pochettes surprises en lui pour elle, des cornets de papier rose et rouge. Malgré son désir impérieux de vivre auprès d'elle, vite, il ne s'était pas soumis à la hâte. Céder eût été manque de maturité, désordre, indignité, ce que Del Vasto résumait, avec humour, par :

« Rappelons-nous qu'il vaut mieux manquer notre train que perdre notre dignité »

Sur ce sujet, on n'a d'ailleurs jamais su l'opinion du chef de gare de la station Poudlard. Cela, soit dit en passant, aurait pu avoir une certaine résonance si l'on se remémorait le problème ancien des trains qui se croisent à plus ou moins vive allure. La vitesse de croisière étant une variable importante, on pouvait perdre, au choix, du temps ou de la dignité. Finalement, tout ça, c'était loin de la réalité du jour : son amour continuait à grandir. C'était bien beau, mais il fallait nourrir cette passion, assumer. Ça lui faisait mal, là, dans son camp retranché de Péplum, dans son for intérieur, sa citadelle assiégée, mais c'était aussi à la mode, sensationnel et excitant de continuer à aimer une petite fleur composée dans une oasis par Sydney Bechet. Il avait juste besoin de trouver où était l'oasis au milieu de son désert. Son cœur s'enflait, une vraie baudruche, mais, à coup sûr, s'il s'envolait à nouveau, il se dégonflerait. À la place du cœur, il aurait préféré un ballon rouge, l'un de ceux qu'il n'avait pas eu quand il était gosse dans son quartier. Il avait relu récemment une biographie de Saint-Exupéry, l'amour du poète pour la belle Consuelo le rendait, lui, chaque jour, plus amoureux d'Isabelle.

Il finit par achever son résumé, il le posta, rue des Écoles, en recommandé,

à l'attention de Dieu au Royaume des Cieux éclairés par les beaux yeux d'Isabelle. Peut-être obtiendrait-il une réponse favorable en se rendant Rue du Bonheur à Dubaï ? Sinon, tant pis, il s'adresserait à Satan, *Boulevard des Ténébreux*. Aujourd'hui, c'était lui le veuf, l'inconsolé. Et puis, si la fenêtre de Dieu ne s'entrebâillait pas, il prendrait tous les risques, qu'il plût ou qu'il ventât, il ferait un impair, il frapperait à plusieurs portes, rouges ou noires, il ne zapperait que celle où il était écrit « Défense à Dieu d'entrer. » Au cas où Cupidon se présenterait à l'angle de la rue, il avait emporté quelques traits de son jeu de fléchettes, pour les lancer aux étoiles. Pas de Cupidon en vue, il remonta donc le Boulevard Saint-Michel. Encore et toujours, les mots prodigieux de Victor Hugo, parfois grandiloquents, faisaient de lui un héros théâtral caricatural. Mais il s'en moquait bien. Il lui fallait seulement, mais à tout prix, éviter le vaudeville, devenir rabelaisien. Quoi qu'il en fût, il était bien décidé à changer de vie. Jusqu'ici il n'avait fait qu'aimer la vie. Il aurait bien voulu prolonger sa bohème. Sa nature, un tantinet libertaire, parfois tout à fait anarchique, le ramenait sans cesse vers cette liberté chérie qu'il voulait réciproque : liberté relative, fidélité absolue, ou inversement.

Elle lui avait souvent reproché ses aventures passées compliquées, supposées. Jalousie incompréhensible. Il s'était ingénié à lui démontrer que le nombre de toquades anténuptiales ne prouvait qu'une chose : avant Isabelle il n'avait pas rencontré l'âme plus que sœur, l'amante absolue, la femme de sa vie. Alors, elle lui avait demandé : « C'est quoi ton idéal féminin ? » Jamais il n'aimerait une femme soumise. De ce point de vue, il était plutôt bien servi. Oncques il ne se montrerait obéissant. Équilibre des pouvoirs. Ils étaient avertis, mais leurs caractères étaient prompts. Comme certains artistes illustrent des messages, - Picasso pour Cervantès -, il aurait voulu illuminer ses correspondances sans illusions. Il le fit un jour, ou plutôt, une nuit ; pour elle, il reproduisit *La Danse* de Matisse. Danser avec elle plutôt que discourir. Les peintres avaient parfois des mots saisissants. Il aimait en particulier la pensée de Gauguin :

« *Les seuls hommes estimables à mes yeux sont ceux qui refusent de commander et d'être commandés.* » Cela devait pouvoir s'appliquer à l'amour.

Quand ils s'étaient rencontrés, ils n'avaient pas eu besoin de s'avouer leur passion commune pour le baiser. Disons-le tout net à l'adresse des raisonneurs, le baiser n'est pas un concept, c'est une belle-de-nuit. Alors, à nouveau, son esprit s'envola vers le passé récent. Affirmer que leurs longs baisers lui manquaient était un axiome de choix ! Ensemble ils formaient un couple. Il leur aurait donc suffi de répéter une infinité de fois leurs baisers, merveilleuse action de choix, pour rester unis à jamais. Sans le moindre mot, ils pourraient tout se dire, comme dans *Histoires Sans Paroles*. À l'avenir, ils utiliseraient la recette de ce dessin animé : un court métrage, en noir et blanc, sur une musique de fond, l'inoubliable 'Chicken Reel' jouée à la flûte. Enfin, un bref message, pas des lettres mortes, il n'avait plus le temps. Il lui avait offert un livre sur le baiser, acte magique plus transcendantal que les déclarations d'amour surréalistes. « *Dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement* » écrivait Proust, entre deux bouchées de la Madelon. Le baiser, c'est le retour vers les premiers temps, vers l'éternité de l'amour, et inversement. Bientôt ce miracle du bécot gourmand d'Isabelle, plus rose que les roses, plus beau que celui de Hayez, cet incroyable prodige se reproduirait, le mystère renaîtrait. Sinon des millions de baisers et même davantage seraient à jamais perdus. Sa passion pour cette promesse sans cesse renouvelée de l'extase, cette Rhapsodie toute bleue, ne s'éteindrait jamais. Non, il ne pouvait renoncer à un tel enivrement. Jamais il ne serait apaisé. Il n'avait plus son livre illustré par les peintures de Hayez, il le lui avait donné. C'était une grande joie de le savoir en sa possession.

Il se dirigea vers le Luxembourg, où les amoureux de Rodin s'étreignaient,

il courut à Montparnasse pour retrouver les lignes pures tracées dans la pierre par Brancusi. Les amants du baiser d'Emil Renker étaient nus, leur passion physique semblait les avoir déportés. Les vers de Cyrano l'assaillirent, la foudre retentit. « *Comme un baiser qui frappe* », aurait écrit Maupassant. Il descendit la rue de Rennes, traversa le Boulevard Saint-Germain, se précipita au Louvre. Il avait besoin des couleurs de la peinture, plus belles encore qu'au cinémascope. Il se réfugia auprès de la Belle Ferronnière, il admira la manière noble qu'elle avait de porter son bijou sur le front. Il se dit que Léonard de Vinci s'était montré un tantinet léger en peignant prématurément la Joconde. Assurément, il aurait dû attendre la venue de Vénus-Isabelle pour lui ravir son sourire. Mais, finalement, c'était mieux ainsi. C'était lui qui peindrait les yeux pers d'Isabelle. Quand elle reviendrait... Un jour, en forêt, à Chantilly, il avait pu capter l'un de ses regards, éloigné. Il l'avait photographié. À jamais il le conserverait gravé dans sa mémoire. Il était surpris par la puissance renaissante de son amour. C'était un bel et grand amour, perché sur un volcan. Son feu jaillissait vers le haut du ciel. Il aurait fallu être aliéné pour renoncer à elle. Lui il était fou d'Isabelle, à tire d'aile. Un jour, elle rejeta, lentement sa tête blonde vers l'arrière, elle lui dit : « *C'est merveilleux d'être aimée comme cela.* » Il revoyait le mouvement de ses cheveux, l'expression mourante de ses yeux, le mouvement de ses lèvres. En fait, le plus heureux, c'était lui, il était prêt à devenir son amoureux silencieux. Pour l'heure, il n'avait pas d'autres choix. « *C'était merveilleux d'aimer à ce point.* »

Chaque matin, tout recommençait. La lumière était vive. Pendant longtemps il avait privilégié sa liberté. Aujourd'hui il ne pouvait être libre que s'il était à elle. Joli paradoxe. Il lui confierait le passe-partout de sa maison, ils prendraient la clef des champs, et là-bas, il accepterait de vivre dans sa prison aussi dorée que ses boucles. Il ne voulait plus quitter son sein, elle serait sa nymphe Amalthée, tendre naïade, noyade divine, comme au premier jour, lorsque, au milieu d'un groupe de

femmes, en Chine, il l'avait aperçue. Cette image revenait sans trêve ... Puis, sous l'égide d'Athéna, elle lui offrirait sa corne d'abondance remplie d'amour, à ras bord. Cependant, il n'était pas Zeus. Aussi, Isabelle, tellement belle dans sa version humaine, deviendrait Esméralda. Elle serait suivie partout par Djali, comme Dali pistait Gala. Si elle versait une larme, elle serait pour lui, comme une goutte d'or reçue par Quasimodo. Incompris, bossu lui aussi à force de prier le Ciel à genoux, il crierait du haut de sa Tour de Babel, Asile, Asile !

Si souvent, elle l'avait enlacé, enjôlé, gardé. Elle était plus forte que les divinités de l'Inde. Ses jolis bras décroisés suffisaient pour le retenir. Ses yeux l'éblouissaient. À sa bouche, il pourrait toujours demander l'eau de la vie. Elle qui était fille du Soleil, il irait la rechercher chez Dieu lui-même. Il rebrancha la radio. « Il est mort le soleil », criait la chanteuse. « Il est mort mon soleil quand tu es partie », se dit-il. Mais tel un personnage de tragédie, il leva au ciel ses yeux mouillés de larmes sans collyre ni lentilles. Seul un tambour et une trompette lui rappellèrent Gesolmina. Il constata avec plaisir que le Soleil était à sa place habituelle. Par contre, la Lune était absente. On sait l'antinomie relative entre l'astre mort et l'astre de vie. Donc, a priori, le Soleil n'était pas au point mort. Il tournait rond. Il n'avait reçu aucun avis de décélération. D'aucuns accusaient la Terre de tourner autour du Soleil. À l'occasion, il en reparlerait avec Galilée. Poursuivant sur sa lancée, il se dit que si le Soleil n'était pas mort, elle allait lui revenir. Pour chasser ses doutes, - ceux qui assaillent les amoureux -, il décida d'appeler les services compétents de la météorologie nationale égyptienne. Pas de réponse possible dans l'immédiat. Malgré le faible décalage horaire, là-bas, au Caire, il faisait déjà nuit. On était, localement, sans nouvelles d'Hélios. Cependant, il sentait bien au fond de lui qu'elle restait son petit rat, comme dans un opéra, « Dis, retire-moi mon tutu. » Le Soleil était toujours dans son signe et Il brillerait encore longtemps. Au bas mot, pendant quatre milliards et demi d'années, selon les calculs effectués

par le savant Tournesol. Bien sûr, il s'agissait d'années-lumière et les années-lumière ça passe très vite. Alors il fallait se dépêcher. Son Minitel était hors d'âge mais il allait taper 3615 Soleil sur son nouvel iPhone Star à clarté d'étoile tamisée pour savoir où la retrouver, puis le 3607 pour commander un taxi avec un port USB C à destination programmée. Il n'était pas Diogène. Avec sa lanterne, il ne cherchait pas un homme, il cherchait une femme. D'ailleurs il n'avait pas de lanterne. Il ne lui restait que les chandelles non consommées de leurs dîners. Ses amis lui reprochaient de ne plus aimer la vie comme avant. C'était faux. Il trouvait simplement commode, et même élégant, de ne pas entamer un long débat à ce sujet.

C'est vrai qu'il était triste. Il songea à ses vacances. Pour premiers compagnons, il aurait ses livres, un peu orphelins eux aussi. Mais, avec le cousin Philippe, il irait en promenade, à travers la campagne ardennaise. Il se répétait les mots de Montaigne : « *Pour moi donc, j'aime la vie.* » Il avait toujours fait le choix de la vie, mais pas la vie sans Isabelle. Les images des modèles qu'il collectionnait depuis toujours faisaient piètre figure face à Isabelle La Magnifique, Isabelle La Sultane. C'était à Istanbul, elle s'était métamorphosée en ce lieu. Personne ne pouvait le contraindre à parler de son bonheur perdu ou du bonheur de son retour.

Cependant, à quelque temps de là, à bord de l'avion qui le ramenait de Cologne vers Paris, - au temps de Tintin, il aurait dit un aéronef -, un passager l'observait. Derechef, il écrivait fébrilement à sa fatalité. Pour justifier ses regards indiscrets, le voisin mélancolique lui fit une confidence qui se voulait sympathique : « C'est comme à l'école, dit-il, on a envie de se pencher sur la copie de son voisin. » Surpris par cette réflexion juste et soudaine, il interrompit son écriture fluide et limpide, elle s'étalait comme une colle Scotch qui s'évade d'un tube rouge ou vert. Roulette de mots de la part du voyeur ? Quoiqu'il en fût, l'intense

communication entre son amour et lui-même s'arrêta. Impair et manque. Assez curieusement, il n'en voulut pas à l'importun. Il accepta un bout de conversation :

- Vous êtes écrivain ? poursuivit son interlocuteur.
- Non, mais j'écris.
- Je comprends.
- J'écris pour ne pas penser. D'autres boivent pour oublier. À chacun son addiction.

En effet, il n'oubliait pas d'écrire, chaque jour, à Isabelle. Il conservait quelques poèmes. Il en jetait beaucoup, attitude d'adolescent. Elle aimait ses poésies, mais elles lui semblaient trop nombreuses. Ah bon ? Halte au rêve. Elle voulait du concret. Il était où le concret ? Que personne ne sorte, et ne s'échappe avec le concret. Le concret, c'était du béton. C'est vrai qu'à ce moment, en altitude, des vers qui auraient eu trente mille pieds, c'eût été haut en couleur, mais il n'aurait pas eu le temps de les écrire tous avant l'arrivée à Paris. « *Notre atterrissage est prévu dans vingt-quatre minutes* », précisa le pilote. S'il avait pu, il aurait fait le choix de vingt-quatre mille baisers, soit une moyenne de mille baisers à la minute, c'est beaucoup plus joli et innocent que des tirs de mitrailleuse. Mais Isabelle n'était pas là. Pour revenir sur terre, on ne pouvait pas non plus parachuter le concret, comme ça, du jour au lendemain, de la nuit jusqu'au petit matin. Revenons à nos nuages. Il corrigea : non, il n'écrivait pas pour ne pas penser puisque, comme le lecteur attentif se le rappellera, il ne voulait surtout pas oublier. C'eût été lâche. Non, il ne pouvait tourner une page d'amour comme cela. La page était si belle. Zola eût désapprouvé. Le curieux voisin reprit :

- Vous écrivez pour vous ou pour quelqu'un ? »

Il eût pu répondre comme il aimait souvent à le faire :

– Devinez !

Cependant, il accepta de répondre à quelqu'un qui, a priori, n'était pas journaliste. Sa conscience était tranquille. D'ailleurs, la sorcière de Macbeth était en congé, et il avait perdu, comme un jeune Rubempré, grâce à Balzac, un certain nombre de ses illusions. (Pour l'information exhaustive du lecteur, ce nombre n'était pas celui d'Avogadro.) Assez de digressions ! Il répondit qu'il écrivait pour lui. Mais il ne tarda pas à avouer qu'il enverrait sa lettre à son grand amour enfui il ne savait où. Il ajouta que sans émotion, adieu création. Tel un amour médecin, en cas de douleur lancinante, de pointe au cœur, écrire à Isabelle. À elle. C'était comme lui parler, c'était être encore avec elle, rêver d'elle, vivre avec elle. En cas de persistance de la douleur, prendre de la poudre d'escampette, voyager. Oui, il le savait, tous les chemins du monde, le ramèneraient vers la ville éternelle, sa Citadelle, Isabelle. Pourquoi avait-il besoin de tant d'amour, tous les matins du monde ? C'était sa nature, pensait-il. Il en était heureux. Il était le dépositaire d'un gros paquet d'amour à donner. Mais pour que lui, le ballot, pût gérer une telle masse, il fallait qu'il reçût son équivalent en passion, un gros pacson, pour tout dire. Il était monté haut avec Isabelle, plus haut que les oies sauvages, plus haut que les aéronefs. Aujourd'hui, il lui fallait bien accepter la chute. Il se mit à chantonner, « *si j'avais des ailes, si j'avais des ailes ...* » Il battait des ailes ? Oui, mais Sire, il n'était pas Icare, peut-être éviterait-il la noyade. Il était du signe des balles de ping-pong. Il rebondirait vers Isabelle. Combien de temps cette mélancolie aigre-douce, ce bonheur triste, allait-il durer ? On lui avait prédit, probablement des experts confinés et confirmés en sentiments, que cet amour s'appauvrirait. Mais lui savait bien qu'il n'est pas d'amour pauvre. Il n'avait pas besoin d'enrichir son énergie naturelle pour aimer son isotope féminin. Pourquoi en était-il séparé ?

Tout à coup, à défaut de le ramener immédiatement sur Terre, ce qui, officiellement, était l'objectif déclaré du pilote, une question supplémentaire de son coéquipier bavard le ramena à la réalité :

« Quel est votre métier ? » Il ne répondit pas tout de suite, il se dit que, dans son histoire d'homme amoureux, après avoir trouvé la femme de ses songes, un jour d'hiver, à Pékin, il lui avait fallu trisser, en criant comme une hirondelle, celle qui avait fui, celle qui s'était quand même envolée. Son métier, c'était le voyage, mais son activité préférée, c'était partir à la poursuite de cette femme, belle aventure aux couleurs vives, inattendue, aux mille et trois parfums, aux éclats infinis. Après, étaient venues l'errance, la traversée du désert, la route. À quand la croisière du bonheur ballotés par une mélodie ? Pour le moment, adoucir son deuil, ne pas égayer l'ours, même si ce dernier, en un jour, ne disait pas deux mots. C'était le seul jeu qu'il pouvait encore pratiquer. Il n'y avait plus d'enjeu.

La belle avait du talent. Elle aurait pu être décoratrice, inventer le décor de la vie de leur amour, elle utiliserait des perles de toutes les couleurs, comme celles du petit oiseau importuné par un poète, le petit oiseau volait, à tire-pas-mon-aile, il voulait pouvoir recouvrer une liberté totale, sans le poète. Son voyage du jour prenait fin. Comme prévu l'avion coupa le moteur de ses pensées. Il l'avait ramené sur terre. Il l'aimait.

Il était de retour à Paris. On était vendredi soir, tard. Il faisait froid dans l'appartement, où depuis des semaines, depuis qu'elle était partie, il avait ouvert les fenêtres, coupé les sources de chaleur. Puisqu'elle n'était plus là, il devait avoir froid. Même l'eau du matin, il la voulait glacée. Décidément, cet hiver-là, le froid n'en finissait plus. Il changea de vêtements. En quelques secondes il quitta sa tenue encadrée, moderne, il la troqua pour les vêtements noirs qu'elle lui avait offerts, elle avait tout prévu ? Même son dernier cadeau était de couleur noire. Il sentait bien que le noir lui allait bien. Elle avait eu raison. Il était devenu bohème, ce qui, pour ceux de ses amis qui le connaissaient bien,

n'était pas tout à fait une surprise. Elle savait lire dans ses yeux, interpréter ses regards. Elle les trouvait parfois durs. Sa faculté qu'elle avait de le mettre à nu l'avait intéressé, avait augmenté son pouvoir de séduction. Il fallait bien qu'il se défendît. Il savait lire sur ses lèvres. Ils se ressemblaient. Il pensait : « Elle est ma version féminine. » Partant, ils pourraient se diriger, l'un avec l'autre, prendre un enfant par la main. Ce thème était devenu obsessionnel chez lui. Elle lui devait cette petite fille blonde aux grands yeux marron, elle le lui avait promis. Ils étaient du pareil à la même. Tous deux, jusqu'ici n'en avaient fait qu'à leur tête. Deux lions ensemble associés à un signe ascendant pingpong, cela constituait un mélange détonant. Ils étaient des solitaires qui avaient eu la chance de se rencontrer. Il avait pu enfin donner un visage à l'amour-passion. Avant, il avait été mécréant. Mais il était souvent saisi par l'émotion, elle surgissait d'un texte ou d'une simple phrase. Il se souvenait de façon pêle-mêle des observations émises par un théologien sur les commencements. À son cœur défendant, elles s'appliquaient parfaitement à son idylle avec Isabelle. « *Tout commence par la rencontre du visage de l'autre.* » Il avait une fascination pour les visages. Des peintres, les plus amoureux, au hasard, Fragonard, avaient fixé sur une toile sans voile des regards, des traits, des lignes pures, féminines. Il lui suffisait d'un instant d'attention, et hop, il s'envolait ... Plus besoin de billets ... Dès prime aube, il sonnait les matines, jusque tard dans la nuit, il chantait les vêpres et, immanquablement, le temps s'arrêtait. D'un bout à l'autre de la pensée humaine, inlassables, les artistes continuaient à reproduire la beauté, à célébrer leur amour de la femme.

Il avait buté sur le visage d'Isabelle. En fait, il l'avait surpris, de façon brève. Immobile, au milieu des touristes, la belle regardait droit devant, très loin. Contrairement à ses habitudes, on l'a dit, il n'avait pas opté pour une approche courtisane. Avait-il perdu l'esprit de conquête ? Il voulait déjà oublier ce sourire ineffable ? Non pas. Le but de ce voyage était de découvrir une culture vieille comme le monde, une de plus. Mais

c'était sans compter sur le hasard. Il avait croisé Isabelle. Il n'avait rien provoqué. Elle non plus. Collision frontale pour lui, elle était sans dégâts latéraux. En tout cas, ça n'était pas culturel, simplement sensuel, esthétique, magnifique, plus qu'une amourette. Attention, se dit-il, pour une amourette, on pouvait perdre la tête. C'était écrit dans une chanson. Pour lui, leur rencontre, c'était une conjonction sans coordination, point de grammaire dans tout ça, la plus inattendue des jonctions. Enfin ! Ce rapprochement inespéré lui permettrait de ne plus vivre en automate. Mais cela, il ne le savait pas encore. Avant Isabelle, il avait le sentiment de voir passer la vie comme un sédentaire de la télévision ou du cinéma de quartier, comme les vaches, paisibles entendent siffler le train. Elles s'en soucient comme des mouches, avec nonchalance. Il voyait les gens s'agiter, mais cela ne l'intéressait guère, les chaînes de sa télévision étaient en noir et blanc désormais. Il regrettait Charlot. Revenons à Isabelle. Il se décida, commença sa cour aux marches du palais. Un soir, ils se découvrirent voisins de chambre. Dieu, ou l'un de ses assistants, s'était ingénié à les rapprocher. À moins que ce ne fût Satan. Mais peu importait, avec ou sans l'ivraie, c'était quand même l'ivresse livrée à elle-même. Ce soir-là, elle hésita, lui aussi. Il n'entra pas. Mais, dorénavant, ils pourraient se parler, plus souvent, aisément. Ils s'aimeraient bientôt. Plus tard, après leur première nuit amoureuse, elle lui avouerait que déjà, à Pékin, elle était prête à lui ouvrir sa porte, s'il avait frappé. Il n'avait pas osé, il n'avait pas perçu sa réceptivité, tout préoccupé qu'il était de ne pas la heurter. L'aimer, oui, comme elle le voudrait, dès qu'elle le voudrait, mais il voulait être sûr qu'elle désirait autant que lui leur intimité. Chaque jour maintenant il inventait mille détours pour la retrouver, à l'insu des autres membres du groupe. Elle se prêtait au jeu. Le jeu est nécessaire. Il nous distrait. Il permet d'échapper, pour un temps, aux contraintes que, tôt ou tard il nous faudra accepter. Tout peut être ludique, matière à plaisanterie. L'amour est le plus beau des divertissements. Il voulait le prolonger, que durât la bagatelle, comme à sa porte câline, à Pékin. Pour augmenter

leurs chances, demain, il ferait appel à la théorie des jeux, il ne serait pas vilain. Partant de l'idée que l'amour n'est jamais un jeu à somme nulle, - c'est une chasse à sommes non constantes -, il refuserait l'équilibre de Nash sous prétexte que si l'amour est pur, on n'a aucun intérêt à gagner tout seul. L'amour n'est pas un passe-temps comme les autres. Au-delà du champ émotionnel, au-delà du bien et du mal, il est primitif et inflexible. Afin d'être heureux à deux, il fallait préférer un optimum économique, une tombola à lot gagnant et partagé. Restait à coopérer pour déterminer cet optimum, je m'éloigne, tu te rapproches, vive la sinusoïde de l'amour. Dans leur couple naissant, et dans la comédie que se livraient présentement l'amour et le hasard, le hasard avait largement contribué au scénario, et c'est l'amour qui avait grandi. Il ne savait pas trop où il était, mais il se laissait porter par le rythme de leur voyage, de la toquade à deux. Ils étaient complices, ils s'autorisaient récréation, distraction, manège, mais point de badinage ni le moindre caprice. À chaque envolée, un regard sérieux soudainement échangé les prévenait qu'ils ne jouaient pas seulement. Ils assistaient à leur récréation mise en scène par les dieux et déesses de l'enthousiasme olympique. Il en ressentait une joie profonde, non suffocante, la joie de partager un bouleversement des sens, le plaisir de la découverte. Quelqu'une l'écoutait. Ça n'était pas une femme à sa place ordinaire. C'était Isabelle. Il brûlait de lui offrir des richesses immatérielles, réservées aux princesses aériennes des contes orientaux. Son premier bonheur, il le trouva lorsqu'elle accepta un petit cadeau. Elle le fit avec la pudeur des femmes. Oui, il se ferait damner pour qu'elle lui refît l'offrande d'un tel regard. Oui, absolument, ils étaient de connivence. C'était leur galanterie. Le hasard vint à nouveau les aider. Ils purent se voir chaque jour.

Curieusement, alors que tant d'agitation avait secoué son âme, il refusait de voir grandir en lui le véritable amour. Jusqu'au jour où, n'y tenant plus, il écrivit pour elle dans le silence du temple son premier poème. Le moment était venu. Il dut s'isoler. Il se rappela Schopenhauer méditant sur notre impossibilité à être seuls, pendant de très

courts instants, ceux des baisers volés, seuls à deux. Les autres, autour d'elle, ça n'était pas lui seul avec elle. Il s'écarta du groupe pour mieux la retrouver. Il composa son poème de mémoire, puis il trouva un petit papier où le transcrire. Il était libéré. Il pouvait s'avouer à lui-même son amour. Cela lui faisait peur. Il relirait Musset. Et puis, non, il n'éprouverait nulle crainte face à son amour à elle. Pas lui. Il appréhendait simplement sa première réaction s'il osait lui remettre son poème. Mais il oserait. Le soir même, à l'entrée de sa chambre, avant le dîner collectif, il lui offrit, maladroitement, dans une enveloppe, ses vers, écrits pour elle. Il n'entra pas. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Ce fut long, mais le miracle se produisit. Au dîner, elle se pencha, et, à son oreille, elle chuchota. Avec succès, il avait passé cette première épreuve exigée par l'amour. Il pourrait les affronter toutes à présent. Hercule s'était bien accommodé d'au moins douze travaux. D'abord il lui présenterait la Lumière, puis le Ciel dans son infini, elle était une étoile, sans nul doute la plus belle, aussi il n'ajouterait aux cieux que quelques astéroïdes. Ce point est intéressant. En effet, il allait lui offrir Lumière et Ciel avec l'aimable autorisation du Créateur, lequel, on s'en souviendra, avait fait naître la clarté le premier jour, et façonner le séjour des amoureux le lendemain. Mais la belle ne s'en contenterait pas. Elle avait raison. Elle voulait qu'il créât pour elle, de ses propres mains, des beautés nouvelles. Pour lui, elle allait faire surgir des montagnes, des forêts, et des îles aux trésors. L'entreprise n'était pas facile. C'est vrai qu'Isabelle avait mis sa vie sens dessus dessous. Et ça, c'était bien.

Le lecteur qui serait intéressé par la lecture de ce premier poème devra patienter. En effet, il comprendra qu'on ne peut dévoiler ainsi toutes les émotions ressenties par un être dont les souffrances n'atteignaient pas le niveau de celles du jeune Richter, mais elles étaient néanmoins assez élevées sur l'échelle sismique. Par ailleurs, avant d'être une épreuve, l'amour

est à l'épreuve. Effacer son visage, dans un nouveau visage ? Comme elle, il était têtue. L'un de ses amis l'appelait parfois Tête d'Âne. Il était bien décidé à ne rien effacer. Il avait été débile, elle restait indélébile. Il n'était pas face au tableau, devant des élèves. Il était devant elle. D'elle, il voulait apprendre, encore, comme ils se l'étaient promis avec un bel ensemble. La femme peut tout apporter à l'homme. Nous ne dresserons pas une liste exhaustive des contributions féminines au bonheur masculin, nous prendrons un seul exemple, celui du baiser. (Il est temps de prévenir ici ceux qui iraient jusqu'au bout de ce récit qu'ils risquent d'être exposés fréquemment à des digressions sur le baiser, et ce, de façon tout à fait aléatoire. Il ne s'agit pas de passer du coq à l'âne mais, de l'amour à la passion du baiser.) Ainsi donc, la femme peut régaler l'homme qu'elle aime de baisers jusqu'à plus soif. Chaque baiser provoque divers mouvements de leurs corps et âmes, du simple soubresaut au spasme prolongé. La question de l'esprit ne sera abordée que plus tard. Notons cependant, au passage, que l'esprit d'Isabelle le fascinait, forcément. Il ne comprenait pas qu'il pût y exister des sectes ennemies de l'esprit. Il cherchait ce qui aurait pu ne pas le passionner en elle. Il ne trouvait pas. Tout l'inspirait. Ses lèvres étaient magnétiques. Quand ils s'embrassaient, il ne pouvait plus s'arracher à sa bouche, elle le scotchait, il la dévorait à pleines dents. Elle en riait parfois et elle lui rendait la pareille à belles quenottes. C'est fou ce qu'ils pouvaient se rejoindre sur ce point rose. Ils formaient un bel assemblage, un joli couple comme elle disait. Tous deux, ils étaient plutôt logiques, mais ça ne suffisait pas, d'où son exploration de la *quiquologie* comme nous l'avons évoqué plus haut. Si l'on se résumait, la logique théorisée était née avec la culture grecque. Isabelle avait étudié le grec. Lui, il tentait de ne pas perdre son latin ni sa latinité. Si l'on interrogeait le réel à travers l'art, on tombait sur la passion à la poursuite de la beauté. En fait, dans leur quête commune de l'amour inconditionnel, ils avaient besoin de la logique et de l'art. Leur jeu de l'amour n'était pas sans lui rappeler, par moments, les lettres de Balzac à Louise, cette

belle inconnue qu'Honoré ne rencontra jamais. Aussi, pour soutenir son besoin de comprendre l'amour insaisissable, - c'était un point d'orgue -, il créa, à côté de son premier barbarisme, l'adjectif correspondant. Ainsi il parla désormais « *d'Art quiquologique* ». C'est vrai qu'aucun jeu de mots douteux n'est épargné au lecteur, mais l'art permet de ressentir ce que la science ne parvient pas à expliquer. Est-ce le fruit du hasard ?

C'est alors qu'il fut pris d'un petit délire temporaire, rien de grave, il était le passager de ses élucubrations plutôt que leur initiateur. Nous les résumons ci-dessous, de-ci, de-là :

Sain ou pas, saint ou pas, dans sa quête du Graal, il aurait donc recours à l'esprit, celui d'Isabelle. Bien entendu, cela mettrait du sel dans leur conversation. L'esprit c'était le souffle, pas les soupirs. Avec Isabelle, il avait eu le souffle coupé, puis un vent nouveau s'était levé. Enfin, aujourd'hui, il était à bout de souffle. Toutes ses inspirations, mises bout à bout, auraient mérité que l'on baptisât une passerelle « Le Pont du Souffle ». Au commencement, l'esprit d'Isabelle avait été une mutation, aujourd'hui il était chaleur. À ce stade, il n'avait subi aucune métamorphose, seulement une transformation. Cependant, bientôt les choses changeraient radicalement pour lui. Son regard, en apparence toujours aussi inflexible, ne verrait plus la vie comme avant. Il comprendrait mieux toutes les observations de Goethe sur les plantes et sur la vie. La vie domine la matière, elle domine la logique. Isabelle et lui voyaient dans l'art comme une arche insubmersible, ils avaient la logique, l'amour, la force de leurs souffles. Les âmes de sensibilité et d'entendement finiraient par rattraper l'âme de conscience, l'être à l'état pur. Du règne minéral, il extrairait, pour elle, la pierre précieuse la plus dure, celle avec laquelle Saint-Exupéry avait bâti sa

Citadelle. Dans le règne végétal il partirait cueillir pour elle des fleurs blanches, des fruits rouges. Du règne animal il capterait l'essence du mouvement pour s'approcher encore plus près de son âme. Puis, tous deux, ils pénétreraient dans le Royaume Spirituel, ils se rendraient indépendants du temporel dévastateur. Enfin, comme celui d'un Archange, viendrait le règne d'Isabelle. Il savait bien ce qu'il lui dirait à l'oreille lors de leurs retrouvailles, cela deviendrait un secret, blotti entre elle et lui.

Fin du délire

Il s'étonna de n'avoir pas dormi. Une nuit blanche est annonciatrice, parfois porteuse d'avenir. Son amour lui fournissait de l'énergie à foison, il savoura avec joie l'arrivée prochaine de la nouvelle saison, elle ne tarderait plus. C'était l'un de ces matins triomphants chantés par la jeunesse. Il avait faim. Il courut chez le petit boulanger. Il s'offrit tous les croissants de lune en vitrine. Il acheta une poule en chocolat, elle était pleine d'œufs sucrés, il la baptisa 'Chocoline'. « *Chocoline et le printemps* » était un livre de jeunesse, un prix reçu à l'école, l'histoire d'un petit volatile libre comme l'air qui voulait profiter des bienfaits de la nature renaissante. Il saurait affronter le jour, maintenant. Sans avoir dormi, beaucoup rêvé seulement, enfin, il partit en vacances. Seul en Ardenne.

La route était belle. Le temps était flexible. Sa voiture roulait avec plaisir, elle écoutait et réécoutait les mélodies qu'ils avaient aimées ensemble. Pour être précis, c'était plutôt la voiture qui conduisait, elle dansait maintenant, cigale insouciant de l'hiver passé qu'il voulait oublier. Il avait déjà expérimenté ce phénomène. Il pouvait conduire avec des larmes dans les yeux, le visage d'Isabelle illuminait son esprit : la route défilait sagement, un vrai pilote automatique. Bien sûr, il était malheureux, mais il devait lutter. Bientôt il retrouverait ses instincts de vie. D'abord à cause d'Isabelle. Et puis, malgré sa tristesse, il sentait qu'il allait se ressourcer dans son pays ardennais. Il imaginait déjà le programme des réjouissances. Promeneur pas tout à fait solitaire, il aurait

lui aussi ses rêveries, à Charleville, rue Jean-Jacques Rousseau. Mais il se promettait, comme de coutume en Ardenne, un véritable festival, avec au menu, musique autrichienne, Mozart, Von Suppé. Il inviterait aussi Weber. Avec le Cousin Philippe, le champagne coulerait à flots, les grands millésimes aussi. La palette des recettes culinaires s'étendrait des Ardennes jusqu'à la Bavière. On ferait du ceviche aussi. En forêt, grâce à de longues courses à caractère expiatoire, il pourrait brûler toutes les calories accumulées.

La fin du film ne lui était pas connue. À bien y réfléchir, en pleine lumière, l'aventure était omniprésente. Il n'irait pas au cinéma, il avait trop aimé les petits cinés de quartier, avec Isabelle. Elle avait le don de l'emmener voir des films épatants. Il était très heureux de ses choix. Toujours des scoops. Il n'était jamais déçu. Une fois capturée l'une des mains d'Isabelle, il était comblé. Plus forte que les images à l'écran, son imagination optimiste levait le grand rideau noir, opaque, qui s'installait parfois entre eux. Ces petits moments « piqués en fraude », comme le chantait Goldman, étaient chaque fois plus sucrés. Il espérait bien qu'un jour reviendrait, où elle l'appellerait pour l'inviter à aller au cinéma. Avec elle, il irait au bout du monde, au bout de leur escapade, elle n'était pas terminée.

Aller au cinéma présentait de nombreux avantages. Tout d'abord, une quasi intimité, il pouvait s'emparer de la main d'Isabelle, on le sait. Il pouvait jouer avec ses doigts, lui emprunter son autre main. Ce langage était stimulant, propice à une profonde communication. C'était l'heure tranquille. Dans ces moments, Isabelle était heureuse, elle aussi. Il pouvait toujours, discrètement, dans la pénombre, lui voler quelques regards ou, mieux, l'un de ses baisers toujours plus miraculeux, des petits bisous furtifs dans le cou.

Il n'irait plus au cinéma, les lauriers étaient coupés, il déambulerait. Vers la poésie il retournerait. Isabelle, son incomparable compagne, symbolisait la divinité de la femme. Quand elle prenait un bain, on eût dit la Diane de Boucher, ou celle de Poitiers. Cléopâtre pouvait aller se rhabiller, elle laisserait peut-être, - toutes les reines se doivent d'être généreuses -, une petite amphore saturée de lait d'ânesse. Il devait cacher sa présence à ces rivales puissantes, il fallait défendre Isabelle, et, depuis les fenêtres espionnes de leurs yeux, déjouer les tours de la jalousie. En son temps, l'envie haineuse d'une reine avait failli coûter cher à Blanche-Neige. Il décida de détruire tous les miroirs magiques, ces mirages dangereux, qui auraient pu révéler les courbes de sa belle au bain. À défaut de la sagesse, la prudence apparaît dans les contes. Que les apothicaires faiseurs de poisons se le disent ! C'était incroyable de pouvoir admirer Isabelle se prélassant dans l'eau. Il y avait quelque chose de fécond dans les bulles et la mousse qui la caressaient. C'était un privilège que de la rejoindre. Il s'imaginait à Délos, l'île bâtie par le Ciel. Une capture d'image mythologique où la pureté de la déesse se dessinait chez la femme, l'avait persuadé d'attendre Isabelle. Il l'avait vénérée plus que toute autre parce que la grâce divine enrichissait le moindre de ses gestes. Quand il se rendit à Chypre, il pressentit que cette île était née pour accueillir Isabelle. Il l'y emmènerait. Son pouvoir lui avait été fatal mais non destructeur. Bien au contraire, elle l'avait transfiguré. Elle le savait. Aujourd'hui il était puni, comme un petit garçon, qui, un soir, avait dit une bêtise, un mot de trop qui lui valait tant de maux aujourd'hui. Mais un jour bientôt, elle serait à son tour petite fille, il la protégerait comme avant. Elle savait être douce colombe. Elle était sa muse, unique et polymorphe. Elle était Euterpe et Terpsichore. Elle était aussitôt dite, aussitôt Érato, sans trêve, elle lui inspirait un poème amoureux. Pour elle, il écrivait le mythe fondateur de leur amour. Son imagination dévorante ne connaissait aucune limite.

Voici ce mythe :

Dans une petite île nommée Omorfia naquit un jour une enfant blonde, elle avait de grands yeux verts. Elle serait belle, intelligente, fidèle, comme nous l'enseignent les contes. Les dieux l'avaient promise à celui qui rêverait d'elle avant sa naissance. Or, avant la venue au monde d'Isabelle, - c'était le prénom que ses parents avaient choisi pour elle -, les dieux s'étaient affairés, ils avaient tout préparé pour qu'elle puisse connaître un bonheur sans limites. Ses parents étaient des gens merveilleux. Elle était leur septième enfant. Devenue jeune fille, elle aurait à repousser les assauts des malveillants et le doute, mais au bout du chemin, après la traversée du désert antonin, elle trouverait la clef des champs élyséens.

Quelques années auparavant, un soir, un petit garçon méditait, esseulé dans sa chambre. Il était intrigué par ce qu'il appelait déjà de lui-même, le problème de l'amour. Ce soir-là il était tout aussi absorbé par la contemplation et par son goût profond pour les livres que par ses rêves de voyage. Dans sa jeune tête, pas écervelée, il préparait une multitude de périples, pour plus tard. Comme il lui fallait donner un visage à l'amour, il choisit le prénom Isabelle. Il découvrit son amour naissant, le décrivit renaissant. Chaque jour il grandirait.

L'amour du voyage, Du Bellay l'avait chanté. C'était une passion, inoffensive ? Elle faisait cependant bouillonner ses idées. L'émotion amoureuse est-elle un bouilleur de bonheur ? Elle peut certainement générer des grands crus, mais il n'y faut pas trop de distillation. Sa seconde passion, cette nuit-là, était plutôt une idée fixe. Non pas un objet mais un sujet bien précis, bien plus, il s'agissait d'un être déjà bien vivant. La belle enfant était née, il en avait été averti par Jean-Christophe, puis elle lui était apparue. Depuis, son image revenait sans cesse. Il ne pouvait la réprouver. On eût dit qu'elle habitait en lui. Il finit par accepter sa présence, tellement redoutée mais follement désirée. Il avait ainsi rencontré,

dès l'enfance, et par une sorte de télépathie, celle dont l'âme, et l'esprit, deviendraient un jour absolument nécessaires à sa vie, indispensables.

Grâce à un rêve singulier il comprit que le petit être né récemment à Omorfia serait son grand amour. Il ne savait pas encore si ses yeux seraient bleus ou verts, mais il pouvait déjà imaginer ses cheveux blond cendré. Il utilisait le pouvoir magique des vers de Rimbaud pour apercevoir son cou blanc envahi de mèches folles. Il découvrait un grain de beauté très intime. Une perle de verre plus pure que le cristal venait parfois mouiller son visage. Maintenant qu'il savait qu'elle était née, il songeait à elle chaque jour. Dans l'un de ses songes, il apprit que leurs chemins se croiseraient dans un pays lointain. Il ne savait pas lequel. Cela le conforta dans son désir de voyager. Il lui fallait mettre toutes les chances de son côté. Un seul regard échangé, - dans le mythe -, et ils se dirigeraient irrésistiblement l'un vers l'autre. Mais comment feraient-ils ces premiers pas, lors de leur rendez-vous réel ? Il apprit aussi qu'ils travailleraient tout d'abord dans un même lieu sans pouvoir se croiser. La confirmation de leur amour viendrait plus tard, elle serait éclatante. Son intuition ne pouvait le trahir. C'était elle sa bienaimée. Lorsqu'il se réveillait, tout l'entraînait vers elle, il voulait la rejoindre sans plus tarder, la prendre par la main, partir avec elle, ne plus la quitter. Cet amour était fort, il avait peur. Elle aussi. Mais il sentait qu'ils pourraient braver le temps, les autres, l'espace. Ils abattraient tous les obstacles.

Le petit garçon avait grandi. L'adolescent rencontrait de jolis minois, des visages magnifiques, il était abasourdi par leur beauté, il courait d'un corps à l'autre. Mais, en cherchant sa part manquante, à force de relire le livre, il avait compris : « *ce n'est pas seulement à un corps que l'on fait l'amour, c'est à un visage* ». Lui, dans ses albums, confectionnés à la main, il collectionnait les portraits de femmes. Un jour, à tort, elle lui en ferait le reproche. Cet assemblage, ce cumulo-nimbus de la beauté s'était enfui, emporté par le vent, évanoui devant le sourire d'Isabelle,

à l'orée de son corps au parfum unique. Il pouvait l'aimer des nuits entières, comme elle le demandait. Nuits d'ivresses, nuits câlines. L'amour avait cette faculté rare d'anéantir le temps, pas les corps. Nuit de Chine. Elle se montrait jalouse. Loin de le flatter, ce sentiment, venu de l'enfance, le peinait. Lui il s'opposait seulement à ceux qui lui volaient le sourire d'Isabelle. Elle était un point de recommencement. Elle était le mythe, elle portait Samsara à ravir, elle était l'éternel retour, le chemin qui mène à la perfection de l'harmonie. Avec elle, il pourrait ressentir la sérénité de Bach, vivre les passions amoureuses dispersées dans la musique de Vivaldi. Il n'aspirait pas au repos. Il sentait monter en lui chaque jour une énergie farouche, une volonté de vaincre les démons. Les années avaient passé. L'adolescent, bientôt l'adulte, se demandait maintenant, où et quand la prophétie s'accomplirait. La belle Isabelle surgit alors un soir, en Chine, elle le prit au dépourvu. Lorsque la bise fut venue, il rêva de baiser. Il le ressentit dans un songe où Shakespeare avait consigné les détails. Elle partirait pour peu de temps, elle lui reviendrait pour toujours, il en avait contracté l'assurance auprès des dieux grecs, ne l'avaient-ils pas promise à celui qui rêverait d'elle avant sa naissance. C'était un mythe heureux. Il aimait son visage, il aimait son âme, il aimait son esprit.

Les vacances touchaient à leur fin. Bientôt, comme tout un chacun, il allait réintégrer le système. À de rares exceptions près, on devait acquitter en permanence un lourd tribut à l'Institution. La liberté était kidnappée dans toutes les constructions inhumaines ou trop humaines. Pourtant, elle était le centre de gravité des hommes. On pouvait prendre certaines libertés par rapport au réseau, on pouvait y trouver relaxation, mais pas la délivrance. Il n'est de véritable liberté qu'à l'intérieur, elle danse avec la beauté de l'âme. Il recherchait toujours l'être libre avec passion. Le quotidien imprimé à l'avance n'avait aucune saveur.

Pour qu'une fleur aussi parfaite qu'Isabelle atteignît à l'épanouissement suprême, il fallait qu'on la débarrassât des contingences du système. Ça, il s'en chargerait. Il est cependant des forces et des individus qui s'opposent au développement de l'être. Il se fixa un nouvel objectif : préparer une vie à sa mesure à elle, danse et musique. Les premiers désirs d'Isabelle, il les avait traduits en parfums. Il en créerait d'autres. À son tour, pour sa part, elle composerait une gerbe de fleurs, il n'y manquerait aucune couleur. D'un simple bouquet elle pourrait faire surgir un feu d'artifice. Ça lui serait facile, puisque, entre toutes les fleurs, elle était la plus belle. Lui, il voulait simplement être son jardinier, son décorateur. Il lui devait bien ça. Elle avait tant embelli sa vie à lui. Avec elle, il se sentait libre : il ne savait pas pourquoi, mais peu lui importait. Il se rappela Lanza Del Vasto : « Il faut trois choses pour avoir la liberté : la force, l'intelligence et l'amour. » Sa force, il la puisait en elle. L'intelligence, c'était celle d'Isabelle. Elle le lui avait souvent prouvé d'un simple regard. Enfin, l'amour de la belle avait été une véritable transformation. Il ne voulait pas d'un rebours, ils formeraient un couple unique. Il n'écoutait plus les autres, car Musset, son poète préféré de l'amour, lui avait confié que « *le seul vrai langage au monde est un baiser* ». Quand il l'embrassait, il comprenait à quel point il lui appartenait désormais. Il se récita son poème favori de Pernette du Guillet :

*Qui dira que t'ai révélé
Le feu longtemps en moi celé
Pour en toi voir si force il a :
Je ne sais rien moins que cela.
Mais qui dira que la Vertu,
Dont tu es richement vêtu,
En ton amour m'étincela :
Je ne sais rien mieux que cela.*

*Mais qui dira que d'amour sainte
Chastement au cœur suis atteinte
Qui mon honneur onc ne foula :
Je ne sais rien moins que cela.*

Il avait une prédilection pour Pernette et Louise. Il aimait Marceline encore. Ces vers par lesquels une femme se disait promise de façon inexorable l'avaient littéralement bouleversé. Comme dans le mythe fondateur de leur amour, elle était née pour lui. Ce soir-là tous les poètes se précipitaient dans sa tête. Il n'avait pas l'intention de résister aux flèches d'un dieu cupide. Encore moins à celles d'Isabelle. Elle avait été sa proie ? Il serait son esclave. Telle une héroïne de roman, elle lui avait apporté son souffle alors qu'il était hors d'haleine. Comme cette soirée lui semblait proche encore ! Il avait tout préparé. Elle avait tout apporté. Avec elle, il avait pu, pour la première fois, observer « *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles* ». Cette lumière blanche, le vieux Corneille l'avait suggérée, la jeune Isabelle, avec candeur, la lui avait fait découvrir. Il sentait bien qu'avec elle il avait tout réappris. Comment pouvait-elle penser qu'il avait perdu la moindre de ses illusions sur elle ? Et d'ailleurs, si tant est qu'il en eût égaré une paire, par mégarde, Isabelle avait le génie d'en créer de nouvelles à chacune de leurs rencontres. Si bien qu'il ne pourrait jamais manquer d'espérances amoureuses. Même le besoin de chimères, incompréhensible, est vital. Dans la langue espagnole, faire illusion, c'est apporter de la joie. Elle lui avait dit un jour : « Avec moi tu ne t'ennuieras pas. » C'était bien vendu. Ce qu'il détestait le plus dans la vie, à part le fait même de détester, c'était de s'ennuyer. Isabelle valait toutes les peines du monde, elle générait la joie, à faire pâlir un Charles Trenet. À quoi bon répéter alors : « Je ne le mérite pas. » Visiblement, une erreur s'était glissée quelque part dans son raisonnement. Isabelle lui était apparue princesse, princière à jamais elle resterait.

Pour en revenir à l'obscur clarté descendue des étoiles, il se demandait si elle aussi, par moments, se rappelait ces bonheurs extrêmes vécus lors du premier hiver, puis au beau milieu de l'été. Oui, il était perdu sans elle ! Marceline exprimait la solitude de son cœur :

*Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur ;
Bonheur pour bonheur !
Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre,
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu !*

Sans elle, il était égaré, désorienté, lointain, condamné à l'errance, dévoyé, désaxé. Il voulait abandonner sa vie de voyages, nulle, inutile sans elle. Il ne réclamait même plus de champagne dans l'avion. À quoi bon boire sans elle ? Trinquer tout seul ? Adieu les plaisirs de la dégustation. Et puis, il n'y trouverait ni l'oubli ni le repos. À vrai dire, il ne les cherchait pas. Il voulait changer d'activité, devenir « Faiseur de cadeaux à Isabelle » ! Ça, c'était un beau métier ! Warwick avait fait les rois, lui il ferait une reine. Avec une telle occupation, l'esprit était toujours en alerte. Par ailleurs, c'était une profession facile à exercer : Isabelle pouvait porter n'importe quelle parure. C'était le vêtement qui était flatté. Il avait longtemps nourri le projet de lancer une collection de haute couture. Il utiliserait un seul mannequin : Isabelle. Il était sûr que le succès serait au rendez-vous : elle pouvait se permettre de tout porter, une simple jupe de tiretaine rayée rouge et bleue, avec, de préférence, les rayures dans le sens de la longueur, ou un sac à pommes de terre, qui, sur la belle devenait une robe somptueuse. Isabelle n'avait pas besoin de recourir aux souris et aux oiseaux de Cendrillon, ni à sa bonne fée. Il lui confec-tionnerait ainsi toute une collection baptisée Belisa. Il créerait tout

d'abord le N° 1 de Belisa, puis le N° 2. Ensuite, il sauterait quelques chiffres, histoire de faire moins scientifique. Pour accompagner le prêt-à-porter et la haute couture, des accessoires viendraient s'ajouter, des parfums aussi, il en ferait naître des centaines, Isabelle en consommait tant et plus. Pourquoi pas aussi une gamme de kilims, des tapis parfumés et des sacs kilims, couleur pomme de terre ?

Il serait le photographe exclusif d'Isabelle. Avec son top model, il ne prenait aucun risque. Ils dessineraient ensemble des carrés de soie Mercure et des chapeaux Athéna. Ils développeraient des produits pour le bain sous la marque Diane. Elle serait très féconde, évidemment. Il ne voyait aucune limite à la naissance d'un monde nouveau décoré pour et par Isabelle. Seule la présence de la belle était, non pas requise, nécessaire seulement.

Tout à coup, il dut atterrir. Le rêve s'estompait. Il s'était envolé dans le songe d'une nuit de printemps à Vienne : Isabelle n'était pas là. Alors lui non plus il n'était plus là. Il l'avait suivie. Il était uniquement avec elle. Une anecdote suffirait à le prouver : un soir où il accompagnait des invités au Cheval Fou, le spectacle et ses couleurs le laissèrent indifférent : il passa toute la soirée avec Isabelle. En fait, le visage de son bel ange blond ne le quittait pas. Le prodige se produisait encore : Isabelle avait réussi à supplanter toutes les danseuses. Elle était la femme, celle de ses rêves, pour elle il serait capable de tout donner. Elle lui avait parlé d'oubli, elle aussi. Mais peut-on oublier un être inoubliable ? Dieu, que cette séparation était idiote !

Finalement, le grand voyage prévu en juillet n'aurait pas lieu. C'était ce projet de déplacement loin d'elle qui avait déclenché une avalanche de reproches, puis la porte claqua. Comme quoi, il avait encore raté une occasion de se taire. Ce non-dit-là eût été le bienvenu. Aujourd'hui il était puni. À elle, il avait refusé de se plaindre. Il avait été maladroit, mais

qui ne l'est pas, parfois ? Il avait été lui-même, comme elle savait l'être elle aussi. Ils avaient été vrais. Ça n'était pas des jolis non-dits. Un jour, elle comprendrait à quel point il avait cherché son bel être, comme un arbre que la hache a épargné. Il avait réclamé un peu de patience, si peu. Lui aussi il aspirait à une vie simple, enfin, quelquefois, pas tous les jours... Elle ne voyait pas leur degré de vision commune. Il adorait son côté fleur bleue. C'est même cette fleur qui l'avait tout d'abord séduit, attiré vers elle. Plante carnivore, elle aurait d'ailleurs pu être d'une autre couleur, rouge sang, ou de toutes les couleurs, ou, second registre, fragile petit oiseau qui cherchait partout des bécots. Il voulait vivre dans une grande maison avec elle. Un dernier signe et tout allait se réaliser. Il fallait simplement trouver le parler juste, le plus beau langage, celui de leurs baisers. Il le comprenait maintenant, il n'avait plus que le refuge de merveilleux souvenirs, il ne faut jamais les détruire. Alors comme pour les faire revivre, il écrivit pour elle un poème qu'il n'enverrait pas. Il la revoyait, au parc Monceau, il la serrait dans ses bras. Après avoir lu quelques vers, elle lui avait demandé : « Mais où vas-tu chercher tout ça ? » Il avait répondu : « Au fond de tes grands yeux pardi. »

Alors ce soir-là, à nouveau, les grands yeux d'Isabelle lui donnaient l'envie d'écrire, pardi, l'envie d'être avec elle, de l'aimer. Il lui fallait apaiser son cœur. Sa tête allait se briser. Il écrivit à son bel ange blond :

*Je ne t'attendais plus
 Tu es venue
 Encore une fois
 Jamais plus
 Comme un ange
 Je revois tes cheveux clair-obscur*

*Mon cœur désormais esseulé
 A perdu cette nuit
 Tout ce qui faisait sa vie
 Toi
 Disparue
 Introuvable*

*Pardonne-moi
Si je ne puis te dire au revoir
Plût à Dieu
Je crois
Toi dont l'histoire
Trouble ma vie*

Alors il chercha le soleil. Il eut envie de revoir la mer comme il l'avait connue avec elle. Un poète avait écrit sur le sable :

« La femme est une mer aux naufrages, fatale ;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale ;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain. »

Le poète était injuste. Il était malheureux. Alors il caressa inlassablement l'idée de son retour, le plus bel épilogue des mythologies. C'était plausible. Albert Camus n'avait-il pas dit : « *les mythes sont faits pour que l'imagination les anime* » ?

Alors il réanima Isabelle en son cœur :

« J'aime la vie ce soir
Je sais que tu existes. »

Il mènerait campagne, celle des cœurs insatisfaits. Les battements du cœur d'Isabelle après l'amour retentissaient encore à son oreille. C'était si bon de déshabiller un ange. Il tournait encore *Une Page d'Amour* et découvrait « *l'effarement de pudeur d'une femme qui sent glisser son dernier vêtement* ». Oui, il avait raison de se réfugier dans la littérature, sa source d'énergie irremplaçable. C'était son unique chance de survie, là se trouvait sa véritable existence.

Voir resurgir les images du corps dénudé de sa dame de cœur et de corps le comblait, lui faisait mal, il ne savait plus. Que l'on en juge par la représentation ci-dessous :

Réanimation, dans un pauvre cœur d'homme, d'une princesse endormie :

Le cérémonial du bain, suivi du journal des ébats

L'image d'Isabelle au bain a déjà été évoquée. À la demande de l'amant, exponentielle, mais surtout incontrôlable, nous y revenons ici. On sait à quel point un amoureux est capable de tourner en rond, de faire revivre en boucle des moments heureux ineffables, surtout si ces morceaux de bonheur, il le sait, sont perdus à jamais. C'est peut-être, aussi, après tout, un bon remède que de ne pas briser tout le passé d'un seul coup. Donc, voici la célèbre scène du bain, dans le film « *Isabelle, si le Roi savait ça* », tourné en 1965 par un metteur en scène de la nouvelle vague, une production de la société *L'Aubinoise Prodigueuse* :

(Images censurées, voix off seulement)

Il fallait être une véritable artiste de la beauté mise à nue pour prendre son bain comme le faisait Isabelle. Combien de fois avait-il vécu ce miracle ? C'était un luxe. C'était Byzance. C'était la Renaissance de Vénus. Que l'on fasse venir, sur le champ, Botticelli !

Tout d'abord, il était impératif qu'elle eût bien chaud. Le réglage de la température était un travail minutieux. De l'eau devait émaner un parfum, il associait vanille, cannelle et les essences de la peau blanche d'isabelle, son teint d'albâtre. Sur l'eau flottaient des couleurs très en vogue au XVIIIème Siècle libertin : cuisse de nymphe émue, soupir étouffé, désirs insatisfaits. Parfois il la rejoignait dans son bain, il demandait la permission. Parfois il oubliait de l'obtenir. Il ne pouvait attendre. Elle non plus. Il finissait par

l'enlever sans ôter la mousse, elle protestait, pas trop vite, pas toujours. Sans jamais cesser de la dévorer de baisers, il la portait au lit, son corps restait chaud sous ses paumes. Tout le programme de la soirée d'amour était inscrit au fond des grands yeux d'Isabelle, des yeux gourmands. Elle le réclamait partout sur sa terre, dans son île, partout en elle. Son corps frémissait d'impatience, il devait en faire la conquête. Elle leur réservait le plaisir, intense, proche de la douleur. Ils n'en finissaient pas de s'aimer. Pour cela, ils avaient un secret, celui du baiser, sans cesse renouvelé. Au matin, ils s'éveillaient corps enlacés, joie enfantine, bonheur d'adolescents étonnés, l'étreinte recommençait. Elle ne voulait pas qu'ils se quittassent sans qu'il y ait de l'amour encore. Elle se montrait câline comme une chatte. Elle le cajolait, l'entourait de ses bras, sortait des griffes adoucies. Elle lui faisait dire qu'ils s'aimeraient longtemps, toujours. Sa sensualité était profonde, fine bouche. Il était Lucullus dégustant sa langue. Elle finissait par s'offrir à lui à nouveau sans détours, sans autres formes que les siennes, divines. Ses parfums l'enivraient, ses fragrances étaient rares. Il était émerveillé de pouvoir goûter des senteurs tour à tour délicates et entêtantes. Leur puissance devenait parfois insoutenable, leur variété était à peine concevable. Isabelle se livrait avec subtilité, sans fermer les yeux, elle le régalaît de grands regards amoureux, lui prodiguait des caresses rusées, elles avivaient leur désir. Il n'avait jamais goûté de tels plaisirs avertis. Il ne lui demandait pas son secret. Il le connaissait. Un tel élixir d'amour se rencontrait parfois dans la musique de Donizetti, ils convoitaient l'extase. Ils utilisaient un philtre magique, le champagne. Leurs lèvres l'échangeaient goulûment.

Retour au direct, les olympiades sont terminées

Il avait engagé le combat contre ses souvenirs. Il savait qu'il n'en sortirait pas vainqueur. Mais, à ce jeu, il préférait être le perdant. Mauriac

avait superbement décrit cette solitude de Proust, celle des êtres livrés à eux-mêmes, assaillis par les images du bonheur disparu et menant avec une énergie farouche, celle du désespoir, la guerre de leur libération hypothétique : « *Voyez-vous cet homme seul, luttant pied à pied jusqu'à la mort contre le flot montant des souvenirs.* » Mais lui, grâce à ses écrivains préférés, il n'avait pas perdu son temps. Et puis, il avait eu la chance de ne mémoriser que les moments heureux de leur idylle. Il bannissait les autres.

Dans *ce flot montant des souvenirs*, il la revoyait. Ils partaient vers la Venise du Nord, ses jolis petits pieds blancs constellés d'ongles rouge-passion étaient déposés comme une offrande sur le tableau de bord. Jamais alors ses poumons n'avaient inspiré l'air avec autant de force et de volupté. Même la voiture était contente. Ils roulaient vers l'amour qui les attendait, dans le vrombissement du moteur, - on eût dit un six-cylindres -, et le fracas tapageur d'un boogie-woogie qu'il avait spécialement sélectionné pour leur premier voyage quasi nuptial. Sa maladie d'amour était une guérison. Il l'avait tant attendue. Il voulait être pour elle « *cet incroyable poète qui semblait renverser ce que les Grecs avaient établi, et qui, cependant, avait raison et sortait vainqueur de toute contradiction* ». Ainsi parlait Hermann Hesse de Shakespeare, son poète favori de la vie regorgeant d'aventures. La philosophie et la poésie étaient son refuge. L'amour, d'abord une étape, devint sa destination finale. Un jour il écrivait : « *Le poète, le philosophe et le peintre* », « *Baudelaire, Spinoza et Vermeer* ». Isabelle était amour. Elle était poésie.

Il ne se lassait pas de déchiffrer son corps magnifique, envol-toi fine lingerie. Son cou blanc, ses cheveux mi-longs, ses longs bras potelés, ses aisselles parfumées. Tout à coup, elle cachait sous le drap ses beaux appâts. Mais, bien vite, elle rejetait le lin blanc de ses jambes impatientes. Tout était prétexte pour la couvrir de baisers, depuis ses seins blancs qui, fièrement, venaient vers lui, déversant sur ses lèvres le lait de la vie, jusqu'à son ventre rond qu'il sentait battre violemment contre le sien.

De ses cuisses, en riant, elle le retenait prisonnier, appuyant sur ses reins la paume de ses mains. Dans ces moments, elle voulait devenir mère.

Il se reprochait parfois de ne pas avoir su la garder. Il aurait dû avoir recours à la ruse, aux astuces, au jeu de la séduction, heureux comme un Ulysse. Un jour, elle lui révéla qu'elle aurait accepté de n'être qu'une conquête. Elle se confia avec noblesse, pudeur, tristesse. Alors il avait décidé que lui il serait sa conquête. C'était un jeu subtil auquel il s'était risqué, brûlé et finalement brisé. Si elle était encore à ses côtés il pourrait le lui avouer : avec elle, il avait déposé les armes. C'était le repos du guerrier heurté dans son idéalisme. Sans armes donc, il s'était livré à elle. Il avait ardemment prié pour qu'elle comprît cela. Mais les règles du jeu de l'amour sont immuables. C'est un cocktail d'indifférence jouée, de mystère entretenu, de doutes savamment orchestrés. Tout ça il l'avait refusé. Il avait vu l'invisible étincelle, il avait simplement reconnu en elle l'autre lui-même, l'enfant gourmand de pommes d'amour, l'être blessé. Il avait fait le pari de tout lui donner, « *de déposer à ses pieds sa vie qui n'avait pas reçu l'approbation de Dieu, ni celle des hommes ni la sienne* ». Brentano. Aujourd'hui que la solitude le frappait de nouveau en plein visage, il savait que beaucoup de ceux qui accourent à la fête ne sont plus là les jours de malheur. « *Ce sont amis que vent emporte* » chante Rutebeuf. Petit cheval dans le mauvais temps, dans son pauvre paysage, il revoyait son visage. Il savait ce que cela voulait dire, être seul. Il souhaitait qu'Isabelle n'en fit pas l'amère expérience un jour car les conseils d'amis ne sont pas des conseils d'amour, surtout dispensés par les faux-amis. D'ailleurs, sur ce point, il n'y avait pas que les laiderons mal embouchés pour décourager Isabelle. Sa beauté suscitait des jalousies inconscientes. La société moderne, comme les sociétés d'antan, dures et individuelles, en générant des quantités. Plus bêtes que méchants. Il ne faut pas que l'autre quitte le club des

prisonniers de la vie en société. De peur qu'il ne trouve le bonheur. Le bonheur, c'est toujours pour demain. Mais pour Isabelle et lui, il était à portée de main. Le démon s'en était mêlé certes. Pourtant, il ne se donnait pas encore pour battu. Ils feraient tous les deux un retour triomphant l'un vers l'autre. D'ailleurs, ce qu'ils avaient vécu, c'était plus qu'une histoire d'amour, ils avaient communiqué sous les trois espèces : le vin, le pain et le fromage. Force aux grands crus ! C'était leur repas privilégié, devenu rituel. Soit dit en passant, dans cette cérémonie, on oubliait la Trinité. On peut penser que la religion chrétienne serait apparue encore plus attrayante aux croyants, voire aux mécréants, si la communion s'était faite sous les trois espèces indiquées plus haut, plutôt que de se cantonner au chiffre deux. En outre, d'un point de vue purement économique, les fidèles restaurateurs de la foi gastronomique y auraient trouvé leurs comptes. Par souci d'équilibre, on pouvait affirmer que le fromage avait largement sa place à côté du vin et du pain. Pour être complet, précisons un point au lecteur amateur de qualité : pour être admis à leur communion, pain et fromage devaient être entiers. Jamais les grands crus ne s'accommoderaient de la pasteurisation, ils auraient enragé. Nos amoureux préféraient consommer les produits fabriqués par des pasteurs sortis tout droit d'un estaminet des antiques. Ils avaient le vin facile. À la moindre rumeur d'interdiction du lait cru, ils étaient prêts à faire tout un fromage.

Perdu dans son rêve éveillé, truffé d'agapes disparues à jamais, il en fut tiré par une triste nouvelle. On venait d'apprendre qu'un grand champion s'était tué au volant de sa passion. Comme toujours, les commentateurs imbéciles allaient bon train. Certains journalistes s'en donnaient à cœur joie malsaine. Une passion, ça peut tuer ? Bien sûr ! Si c'est une maladie infantile, c'est la plus belle des maladies, mais elle est dangereuse. « *C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.* » Il se passe tant de choses dans la tête d'un homme amoureux. Il ne pouvait ignorer les paroles de Victor Hugo, consommées dans la connaissance des hommes :

« *Les tempêtes d'hommes sont pires que les tempêtes d'océans.* » Il avait compris que sa vie était devenue une tourmente intérieure et que l'idiot qui se racontait une histoire, c'était lui. Mais, contrairement à Macbeth, il savait que son conte était bon, il finirait bien. Alors sa vie signifierait quelque chose à nouveau. « *Rien ne valait la vie* ». Son bouillonnement à lui, c'était Isabelle. Des images de sa belle, il en avait plein la tête. Elles dansaient comme dans une aventure. À l'époque phare de leur romance, chaque jour, il cliquait sur l'onglet de sa boîte à messages. Dès qu'il recevait une lettre d'elle, merveilleux trésor inattendu, tant espéré, le bonheur reprenait ses droits, la vie retrouvait ses couleurs, celles de Matisse et Picasso. Ce qui le bouleversait, c'est qu'elle écrivait avec son cœur. Une lettre de femme, c'est toujours un poème. Il se rappelait la scène du Barbier de Séville où Rosine retarde la remise à Figaro de son billet doux déjà écrit pour Almaviva. Il suffisait d'un petit signe pour qu'il repartît à la conquête de sa toison d'or. L'énergie en lui, elle avait le don de la décupler. La lettre d'Isabelle, c'était une autre page d'amour : « *Au fond d'elle, une grande tristesse pleurait.* » Il lisait, relisait, couvrait de baisers le papier qu'elle avait tenu dans ses mains. Il dévorait ses mots à elle. Il l'imaginait, seule dans sa chambrette, faisant courir sa plume sans fatigue. Elle avait pensé à lui, trait de lumière sacrée à l'ombre de sa solitude d'ermite. Cet autre moi qu'il avait en lui-même, c'était elle. C'était comme un Toi et Moi. C'était la scène *Bella Notte* dans *La Belle et Le Clochard*. Oui, ils avaient, par une soirée étoilée d'Italie, partagé un dernier spaghetti Bolognais. Cette image revint à sa mémoire à la station Saint-Augustin. Il se rendait à l'Église de la Madeleine. À force de lui écrire, il avait oublié le changement de train. Les trains de vie, il les aimait. C'était toujours pour lui la promesse d'un au-revoir, une sorte de pèlerinage qu'il s'offrait. Ils étaient allés écouter ensemble le Requiem de Mozart. Il voulait retrouver les sensations profondes nées lors de ce concert. Puis, jusqu'aux Champs-Élysées, ils avaient marché,

les doigts entrelacés, tout mêlés l'un à l'autre. Cette nuit-là, ils avaient beaucoup rêvé de grande évasion à deux.

L'émotion provoquée par la mort du champion restait vivace en lui. Elle prouvait combien, nous les vivants, nous avons besoin de héros porteur du rêve. Il aimait la noblesse du chevalier. Il aimait sa gente dame. « *Deux cœurs qui s'aiment, n'allez pas chercher plus loin la poésie. Deux baisers qui dialoguent, n'allez pas chercher plus loin la musique.* » C'était l'un des messages enchantés de *l'Homme qui rit*. Mais lui, il ne riait plus : on venait de le priver de sa musique. C'était tout un symbole, l'univers de l'harmonie était si intimement associé à celui du baiser. Pendant quelques temps il ne pourrait plus exprimer pour Isabelle ces enthousiasmes fugitifs par le biais de ces petits enregistrements magnétiques qu'il concoctait pour elle. Mais à tout cela, il mettrait bon ordre. Il relisait ses livres à elle, ses poésies, ses trésors les plus chers. Ses souvenirs ne s'effaçaient pas. Il revoyait son visage illuminé ce soir-là, lorsque, tout heureux, ils avaient décidé de partir pour Byzance. Le parfum avait précédé la cité. Un poète avait comparé la ville enjôleuse à une main couverte de bagues tendue vers l'Europe. Alors il se souvint d'un proverbe turc :

« Pour l'amour d'une rose, le jardinier est le serviteur de mille épines. »

Tel était le Petit Prince. Mais lui, il ne sentait plus les épines. Ce qu'il respirait, c'était tous les parfums de sa fleur préférée.

Il venait de terminer la lecture d'une histoire contée par Hermann Hesse, celle d'un homme qui, effrayé par le tumulte de la vie, s'était dès sa prime jeunesse, retiré dans l'univers des livres. Isabelle était son plus beau livre. Elle était son univers. Elle avait déclenché en lui « *un ouragan de passion, de démonisme et de vie fantastique* ». Avant, quand il voulait s'émerveiller à nouveau du spectacle de la beauté, il lui suffisait de lire

dans les yeux d'Isabelle. C'était avant. Elle était sa liberté. Celle que Paul Éluard avait écrit sur ses cahiers d'écolier, sur son pupitre et sur les arbres, sur le sable, sur la neige. Lui il écrivait partout le nom d'Isabelle, dans sa tête, sur son cœur, dans sa vie, par chemin. Il se nourrissait des ambiguïtés de l'amour. Pour le moment il n'avait pas renoncé à son désir, à son idéal, à son illusion. Il aimait l'utopie, le rêve, le songe d'une nuit au printemps, mais par-dessus tout il aimait Isabelle. Était-il coupable de lui avoir avoué, trop tôt, avec des mots trop chauds, son amour fou ? Lui fallait-il refermer la porte ? Maintenant ?

*« C'est un rêve modeste et fou
Il aurait mieux valu le taire
Vous me mettez avec en terre
Comme une étoile au fond d'un trou. »*

La voix du poète résonnait, claire, sonore. Ballotté par le roulis de ses idées, prêt à chavirer, il quitta son bateau en ébriété. Capitaine Haddock, il voguerait. Il prit la direction de Cap Ferrat. Capitaine Fracasse, il marcherait pour vaincre ses démons. La voix de Barbara demanda : « *Dis, quand reviendras-tu ?* »

Il dressa une liste des prochains cadeaux qu'il se promettait d'envoyer à la bienaimée envolée avec son cœur. Tous les jours, pour conjurer le passé, il achetait des présents. Il jetait la plupart, revenait à ses beaux hier, au dernier hiver, il achetait des futurs. En fait, l'offrande à Isabelle, c'était acheter une effervescence perdue. Sa dernière trouvaille ? Un livre d'amour, - tiens ! *c'est étonnant !* – c'est étonnant comme tes yeux brillent, en t'appelant la jolie fille, Mouloudji était parti lui aussi... L'ouvrage était bleu, rouge, vert, avec des voyelles réinventées, le parfum du livre suscitait des images, se mêlait aux poèmes. Il avait rangé

les photographies en noir et blanc. Sous d'autres climats, silencieux, il chercherait son icône, retrouverait son amour, ferait se succéder les couleurs.

Avant de disparaître, pour expliquer les ressorts de sa vie, le champion brésilien avait répondu : « la vie sans émotions et sans passion n'a pas de sens ». Mais sa passion, à lui, pour elle, avait trop de sens, elle partait même dans tous les sens : il devait l'apaiser. Chaque jour, à cause de la pile Isabelle, il lui fallait s'épuiser physiquement, courir, nager, et, au bout de la nuit, avec ou sans lune, parvenir jusqu'au tréfonds de lui-même, au diable veau d'Or. Sans sommeil, il visitait les grands cimetières, la mort lui ferait crédit. Il s'était inscrit à un club de sport. On y rencontrait toute une faune d'individus à la recherche éperdue de leur corps et du corps de l'autre. Les motivations ne manquaient pas. L'électronique était partout présente. C'était rassurant. On lui avait confirmé qu'il possédait lui aussi des centaines et même davantage de fibres contractiles groupées en faisceaux appelés communément muscles. Un muscle renferme plus de soixante-dix pour cent d'eau. Il comprenait alors plus facilement pourquoi tous ces gens étaient en sueur. Ils éliminaient l'eau vieille de leurs cellules, sans compter les protides, glucides et autres lipides, des sels minéraux, des vitamines à lettres et à chiffres. Tout en faisant ses exercices de façon mécanique, il pensait que, somme toute, la loi universelle de la gravitation, cette loi du « tout ou rien », se rapprochait de celle de l'amour, attraction irrésistible. Il était tombé sur la tête. Sur celle de Newton, une pomme s'était invitée.

Il avait beau chercher l'apaisement par l'épuisement, la bataille pour trouver le sommeil réparateur était loin d'être gagnée. Il lui faudrait affronter la longue nuit. Il avait le choix, ce soir-là, entre la poésie et la philosophie. Il opta pour la seconde. Son amour était trop violent pour qu'il continuât à le provoquer. Il dénicha donc sur une étagère, à portée de main, un vieil exemplaire, le sien, tout annoté, de *l'Homme Révolté*.

Il parcourut quelques pages. Rebelle à nouveau, il eut recours aux vertes collines boisées ardennaises. Comme la vie, c'était Isabelle, il était devenu Isabelle-centrique. C'était une forme moderne d'amour, empruntée à Narcisse. Mais lui, il n'était pas tombé dans l'eau, peut-être de la dernière pluie, il s'était noyé dans un puits magique, tout au fond des yeux d'Isabelle. L'Isabelle-centrisme était un phénomène relativement simple, où les forces d'amour centripètes et centrifuges alternaient, se combattaient. Incontestablement, les premières dominaient. Dans sa solitude, il ramenait tout à Isabelle, par un beau matin, elle se présenterait, elle abolirait sa misère. C'est vrai que, par ses mystères, la mythologie emporte tout. Beauté mythique, Isabelle avait triomphé.

Guidé par Spinoza, il s'était essayé au *Jeu des perles de verre* : apprendre, connaître les autres, comprendre, transmettre, ne rien moquer, rire bien sûr, mais seulement de soi-même. Puis il était revenu à Camus. Depuis toujours, il déplorait le départ prématuré du philosophe, dérapage sur la route, voix de sagesse qui n'avait pas eu le temps de tout exprimer. Alors, il regretta de ne pas avoir pu livrer à Isabelle, ses pensées les plus secrètes, son âme mise à nue, son esprit. La belle, disparue, les phrases de Camus prenaient tout leur sens : « *C'est beaucoup que d'accepter de tout perdre en gardant le goût du bonheur.* » Il avait tout perdu. L'idée qu'il se faisait de sa belle et tendre était celle d'une grâce, pas forcément immaculée.

Goethe en aurait-il voulu pour son paradis ? Mais la grâce, candide ou pas, s'était évanouie tout à coup. Camus poursuivait : « *Je n'ai jamais cru au pouvoir de la vérité par elle-même.* » Lui, il ne savait plus ce que c'était que la vérité. Mais il continuait à l'aimer. Il ne voyait le monde qu'à travers elle. Il allait tous les jours en prison. Il ne passait pas par la case « départ » et ne touchait pas un nouveau capital pour un second départ avec Isabelle. Ce qu'ils pouvaient être têtus. C'était décidé : quand il la reverrait, car il la reverrait, forcément, un jour, une nuit, au jeu de l'amour et du hasard, ils gagneraient tous les deux. Il appliquerait la théorie des jeux. Justement, lui, il ne laisserait plus rien au hasard.

Tant pis, il userait des méthodes scientifiques pour chasser leurs angoisses philosophiques, celles que, tous les deux, ils n'avaient jamais osé s'avouer. Elle deviendrait alors sa prisonnière consentante, il serait son esclave surhumain. Il bâtirait pour elle une nouvelle théorie de l'évolution amoureuse basée sur celle des jeux à sommes exponentielles. Il était en pleine période d'incubation. Après cette merveilleuse année de réintroduction à leur amour, ils iraient plus loin, au-delà de ses rêves à elle. Il suffirait pour cela de chasser les raisonnements, écouter les oiseaux, entendre des résonances folles. Ils prendraient des transports en commun, achèteraient un passe Navigo éternel. Si, aujourd'hui il écrivait, c'était pour lui bien sûr, c'était pour survivre. Mais c'était pour elle aussi. C'était à cause d'elle. Les initiations étaient faites pour être dépassées. Fêtons-les ! Qu'on m'apporte du vin ! Ils avaient respiré le parfum de Constantinople. Il voulait l'emmener jusqu'au Japon, au-delà de toutes les mers. Avec elle, il redécouvrirait l'Amérique, celle de Kafka, celle de Sergio Leone, celle de Christophe Colomb. Les paroles d'une chanson inconnue qu'il n'avait entendue qu'une seule fois revenaient dans son souvenir : « L'Amérique, vue d'en haut c'est grand comme une flaque d'eau, l'Amérique... » La voix était féminine et douce, un poème à elle toute seule. Il avait seize ans.

Le jour se levait. L'ennui l'avait quitté. Enfin, il sentait la fatigue s'emparer de son corps, anéanti par la longue soirée sans elle. Les nuits avec Isabelle ne l'épuisaient pas, son amante lui offrait toute son énergie de femme, pour qu'ils accédassent à leur petit paradis sur terre. Comment oublier ce bouillon de plaisir qu'ils s'étaient donné à tous les deux tant de fois ? Alors il décida de refaire le grand voyage de l'amour avec elle. Ils repartiraient pour l'empire des sens. Avant de s'endormir il relut le premier poème qu'il avait écrit pour elle, sa merveilleuse Isabelle. Ils étaient à l'aube de leur amour :

Si j'avais su te parler
Je t'aurais dit tous ces mots
Qui agitent mon cœur,
Toi dont le sourire a troublé mon être.

Si j'avais pu ressentir
Ton étreinte
Je l'aurais gardée pour moi
Longtemps

Si tu avais pu entendre
Ma voix
Qui dans le silence du temple t'appelait

Si j'avais pu goûter
Un peu
De ton âme sur tes lèvres

Alors seulement
Peut-être
J'aurais pu te revoir

Mais je sais désormais
Que jamais plus mon regard ne croisera
Tes yeux clairs.

Son poème pour Isabelle, il l'avait écrit dans le Temple, dans une cité interdite. Il revoyait le soir béni, où, l'angoisse au cœur, la peur au ventre, il lui avait remis son petit papier plié. Allait-elle le brûler ? Il ressentait encore

son souffle court quand il la retrouva pour dîner. Au milieu des autres qui s'égayaient, bruyamment, sans que personne ne s'en aperçût, elle lui avait confié son émotion naissante. Ce soir-là, sa vision était éclairée par les lumières et les yeux magnifiques de son bel ange blond. Il s'endormit dans ses bras. Il murmura le beau vers de Charles d'Orléans :

« Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse. »

**THE MAN WHO HAD BEEN IN
LOVE**

"A languid and sadly dreaming eye, the mouth slightly open and as if sighing, the fragile neck as much as a stem of a flower, this woman was of the most disturbing, of the most angelic beauty."

André Gide

**THE MAN WHO HAD BEEN IN
LOVE**

Or

**WHAT IS MORE BEAUTIFUL
THAN A HAT?**

He was alone, an orphan in love. It was Sunday, it was Easter Sun Day. His apartment seemed empty, useless, she had deserted it. However, he would have loved to go to the waterside with her, dressed up, on the river banks in Nogent. She would have put on her white dress, he would have worn his black Levi's.

His books were the only witnesses of his painful moments. He was looking for a fording so that he wouldn't drown himself. His atlas were the companions of the liberation he was looking for. For unequaled confidants, he had his writings. Others have only love, a long poem as an old tune. Love, he had lost it. A stream of music surrounded him. He was writing. He was composing for her. He projected his inner voices into an unknown future. The man he was today was now questioning the recent events. She escaped. She had just left him. He wanted to be with her, one last time, to send her what was burning in him, the last little papers, the ultimate tribute to the woman he knew he had to love for life. He was scribbling with the pen, probably too fast. He had always done everything fast, like that of an impatient child unwrapping a gift; red, blue, that has just been brought to them. He untied the ribbons on his memory box. As in a song by Charles Trenet, you could find everything in his shoebox; a mother cat would not have found her little ones there. There was her golden belt to go dancing, there were her earrings, her noble letters, her photographs, there was her perfume... He flew away, the temptation of escaping was too strong, immediately her fragrance filled the room with its powerful aroma. In short, it was not a box - but a memory case, he could pick up everything that had belonged to her.

But the Beauty was gone. To ponder his words, with the tireless will of a Flaubert, would now be his way of communicating with her. His words would fly to her heart, touch her soul, speak to her quicksilver wit. He looked amazed at what God had invented on the eighth day, just after Creation. She was there in front of him with her indefinable smile. He didn't know where it came from. No, he was not dreaming. She was there.

He devoured with his eyes, wide open, on his album, the most beautiful images he had been able to preserve from her. This deep look, he would have loved to extend it, at least forever, for real, her distant look, it was lost today, she was no longer there. But the body of the beauty was still revealed, it was exhaling those scents that he had kept in, and for himself, after each embrace. He had sworn to take her to heaven.

He wrote for her:

"On the morning of the first day, unlike God, he did not create the Light, he received it. On the morning of the second day, he did not create Heaven, he looked deep in her eyes. In short, in order not to tire the reader, let's say it cleanly, he created nothing at all except a little bit of noise and a few moves to capture the attention of the beautiful stranger who, like him, had just disembarked in Beijing. A few hours before, in Moscow, during the stopover, from afar, he had been able to appreciate her ash-blonde hair, half long, her black nylon stockings, her already triumphant breasts, sheltered under a white, immaculate bodice. She was charming, alluring. She was so pretty...

Suddenly, he stopped. He should not sin out of melancholy, he wanted to unlearn her, to forgive, certainly, but above all, to abandon everything, to detach from love, to drown his memories, as one does with too many little cats, even the most beautiful, especially the most amazing, the indelible ones. But finally, he knew it, he would forget to forget her:

- What good would it be to persist in transgressing? God speeded his love to her, He had already planned everything, Satan had done the rest. Furthermore, he couldn't commit to forget her.

He gave thanks to God and was grateful to the Devil for allowing his sadness to express itself spontaneously. Ah! yes, by the way, what was freedom?

Especially what could it do... serve him well? And now what was he going to do? He no longer had her kisses. He had been drunk to love. From now on, since she was gone, he was free to love her in plenty, he would fine-tune his words. But after having tasted the elixir of love, one was no longer oneself. It didn't just happen at the Opera. Although he had a very moderate taste for slave status, he told himself that it was wonderful to love a blonde woman with green eyes, he who, until then, had only looked for these brunettes with thick, luxuriant hair. What could be more fascinating than black hair? He knew nothing less than that. But, something inexplicable drew him towards this nymph escaped from the creative forces of Nature. Perhaps he was still remembering the poems of Pernette du Guillet.

Anyway, from their first meeting, he had ruled out any cavalier perspective. In Moscow, in the group with ladies, he had caught sight of a young woman, the most beautiful to go dancing. Arriving in Beijing, furtively, on the second day, he had observed her, almost without her knowledge, almost unconsciously. He had been dazzled, obsessed by her heavy breasts trapped under her white sweater. Like birds still in the nest, they were trying to escape, they seemed hungry for bites. Suddenly, she had pointed her green revolver at him, in the middle of a luminous halo of ash blonde hair. She seemed naked under her sweater. The games were done but everything was fine. After so many vagabond, surreal races, like a riot of happiness, he remembered, with renewed exaltation, the last sentence pronounced by André Breton in *l'Amour fou*: "I wish you to be madly loved". Today he was alone, he wanted peace. He convinced himself that beyond surrealism, he would find his reality. Local anesthesia. He roamed through Breton again: "What I loved, whether I kept it or not, I will always love it. Hyperrealist, he had decided to preserve this love, to embrace again the one he had loved. Isabelle would come back. He was sure, he felt it, he wanted it, he hoped, like the Providence of Rousseau. For her, he would write on

the walls, in the bark of trees, inside raindrops, in the snow. He couldn't keep his mind from constantly looking for her. Suddenly, he felt the immediate need to re-read a poem by John Keats, the poem for her, a voluptuous, sensual, happy poem because of her. He was tempted to write a French translation - his own interpretation - dedicated to her eyes, to her, to her hair, to her perfume, to her troubled soul. The first versions he had read could not satisfy him. It was true that she was gone, and that with her "the day had fled". He no longer had the refuge of her smile. Once again poetry was his hideaway, his sanctuary. Like Quasimodo, his heart was crying out "Asylum, Asylum ..."

By deifying, every day, the beloved woman, the poems comforted him, they heightened her. Over the collections, hidden or uncovered, some sonnets represented everything that remained alive in his life. Once, Manou told him: "*Poetry is your prayer, yours*". How could he bear the unforgiving reality of the moment? Literature would save him. With Poetry, their ballad, their lost paradise, emerged from the recent past, like a much-loved Mathilde. A repeated prosopopoeia would perhaps allow him to face an insipid life without Isabelle. He would create soothing landscapes, he would invent places of pilgrimage. By the force of words, he would accept fate, he could take it, banish the fear of tomorrow, approach, with Mallarme, the mysterious meaning of existence.

Here are the verses of John Keats, as they sounded in his ear:

The day is gone, and all its sweets are gone!

*The day is gone, and all its sweets are gone!
Sweet voice, sweet lips, soft hand, and softer breast,
Warm breath, light whisper, tender semi-tone,
Bright eyes, accomplished shape, and languorous waist!*

*Faded the flower and all its budded charms,
 Faded the sight of beauty from my eyes,
 Faded the shape of beauty from my arms,
 Faded the voice, warmth, whiteness, paradise -
 Vanish'd unseasonably at shut of eve,
 When the dusk holiday - or holineight
 Of fragrant-curtain'd love begins to weave
 The woof of darkness thick, for hid delight,
 But, as I've read love's missal through to-day,
 He'll let me sleep, seeing I fast and pray.*

Only one woman had upset him so much. He was devastated. This poem, it was her, her, who had disappeared, fainted, run away. But the thousand perfumes of this flower kept coming up constantly to his heart. From Byzantium, he had brought back the warm sensuality of her body. From the mist of the north he remembered her shivers.

Night had come and he was with her. He kept everything that belonged to them to the depths of himself. In his cardboard box, as it was previously said, he jealously kept the few objects that chance had agreed to leave him.

The woman was omnipresent in him, the lady and her mystery, this constantly repeated production of attraction, inexhaustible energy, permanent magnetization, fascinating metamorphosis. He could not be born without this feminine fantasy that made life wonderful. And yet, today, he was alone, not desperate, but feeling like a motherless singer, not a dark widower, a poet seeking the light of a street lamp, but in his room, inconsolable, in the middle of these quasi-relics forgotten by the woman he had idolized. He did not want to hang himself on the lamp-post of the accursed poet, but around the white neck of his Isabelle, he would be fine, very little, we know the prayer song, he would take a

glass of Saint-Julien, maybe two, or would consume the whole bottle, attached to its prey, up to the scramble, then he would throw it into the waters of the river Seine, with a message for his Beauty, so that she would join him on the ocean of his grief. Caught up in a sudden excitement, he ran to one of his favorite books, he wanted to find the treasure of his icon, her scent, buried by Rackham Le Rouge in a pyramid of the Caribbean. A forerunner of Wikipedia, its Thesaurus was an unrivaled collection of words. He wanted to know who Saint Isabella was. No holy saint in this book. An oversight, no doubt. Or an omen. But, all in all, it was better that way. He had always been afraid of the saints, especially of those who were not saints. Bear half licked, he found, however, along the way, some Isabelle. Many queens, rather old. One had died of modesty, it was not a Catholic process. Another was Saint Louis' sister. She couldn't be her. Besides, if his love was a princess, she was especially unique. At this moment, she was sleeping near a wood. He listened to her breath, more powerful than the roar of the poor Kurdish lion whose claws had been clipped. For the teeth, he had not allowed them to be fooled, he was still hungry. Suspicious minds would have called him mad, but he was not, not completely, not yet. Whatever the case might have been, he had always had a lot of sympathy for madmen. Oh! No! Not for all mad guys, only for the foolish ones, the madman of the king, the fool of the village, the singing madman, only those whom in the Middle Ages would never have been locked up, the extravagant madmen, extraterrestrials, those who could not control the loving energy of their lives. He continued his Isabel researches, he discovered a Queen of Spain, finally Queen of Castile, but he rejected her on the pretext that she had favored the Inquisition. His Isabelle was pure, she walked, like Booz, far from oblique paths. She was Ruth. She and he had formed an abelian group, a hapax. Had he missed this long-awaited opportunity to unite with this woman that no one had ever preceded? No reissue could be considered.

Midnight was ringing, he decided to interrupt his narration. At the bottom of his unfinished love page, he drew a question mark. Isabelle was fond of calligraphy. Should he continue writing to her? It was better to throw away his poems, as he used to do when he was sixteen, when the waltz of love with a thousand times dazed him. He feared, however - it would become chronic - to see his words wither, always the same, the ink barely dry, like a rose, like an empty miniature that would have celebrated life but too much. So, by the way, he changed his mind again, he had to upgrade himself. His message had to be posted as soon as possible, to his love. All in all, this story, at the edge of the wood, was fatally intended for him. The continuation and the exit, if ever he found an end at the bottom of his school bag, he would tell her the excess of his sorrow. He said to himself: "after all, even certain symphonies remain unfinished". He was reassured, remembering that, at a young age, at school, every week, he collected a zero, on the grounds that he was permanently driving in gossip and in a state of intoxication by love, by excessive concern for the fairer sex, by agitations, those which generally arise at a more alert, more corrupted age, in the youth in revolution. From this point of view, he had been an early teenager.

A report, once drawn up by his lover was up to his twitter. She said she couldn't silence him. Indeed, whether it was at the opera or at a funfair, he was full of praise for her, he preferred to devour her with eyes and kisses on the neck rather than watching the show. His attraction, it was her. This trait of his character, his incessant babbling, the drivel of a ruminant in a fable, presented however an advantage, it guaranteed him the recovery and the durability of his long monologue with himself. He rejected the accusation of the wolf in another fable, he was not like the other lovers. Thanks to the miracle of the words that come together to disassemble, his chatter had become a dialogue with the one who had left, and it made him pass the time, his enemy of the moment. A fear remained, the fear of the postman (in a love operation one must not neglect any factor.) Supposed that the postman came to forget his message, his nice missile, at the bottom of his bag,

or behind a bush, having too much flirted with the blooming past, and his drama in one act would stop, perhaps forever. It is the adventure of a letter duly registered by the sender but never received, it is the journey of the bottle to the sea never collected. Full of alcohol, the cursed hip flasks of Edgar Poe or Apollinaire had nobly been wrecked. In his situation, that he thought was desperate, there were no bottles at anchor, only inkwells. He was anxious that the letter, bearing his good news (of course it was good news) could reach at once the chosen of his heart, the flower whose Byzantine perfume had never left him. He remembered the last bouquet he had given her (there would be no fertilization). He was dreaming of one day composing his own fragrance for her, that of her body after love. That day, he would go and fetch her as in the very first mornings. A magical image came back and stroke his imagination, a strong representation of her, the one when, in China, the first time she suddenly appeared to him, scandalously beautiful. But beyond her dazzling beauty, what attracted him most was her looks, sad, her eyes were searching for something, maybe someone. This someone, he had decided, he had dreamed in the temple, this someone - would be him.

The next morning, he wanted to revive a whole past, the recent past, composed with the past perfect. No, that was not a crazy idea. After all, it was Easter and it was the ideal time for resurrections, he would go in search of his lost sheep, - the lamb of the lord? Go away Mr. Wolf! Silently, she reminded him of the lovers of the Renaissance. He aspired to have a rest in her company, a crotchet rest between two high notes, she would become his sixteenth sigh, his quadruple bell. He would stop reasoning to sound better. She was a single tone of sacred music, a white rose created by Ronsard, first protected by a cloche-hat, she had then opened to him, slowly, it was a Monday, in November, then she had offered herself, a Sunday, in December, when he had discovered her nude, her body stretched out on a bed, he had been so long waiting for that moment, he greedily devoured her skin with his lips now fed on her milky complexion that Fragonard would have imitated. He knew that

for her there would be no vespers, and if, by chance, the night arose, she would never lose her purple dress. From Rabelais he preserved festive images, although he had not considered life with her other than rejoicing. He relived their dinners in town, their evenings by candlelight. It was good to live, to waste it all with her! He came up with an idea: discover all the Italian restaurants in Paris. From there, to Italy, there would be only a silk ladder to climb. They loved Italy. That was how he saw life, through the window of her eyes. He remembered Montaigne's opinions of liberty and love: "If I please, I am going to sinister, if I please, I am going to dexter", and then he knew well that they had fallen in love because it was her and because it was him. He preferred the analysis of his cousin that life was not logical but analogical to that of the professed intellectuals and fellow citizens.

How could one reject destiny? Victor Hugo had made fate one of his heroines in *Notre-Dame de Paris*. He refused classic schemes. He was cold when he was right; and he had learned from a friend that being right, but alone, was useless. Of course, they were made for each other. He repeated, again and again, this wonderful sentence she had distilled to him one day like a strong alcohol, stretching again like a blonde cat: "Life is good with you!". Had she forgotten this sentence? About sentences, he wrote a lot. He would write others. He would write so that their love would not die. He would write not to die.

The day was rising. He ran to the bakers to take his bread. "An Easter bread", - he thought to himself -, is it a blessed bread? He was on dry bread, voluntarily. But he changed his mind. He wanted croissants. He asked for four: two for her and two for him. No, it was not out of habit, it was out of love of a habit for two. It was probably out of passion, one of those that never goes out completely, like a fire in the hearth of the soul, like the passion of Jesus. The little baker had been sad for some time. Suddenly, his eyes lit up. He thought, "Who knows? Maybe the

lady is back". Sometimes, life offers us these glances for accomplices. Until then, out of modesty, they had abstained. He understood that the little baker had guessed right, he wanted to clear his grief. These four morning croissants, it was the happiness to share small indulgences after lustiness. After the sought-after ecstasy, sometimes found at the end of the night, when the moon was full, these morning half-moons were their guests, like a reminiscence, a second rejoicing of the senses, soothed, still awake.

Whatever, his Beauty was not back. "The naughty girl, she had escaped", he thought. He was about to forget to pay for their croissants. Who cared for bill? All floured, the little baker did not claim his due. He now felt that love had not been there the night before, that it had stayed up there in the air, between the clouds and stratosphere, and that his morning client was absent. The words of *L'Amour Fou* hammered his head. He took himself for Jubal, he wanted to hit drums, blow on trumpets, become a clown again. To free himself, like Breton meeting Jacqueline, or Dalí worshipping Gala, he would have liked to confide to the compassionate pastry chef "*that he had known, in the absence of his love, the real empty skies.*" The woman in blue at Magritte's enchanted domain reminded him of the serene beauty of Isabelle, the peace she tasted on his shoulder. Dove, she had landed there. Finally, mechanically, he made the used coins dance on the counter and even sing their unchained melody. He returned home, making Puerto Rican coffee out of love for her. He drank his chocolate. The croissants remained in their white paper bag until the evening. He was still not hungry. He began to paint. He listened to music. He wrote poems. Then the night came back completely. He went out. He walked the still deserted streets, he was looking for the end of his bad dream, an oasis, a beautiful mirage to no longer be cold and soothe his thirst for love. He walked a long way in the black city, the night was deep. An inner fire guided him. Like many dancers of

Saint John Day, he was abandoned after the ball, he felt like a loveless idiot. He went to all the places where they had loved each other. Winter was still present on the paths where the grass would repel soon, his soul alone turned towards the sun, it still felt the blows of knout of the abandonment. He ends up giving his coat to a superior tramp, a little bit, maybe a lot, passionately lost like him. The poor wretch asked for some coins, now he was going to be able to sleep warm. He returned homeless. Her scent was still there. He smiled. He was eager to see the next day. Tomorrow, Tuesday, he would send her a little present, a message. It was his way of feeding what he was still calling their love. At all costs, he had to spend the accumulated energy in himself, to squander it before it would overflow him.

He was happy to love her again. No, it was not love that he loved. It was her. He was a child of the ball. He was not singing anymore. He tried to keep dancing but he was not even half of the cicada he used to be. They had met on a trip. On a walk they would meet again. Flying away with her, he would do it again. Right now, not having a single little piece of love, he was drinking fresh water. Casually, he drank the air of water. It was an awkward way to breathe, but he contented himself with it, he called it "playing fish." He looked at the lamp, quiet and wise in the clock, he combined light and time. But Bang! Farewell! He hit the field again, voiceless to have shouted so much, so that his sweetheart, his feline, came back to him. He dismissed loneliness. He fled abroad. There, on a beach, he did not draw any face. He would come back soon because he couldn't do this without her.

His return to Paris was scheduled, so he regained his capital punishment. For the first time in a long time, and contrary to his custom, he had not felt at home abroad. He had the impression that his vision of the world had changed. It was probably just an optical effect in a topical space. When he got home, he found the apartment even more empty. He was not sad. He was indifferent. The more his dear friends pushed him to forget his lover, - as she was gone for real -, the more he kept

telling himself that he didn't want to miss her. It was a decision, not the behavior of a slave. For it is better, according to many philosophers, to seek peace in perseverance rather than in oblivion. And then, love, true love, is not like the affection you have for animals. You can replace one little rabbit with another, you will be sad, but you still can. In love, there is no substitute, it is the law. He remembered a question he asked his schoolmates as a child: what could be more beautiful than a hat? The recommended answer was: two hats! When it came to camels, the problem was complicated by the number of bumps, but the same conclusion could be reached. Then he proposed a second teaser: what could be more beautiful than a woman? If a young interlocutor retorted "two women", then he would shout scandal. For him, every woman was unique! The memory of one could be added to that of another, but he would not have known how to compare women. This ongoing succession of pictures reminded him of the Bach suites.

In his heart, there was only her, his great love, his Galatea. He wanted her to change him into a river so that they could flee together, far from the Cyclops eye, they would become only one person, and then, thanks to an equational mitosis, again they would be two, two lovers. Run away from eternity? Eternity is a long time, especially towards the end. With Isabelle, it would be useless, time passed very quickly. The time of lily of the valley would never come back, would he not see her anymore? At least, he would continue to turn the pages of their album, - a real museum -, she was Diane in the bath, Diane in the wood on a music by Debussy, Esther at her toilet, she was this gift of God painted by the Theodores. In all approaches to life, direct and indirect, internal or external, the poet knows how to cooperate with time, the political gives time to time, the master concedes it to the slave, and, paradoxically, the time-consuming man begins by not violating time ... To each one, his

or her formula, to each her own, to each his own. He didn't like thieves, except apple thieves, of course. At La Fontaine, she gave him a drink, *he offered what he had. She accepted it; and go. Here they are good lovers before splitting, they slept so well together ...* He said to himself, at times, that life had given him Isabelle and that life had taken her back from him, as a stormy crowd separates lovers. To take back is a theft. He remained optimistic. Like Mathilde, Galatea had returned, a commoner or an aristocrat, a nymph of the sea and a milky-skinned statue adored by Pygmalion, all being charming. In a poem, one day, he dreamed that he was the carver of Isabelle's body, much like the Olga boatmen. He didn't want her perfect. She was not his thing. The idea didn't suit him. What he liked about Galatea's allegories was that life and love were born at the same time, out of a dreamed image, much like Simonetta, Botticelli's Venus. At last, he was going to live fully with another "himself", his princess. For many years, myths had confirmed it. He was born because of her. She was born for him. She was the most beautifully luscious girl, loved by the gods. Yes, luscious, nymph and carnal. She had the insane power to represent all women on her own. Together, they were going to know the Golden Age. Long live the apples. He no longer needed philosophy. He now knew that in love one should never reason, it was not necessary to dissect everything. Feelings, emotions are not peanutting. He had searched, he had waited, he had found love. He wanted to keep it. He refused to give up. To himself he remained faithful. The miracle would happen again. After this good news supported by Jesus, finally, he stopped his rantings, his mind experienced a kind of respite.

The spring break was approaching. He would spend it alone. He would be absent from the world. He had been abandoned by the side of the road,

like Gesolmina, but without a trumpet or a drum. He could not even play his customary pipe. He would leave without any precise idea. He wanted to walk, walk a long time, play the pilgrim. He had an overwhelming need to breathe. His apparent sentimental inactivity stifled him. It was better to go alone. She would not be by his side. It was so. He would let it be. Holidays without her? This would mean vacancy, emptiness. He was not Mr. Hulot. Goethe had written that there could be no greater misfortune than to live, alone, in the Paradise. He would be distant, dreamy, lost, in the moon in the middle of the dunes, as he was during these professional inertia meetings. Boring, they would have despaired an army of carefree and blissful people. A text by Charl  lie Couture came back to his memory:

*"One becomes so quickly
The slave of his slaves
He prefers the road "*

Or,

*"Like a wingless plane, I sang all night for the one who didn't believe me;
even if I cannot fly, I will go all the way through. "*

One more time, he refused oblivion, he had had enough of it. Couture also sang, as a final touch-up:

"I am afraid I lost it as we lose our memory".

To lose memory would mean to lose Isabelle. He could try to lock up his bad memories in his forgetting-box, yes, but not Isabelle. He could neither hold her captive, nor let her go, he had better to lose his mind. From his ticking boxes, he had extracted paintings on cotton canvases representing spring flowers, those of the morning stirred his heart. It is true that we share things when we no longer share dreams.

For sure, their souls had not separated, so let's bet that they would still dream. It was in their nature. And perhaps, soon, reciprocally, they would be absorbed in the dream of their first winter night. Formerly, they would rush to the cinema. In the dark, he was all hope. Alone, he no longer went there. His most beautiful cinema was her, while others were singing 'You are my carousel'. Yes, in her carousel, she made his head spin, she made his heart beating around her pretty hair, which bushed out like a sunny halo while turning, brushed by the breeze of their ride. Piaf's voice vibrated, and it was Isabelle's face that appeared. With her he was always attending a party. He had gone around her own world, and she had stunned him. Yes, she was taking him to the flicks, it was easy. It was much nicer than listening to the news from the journalists. She selected the evening program. Sometimes, life forces us to make choices. He, he had made the choice of Isabelle, he had kissed her, he had embraced the love career, knocked down the barrier, a victory for the singing madman of the queen who wrote to her: "I love you madly, I cannot be a moment without adoring you". He hadn't changed his mind. He would revolutionize life, he waited day and night for her return, her smile, her scent. She would be his creation, he would be her creature. She simply overflowed in him. She was his sower of millet, his voluptuous green, green grass of home, he would feed on her sap, she would take his seed. She had a taste for eternity. Untired, poetry was blowing in the wind, it was knocking at his temples with its words like an incessant stream of waves trying to caress his soul. It was for her, even if it was far from her, that he continued to live. For her, he would live.

Surviving now was a duty. Soon, again, he would have his heart set on her with enthusiasm, it would be bubbling. One must love with passion, one has to love madly, if not, please break away. A friend once asked him for his hand. She had watched him with her clairvoyant looks, rather Yourcenar than Rimbaud. She could have taken him by the hand

but she had rather read his lifeline. He remembered her words, she said, "You are lucky, you live intensely". A verse from Ronsard enchanted him: "Live, if you believe me, don't wait until tomorrow". And Victor Hugo had added: "For the heavy burden is to exist without living". What was living? Today, was he a desolate man disgusted with life? No, it didn't look like him. Life tasted good. It was enough to spice it up. But God knew how hurt he was. Precisely, he wanted to write to God, not to ask Him for apothecary accounts, but for fairy tales. In his pain, if he did not get an answer within eight days, he threatened to write to Satan. "Count of Hell, just two words with me"! That was a real blasphemy. How to live now? Not in blasphemy. He had to keep sowing. But where to sow? As a hermit, in the Republic of Desert? Live without her? No! Live with her, live on expedients, live on excess. Although he was a refugee in literature, he couldn't ask everything from books. They were his friends, not his loves, she shouldn't be made into objects, his most beautiful reading object was her. Breathe! She was the one he wanted to breathe. It was from her unique teardrop that he wanted to drink. I am going to teach you how to live again, said a woman. He hadn't answered. His gaze was lost in a veronica pass, like one of Isabelle on a cool autumn morning. She was looking for something. Fallen into an abyss, as a circumflex accent, he remained perplexed, but still he was looking for the top. He would catch his breath, regain his customary enthusiasm and try, as Sisyphus, to climb back up the downhill slope.

It was strange how indifference could sometimes provoke women. Since he was alone, despite himself, he had drawn the attention of many lost umbrellas. He now had to face the intrigued looks of those women he had wooed before his fateful encounter with Isabelle. Today, he only loved Cherbourg's umbrellas. Some women blamed him for his new attitude: "He was faithful now, oh well, how come?" True to his nature, he had now migrated from one extreme to the other. He no longer gave

any flattering glance to the ladies around. The sixth feminine sense, this wonderful feminine intuition that sometimes takes men to seventh heaven told them that something had changed. Out of pride, he tried not to let anything appear. For the taste of tranquility too. If he pushed them away, the rebuffed women were getting closer. One cannot challenge freely reputations. But they didn't know him well. He was fully aware of the exorbitant power that women wielded over his poor human heart, and, perhaps because of this consciousness, he wanted to be faithful to only one of them, his little run away, the one who had passed out. Formerly, on a poem orchestrated by Offenbach, the poem of his heart of flannel intended for any young person who would request it with the eyes, a little cheeky, with a rebellious wick, - bada bing - his heart would have been booming, but today it was beating a retreat. Loyalty was, for some people, a catechism. For him it was a truth stripped of its royal attributes, it was above all, a regenerated faith, faith in life, faith in the other, it was a promise, a tribute, the most beautiful corollary of spirituality. For him, Isabelle had become a melody, his Julie Andrews, and he could only conceive music in high fidelity. We should be able to give so much to our lady when we love her. With her, he entered religion. One day when he confided in her the attractive side of monastic life, she was annoyed. And yet, to say to a woman that because of her you are unable to go towards inner peace was a compliment, a confession, a submission? She seemed jealous of God. So, he resumed his idea of writing to God but without echoing his soul mate. He wrote his resume, a summary of his life, like a manager who would use acronyms in his trade, or worse, like a busy man living on abbreviations. But, for him, life was not an abridgment, he wanted no shortcut, except on the screen of his Mac. He wooed the soul, the spirit, the body, up to the moment he would no longer be able to do so, until he breathed his breath. Curriculum vitae: "race of life". And now what was he going to do, what would his life be like, no more kisses? His existence would slow down, it would be that of a simple heart, the forced march of a mad soul. Being a troubled soul, he forced himself to

listen to a great hymn to joy. He had known untold moments of happiness. And since everything is paid for here on Earth, he had to mess everything up now. We can only trust God, but God is above the skies, sometimes too high. He would now accept the descent, step by step, to nowhere. He would have liked to find a stopover, a silk ladder to go back, buzzing off, to Beauty. There had been China and its temples, Bruges and its painters, Amsterdam and its canals, London and its Tower. Everywhere painting, architecture, and above all, she and he, walking hand in hand, on the same path as schoolchildren, in their Court of Miracles. They already love each other. Together, outside, they were cold, but inside, they felt like a Saturday night fever. In Byzantium, the heat of summer had warmed them. Loti had described for them "these scents of the past that emanate from the stones". He noticed that he was writing his summary based only on her. For someone looking for a new start, a new life to weave, another job to take or leave, it was quite disturbing. It looked like he was looking for a way out for him and her on a piece of letter paper.

To make him forget everything about her, even her name, the mental advisors were active. So, he decided to found a new science, a conceptual tool, - he said modestly -, in order to understand and reject the questionable arguments of the consultants. He would call it *Love Logic*. He had always loved playing with words. To be honest, *Love Logic* was more a question mark than a science. It meant "Is there a logic in love?" and if so, "Where can it be found? And also "With logic, in which direction will it take?" This could be differently expressed by "Do we really need logic in love?" Or, and this sounds logical, "Where does logic stand or hide? Who cares for logic in love?" It is like the Romans who want to seize a big Gaul, we do not know who is the Big. Even Obelix, he does not know. He constantly persuaded himself that logic is good, but it is cold, it is sometimes bitter. Logic is dangerous, forget about formal syllogisms, flee intellectuals, they are ignoring reality.

What is dramatic in all reasonings is that the logic clashes because everyone wants to be right but everyone is wrong. What made one alleged logic prevail over another? The reason for the strongest? Another story of the wolf? But what does it mean to be the strongest? In all of his exchanges with Isabelle, he had not tried to be right, he just wanted to be close to her. It had been a long time since he was interested in being right. However, he couldn't give up who he was, they had to balance. Gandhi had said, "*My very love of the absolute truth ended up making me understand the beauty of compromising.*" His great love had lost patience as they reached the goal. So why had he not acceded faster to her requests? If she was still at his side, he could express it to her, but it was too late, today, she had rebelled, she had run away, like day to night, she had not listened to Lanza Del Vasto saying "*Beware of haste, escape it, fight it, because it is one of the great destroyers of the inner life*". When looking at her, Isabelle was irresistible, but he was looking with such a desire for what she kept inside, the other part of her, the other Isabelle, even more fateful. Since dawn, the first day they met, he was facing a disturbing depth. Above all, in order to exist himself, he wanted to know her being. Many were those who wanted to take Isabelle from him. It was natural, a kind of law of supply and demand, it was life. Maybe he knew how to seduce her, but he did not see himself as the deceitful fox. Her intelligence was lively. He didn't want anything insidious in his conquest. So many wanted her body. They were ready for all lies. Her body, he had been waiting for, voluntarily, patiently, for long days. Huge endless nights had rewarded him. He had dreamed of them before getting lost.

Vainly had he been fighting against a woman who was literally grabbing Isabelle, monopolizing her free time until then. She was one of her so-called friends, an uncertain, prescriptive muse, arrogantly ugly, obviously

facing a hard time aging, looking desperately for her already distant youth that she had probably spoiled with jealousy. Her snooping nose was always at the window. Moreover, she never seemed to have been young. Under the guise of discouraging advice, she took revenge for the rising happiness of a pretty woman that she abused calling her, her friend. She had no wit but boasted of having it. So, she pretended to help her. Only the spirits of salt stored in her reserve added to her wickedness made her words a confit dish in rotten brine. In three words, she was whimsical, muriatic, quiz-zical. La Bruyère would have made short work of her. Her IQ was only apparent, in fact, it was very low, it was rather a HQ just good enough at chewing on the youngest. Her meanness was silly, ridiculous. She never smiled, she grimaced, only looked askance through her constantly raised glass of wine which could not hide her rudeness. Manipulator, she was making his Isabelle lose her time and happiness. She was robbing her of her own youth. Under the guise of experience, she was cheating on her. But of course, “all of that was only in his mind”, - the naughty intruder, the noisy tattler would have said.

He was in love. It was nobody's fault. Neither that of Rousseau, nor that of Voltaire. He was looking for beauty. He persisted. He was alone, he thought he had lost love but he would go in the forests. He said to himself: “I love mountains, treasure islands. I love the little wood behind my house. Do you know what is inside the wood? First, it is full of mystery, it's already a lot, then there is the wolf and also little Red Riding Hood, a shepherdess comes out of the bush, she hums.”

He loved her. But what had he brought to her? He kept saying to himself, “I gave her a lot, but not enough. At the end of the day, I didn't bring her anything.” He had so much surprise in reserve, many lucky bags for her, magic red and pink paper cones. Despite his compelling desire to live with her, he didn't rush in as a fool. To give in would have been lack of maturity, disorder, indignity, which Del Vasto had once summed up, with humor, by:

"Let's remember that it is better to miss our train than to lose our dignity"

Moreover, in this matter, it would have been interesting to know the opinion of the Hogwarts Station Master. This would have had a certain resonance for the ones who still remember the old scientific problem of the trains that intersect at high speed. Cruise speed being an important variable, we can choose to lose either time or dignity. Finally, all that was far away from his present concern: every day, his love was growing nonstop. It was very beautiful, but it was necessary to nourish this passion, to assume it. It was hurting him there, in his entrenched camp at Peplum, in his heart of hearts, in his besieged citadel, but it was also groovy, fashionable and exciting to keep loving a flower in an oasis. He just needed to find out the oasis in the middle of his desert. His heart was swelling, a real windbag, but, surely, if he would fly away again, it would deflate. Instead of a heart, he would have preferred a red balloon, the one that he never got when he was a kid playing around in his neighborhood. He had recently re-read a biography of Saint-Exupéry: the poet's love for the beautiful Consuelo increased his own love for Isabelle.

He ended completing his resume, he posted it, rue des Écoles, by registered post, to the attention of God in the Kingdom of Heaven lit by the eyes of Isabelle. Perhaps he would get a positive answer while walking in Dubai in Happiness Street. Otherwise, too bad, he would turn to Satan, Boulevard of Darkness. Today he was the widower, the disconsolate. If the window of God would not open, at any risk, he would have to knock at different doors, red or black, he would only zap the one where it was written on "It is Forbidden for God to enter". In case Cupid showed up at the corner of the street, he would have taken a few darts from his quiver to throw them at the stars. No Cupid in sight, so he went up the Boulevard Saint-Michel. Again,

and again, the prodigious words of Victor Hugo, sometimes grandiloquent, made him a theatrical, caricatural hero. But he didn't care. He only had to avoid any vaudeville, but at all costs, and to become a Rabelaisian. Whatever it be, he was determined to change his life. Until now he had only loved life. He would have liked his bohemia to continue. His somewhat libertarian nature, sometimes quite anarchic, constantly brought him back to this cherished freedom he wanted reciprocal, relative freedom, absolute loyalty, or vice versa.

She had often blamed him for his supposed complicated past adventures. Incomprehensible jealousy. He had tried to show her that the number of antenuptial outbursts only proved one thing: before Isabelle he had not met the one he had always desired, a soul which would be more than a sister, a lover and a woman. So, she asked him, "What is your feminine ideal?" He would never love a submissive woman. From this point of view, he was rather well served. He would not be obedient. Balance of powers. They were warned, but their characters were quick to confront. As some artists illustrate messages, - Picasso for Cervantes -, he would have liked to illuminate his correspondences without illusions. He did it one day, or rather, one night; for her, he reproduced the Dance by Matisse. Dance with her rather than talk. Painters sometimes had striking words. He particularly liked Gauguin's thought: "The only men who are valuable to me are those who refuse to command and to be commanded". That could be applicable to the love of a couple, couldn't that be?

When they met, they didn't need to admit their shared passion for kissing. Let's put it bluntly for the reasoners, the kiss is not a concept, it's a wonder, the first in the world. Then, again, his spirit flew to the recent past. How he missed their long kisses! Without a single word, they could say everything, as in *Histoires Sans Paroles*. In a not too distant future, they would use the recipe for this cartoon: a short film, in black and white, with a background music, the unforgettable 'Chicken Reel' played on the flute. Finally, only a brief message will do, no need for dead letters,

he was out of time. He had given her a book on kissing, a magical act more transcendent than surreal love declarations. "In those early days when we love, kisses are born so naturally" wrote Proust, between two mouthfuls of Madeleine. The kiss is a come back to the earliest times, to the eternity of love, and vice versa. Soon this miracle of Isabelle's greedy kiss, pinker than roses, more beautiful than that of Hayez, this incredible miracle would happen again, the mystery would be reborn. Otherwise millions of kisses, probably even more would be lost forever. His passion for this constantly renewed promise of ecstasy, this Rhapsody in Blue, would never die. No, he could not give up such addiction. He would never be appeased. He no longer had his book illustrated with the paintings of Hayez, he had given it to her. It was a great joy to know that she had it now.

He headed for Luxembourg Park, where Rodin's lovers hugged, he ran to Montparnasse to trace the pure lines drawn by Brancusi. The lovers of Emil Renker's kiss were naked, their physical passion seemed to dominate. Finally, Cyrano's verses assaulted him, lightning struck. "Like a striking kiss," wrote Maupassant. He went down the rue de Rennes, crossed the Boulevard Saint-Germain, rushed to the Louvre. He needed colors, those of the masters of painting. He took refuge in the eyes of La Belle Ferronnière, he admired the noble way she had of wearing her jewelry on the forehead. It is said that Leonardo da Vinci had been a bit light in painting the Mona Lisa. He should have waited for Isabelle's arrival to offer her, her own smile. But, ultimately, it was better that way. He was the one who would paint Isabelle's green eyes. When she would come back ... He had already been able to catch her distant gaze in the forest, at Chantilly. He had photographed it, he kept it forever, etched in his memory. He was amazed by the ever-rising power of his love. That was a great love, perched on a volcano whose fire gushed up from the sky. One would have had to be alienated to give up all of her, nything of her. He was crazy about Isabelle. One day, slowly

throwing her blond head back, she said to him, "It is wonderful to be loved like that. He could see the movement of her hair, the dying expression on her eyes, the movement on her lips, she had expressed everything. In fact, the happiest was him. He was ready to become her silent lover: "It was wonderful to love so much. "

Every morning, everything started all over again. The light was brighter. For a long time, he had privileged his freedom. Today he could only be free if he were hers. Nice paradox. He would give her his home key, they would fly the coop to the wheat fields and there he would accept to live in her gilded prison as golden as her curls. He would never leave her breast, she would be his nymph Amalthea, tender water nymph, as on the first day, when, in the midst of a group of women, in China, he had seen her. It was a divine drowning. Then, under Athena's aegis, she would give him a cornucopia filled with her love. However, he was not Zeus. Also, Isabelle would become Esmeralda. She would be followed everywhere by Djali, as Dali tracked Gala. If she shed a tear, it would be for him, like a drop of gold received by Quasimodo. Misunderstood, hunchbacked too by dint of praying to Heaven, he would cry out from the top of his Tower of Babel "Asylum, Asylum!"

So often she had hugged him, engrossed him, kept him. She was stronger than the deities of India. Her pretty uncrossed arms were powerful enough to hold him back. Her eyes dazzled him again. At her mouth, he could ask again for the water of life. She was gone, she, who was the daughter of the Sun. He would go and find her. He turned the radio on. "The Sun died," shouted the singer. "My Sun died when you left," he said to himself. But like a character in the tragedy, he raised to the sky his eyes wet with tears, without eye drops or lenses. He noted with pleasure that the Sun was visible in its usual place. On the other hand, the Moon was absent. We know the relative antinomy between the dead star

and Doctor Living Sun. So, a priori, the Sun was not in a neutral position. Although some people accused the Earth of turning around the Sun, the Sun itself was going well. If any occasion, he would talk about it with Galileo. Continuing his momentum, he said to himself that since the Sun was not dead, she was going to come back to him. To dispel his doubts - those who assail lovers - he decided to call the relevant Egyptian National Meteorological Service. No answer was possible immediately. Despite the slight time difference, there, in Cairo it was already dark. They were, locally, without news of Helios. However, he could feel deep inside that she was still his little ballet student, "Hey, will you take my romanesque tutu off?" The Sun was still in its sign and it would still shine for a long time, at the very least, for four and a half billion years, according to calculations made by the learned Sunflower. Of course, Sunflower was referring to light years and usually light years go by very quickly. So, he had to hurry up. His Minitel was out of date but he was going to type 3615 Soleil on his new dimmed iPhone to know where to find it, then the 3607 to order a taxi with a USB C port at programmed destination. He was not Diogenes. With his lantern, he was not looking for a man. He was looking for a woman. Besides, he didn't have a lantern. All he had kept were the candles from their dinners. His friends accused him of no longer enjoying life as before. It was wrong. He simply found it convenient, and even elegant, not to start a long debate on this subject.

It was true that he was sad. He thought of his vacation. For first companions, he would have his books, a little orphan too. But, with cousin Philippe, he would go for a walk, through the Ardennes countryside. He was repeating the words of Montaigne: "*For me, therefore, I love life*". He had always made the choice of life, but not a life without Isabelle. The models that he had collected for a long time already looked poor in front of Isabelle the Magnificent, Isabelle the Sultana. It was in Istanbul that she had metamorphosed herself. No one could force him to speak of his lost happiness or the happiness of her return.

However, some time later, on a plane taking him back from Cologne to Paris – at the time of Tintin day he would have said ‘an aircraft’ - a passenger was watching him. He was one more time feverishly writing to his Fatality. To justify his prying eyes, - obviously he wanted to be friendly -, the melancholy neighbor confided in him: “*It's like at school, he said, you want to look at your neighbor's copy*”. Surprised by this sudden and just reflection, he interrupted his fluid and limpid writing which spread like Scotch glue escaping from a red or green tube. Was it a word roulette from the voyeur? Whatever it was, the intense communication between his love and himself stopped. Odd and lacking. Oddly enough, he didn't want to be timid with the intruder. He accepted a bit of conversation:

- Are you a writer? continued his interlocutor.
- No, but I'm writing.
- I understand that.
- I write so as not to think. Others drink to forget. To each one his own addiction.

Indeed, he would never forget to write to Isabelle every day. He kept some poems. He threw away a lot, as he used to do as a teenager. She liked his poems, but they seemed too many to her. Stop the dream. She wanted something concrete. Where is the concrete? Let no one go out and escape with the concrete. Concrete is sometimes heavy but it is concrete. It is true that at this time, at this altitude, creating verses or glowworms that would have had thirty thousand feet could have been colorful, but he, the writer, would not have had time to write them all before arriving in Paris. "Our landing is scheduled in twenty-four minutes," said the pilot. If he had been able, he would have chosen twenty-four thousand kisses, or a thousand kisses per minute, which is much prettier than a machine gun fire. But Isabelle was not there. Returning to earth, one could not drop the concrete, like that, overnight, from late

evening to early morning. Let's go back to our clouds. He corrected: no, he did not write in order not to think, since, as the attentive reader will remember, he especially did not want to forget. It would have been cowardly. No, he couldn't turn a love page like that. Zola would have disapproved. His curious neighbor continued:

- Do you write for yourself or for someone? "

He could have answered, as he often liked to do:

- Guess!

However, he agreed to answer someone who, at first glance, was not a journalist. His conscience was calm. Besides, Macbeth's Witch was on leave, and he had lost already, like a young Rubempre, thanks to Balzac, a number of his illusions. (For the complete information of the reader, this number of illusions was not that of Avogadro.) Enough digressions! He replied that he was writing for him. But he was quick to admit that he would send his letter to his great love, who had fled away from him, he did not know where. He added that without emotion, one could say farewell to creation. Like a doctor's love, in case of a blow to the heart, followed by a stabbing pain, the prescription was to write to Isabelle. Writing to her was like talking to her, it was, still being with her, dreaming of her, living with her. If the pain would persist, immediate take off, travel. Yes, he knew it, all the roads in the world would bring him back to the Eternal City, his Citadel, Isabelle. Why did he need so much love every morning? It was his nature, he thought. He was happy. He was the keeper of a big pack of love to give away. But for him, being also a nerd, to manage such a mass of love, he needed to receive an equivalent volume of passion in return, honestly speaking, possibly a big bundle. He had climbed high with Isabelle, higher than the wild geese,

higher than the aircraft. Today, he had to accept the fall. He began to hum, "If I had wings, if I had wings ..." Was it flapping his wings? Yes, but he was not Icarus, maybe he would avoid drowning. His astrological sign was 'ping pong ball'. He would bounce towards Isabelle. How long would this bittersweet melancholy, this very sad happiness, last? He has been told, probably by sentiment experts, that this love would get poorer, but he knew that such a drama would not happen. Poor love doesn't exist.

All of a sudden, before bringing him back immediately to Earth, which, officially, was the declared goal of the pilot, an additional question from his talkative travel mate brought him back to reality: "What is your profession?" He did not answer right away, he told himself that, in his story of a man in love, after having found the woman of his dreams, one winter day, in Beijing, he had to recall her back three times after she had fled, shouting like a swallow, but nevertheless she had flown away. His job was traveling, but now his favorite activity was to go after his lady, it had been a beautiful unexpected adventure with bright colors, with a thousand and three scents, with infinite sparkles. Then came the road, the wandering, crossing the desert. Did God schedule for them a cruise of happiness rocked by a melody? Maybe one day this would happen. For the moment, he just wanted to soften his mourning, he didn't want to wake up the bear inside him, even if he did not say two words in one day. It was the only game he could still play. There was no more challenge.

His lady had talent. She could have been a decorator, invent the scenery of the life of their love, she would use pearls of all colors, like those of the little bird bothered by a poet. The little bird flew away, - please don't pull my wings, it said -, she wanted to recover complete freedom, without the poet. His day's journey was coming to an end. As expected, when the plane shut down the engines, he stopped thinking. He had been brought back to earth. He loved her.

He was back in Paris. It was Friday night, it was late. It was cold in his apartment where for weeks, since she left, he had opened the windows, cut off the heat sources. Since she was gone, he had to feel the cold. Even the morning water, he wanted it frozen. Definitely, that winter, the cold wouldn't stop. He changed clothes. In a few seconds he left his framed, modern outfit and swapped for the black attire she had offered him, had she planned everything? Even her last gift was black. He felt that black suited him well. She had been right. He had become a bohemian, which, for those of his friends who knew him well, was not entirely a surprise. She could read in his eyes, interpret his looks. Sometimes she found them harsh. Her ability to strip him down had seduced him. He had to defend himself. He could read her lips. They looked alike. He said to her, "You are my female version". As a result, they could move towards each other, take a child by the hand. This theme had become obsessive in him. She owed him that little blond girl with big brown eyes that she had promised him. They were the same. Both of them had so far done exclusively what they wished. There were two lions together with a ping pong ascending sign. It was an explosive mixture. They were loners who had been lucky enough to meet. He had finally been able to give a face to love-passion. Before, he had been a disbeliever. But he was often seized by emotion, it arose from a simple text or a sentence. He remembered in a jumbled of words the observations made by a theologian on the beginnings. In his defending heart, they could apply perfectly to his romance with Isabelle. "It all starts with meeting the other person's face". He had a passion for faces. Among the most in love, - let's choose at random -, Fragonard. This painter had fixed on a canvas without veil so many features, looks and pure feminine lines. All he needed was a moment of attention, and presto, he was flying away... No need for tickets... At dawn, he sounded the mornings, until late at night, he sang vespers and, inevitably, time stopped. Throughout human thought, tireless, artists continued to reproduce beauty, to celebrate their love for women.

He had met Isabelle's face. Actually, he had first been impressed by her face, briefly. Motionless, surrounded by tourists, the beautiful woman looked straight ahead, far away. Contrary to his habits, as it has

been said, he had not started the slightest courtesan approach. Had he lost the spirit of conquest? He already wanted to forget that face? No. This trip was to discover one more culture as old as the world. But it was without counting on chance. He had met Isabelle. He had caused nothing. She had neither. For him it had been a head-on collision, it had been without lateral damage. In any case, it was not cultural, simply sensual, aesthetic, magnificent, but more than a love affair. Be careful, he said to himself, for a love affair, you could lose your mind. It was written in a song. They had met. For him, it was an uncoordinated conjunction, no grammar points in all that, only the most surprising junction. Finally! This unexpected rapprochement would allow him to no longer live like a robot. But that he did not know yet. Before Isabelle, he had the feeling to see life going on ... like a sedentary man in front of his television, like a peaceful cow hearing the train whistle, just caring about it as it does for flies, nonchalantly. He could see people fussing around, going crazy, but he was not interested, the channels on his television were now black and white. Let's go back to Isabelle. He decided to start courting her at the steps of the palace. One evening, they discovered that they were room neighbors. God, or one of his assistants, was ingenious in bringing them together. Unless it was Satan. But it did not matter, with or without teasing, it was still lovers of love left to themselves. That night, she hesitated, he did too, he did not enter her room. But they could now talk to each other more often and easily. They would love each other soon. Later, after their first holly night, she would tell him that already, in Beijing, she was ready to open her door for him, had he knocked. He hadn't dared, he hadn't seen her receptivity, concerned that he was not to shock her. To love her, yes, as she would like, as soon as she wanted, but he had to be sure that she wanted their privacy as much as he did. Each and every day now, he invented a thousand detours to find her, discreetly, without the knowledge of others. She played the game. The game is necessary. It is a distraction. It allows us to escape, for a time, from the constraints that we will have to accept sooner or later. Everything is game. Everything is a joke. Love is the most beautiful entertainment. He wanted the party to continue,

to play around at her door, as he did in Peking. To increase their chances, he would use game theory. Starting from the idea that love is never a zero-sum game but a game with non-constant sums - he would refuse Nash's equilibrium on the pretext that in pure love, there is no interest in winning alone, love is not a game like the others. Beyond the emotional field, beyond good and evil, it is primitive and inflexible. In order to be happy together, lovers had to prefer an economic optimum, a winning and shared sum game.

Having agreed on that, they still have to cooperate to determine this optimum: "I move away, you get closer, we both love the sinusoid of love". In their budding couple, and in the comedy in which love and chance were currently engaged in, chance had largely contributed to their encounter, and love was growing. He was not sure where he was, but he let himself be carried along by the rhythm of their trip, like a tea for two. They were colluding, they allowed themselves recreation, entertainment, amusement but no badinage or the slightest whim. Anytime they felt too excited at each other, they would suddenly exchange a serious look reminding them, warning them that they were not just playing. They witnessed their mutual recreation directed by the gods and goddesses of the Olympic enthusiasm. He was not suffocating but he felt a deep joy, the joy of sharing an emotion, the pleasure of discovery. Someone was listening to him. She was not a woman in her ordinary place. It was Isabelle. He was eager to present her with intangible riches, reserved for the aerial princesses of oriental tales. He found his first moment of happiness when she accepted a small gift. She did so with the modesty of women. Yes, he would be damned if she would offer him such a look again. Yes, absolutely, they were in collusion. It was their gallantry. Chance came to help them again. They could see each other a little more each day.

Curiously, while so many passions were born in his heart, at that moment,

he did not feel love growing inside him, at least he couldn't believe it was true love. Until the day when, no longer holding it, he wrote his first poem for her in the silence of the temple. The time had come. He had to get away. He remembered Schopenhauer meditating on our impossibility of being alone, at least for a few moments, sometimes very short, like those of stolen kisses. When the others were near her, they could not enjoy intimacy. He pulled away from the group to better find her. He composed his poem first in his head, then he found a small piece of paper to write it. He was relieved. He could confess his love to himself. It scared him. He would re-read Musset, the poet of love. And then, no, he was not afraid of his love for her. He wouldn't be himself. He just feared her reaction, if he dared to give her his poem. But he would dare on the same evening. He handed her his verses, written for her, at the entrance to her room, on the edge of an incredible paradise. He did not enter. He waited. It was long, but the miracle happened. He had successfully taken this first test demanded by love. He could face any practical now. Hercules had done well with all his labors. First, he would present her the Light, then the Sky in its infinity, she was a star, without a doubt the most beautiful, so he would only add a few asteroids to the heavens. This is an interesting point. Indeed, he was going to offer her Light and Heaven with the kind authorization of the Creator, who, it will be remembered, had brought clarity on the first day, and shaped the stay of lovers the next day. But this pretty lady would not be satisfied with this. She was right. She wanted him to create unknown beauties with his own hands. For him, she had created mountains, forests, and treasure islands. The business was not easy. It's true that Isabelle had turned his life upside down. And that was good.

The reader who would be interested in reading this first poem will have to wait. Indeed, he will understand that one cannot thus reveal all the emotions felt by a human being whose sufferings and tremors did

not reach the level of those of young Richter, but which were nevertheless quite high on the seismic scale. Besides, before being a test itself, love is tested. Would he erase her face and choose a new face? Like her, he was stubborn. For this reason, his friends would sometimes call him Woody. He was determined not to delete anything. He had been stupid, she remained indelible. When he was in front of her, he was not facing students, he was learning from her, as they had promised they would learn from each other. A woman can bring everything to a man. We will not make an exhaustive list of all female contributions to men, we will take only one example, that of the kiss. (It is time to warn those who would follow this story that they risk being exposed frequently to digressions on the kiss, and this, quite unexpectedly. It is not a question of jumping from a subject to another, but from passion to kiss.) So therefore, a woman can give the man she loves nonstop kisses. Each kiss causes various movements of their souls, from a simple jolt to prolonged spasm. The question of the mind will not be addressed until a little later. Note, however, that Isabelle's mind was bound to fascinate him. He did not understand that there could exist enemy sects of the spirit. He had been looking for what might not have fascinated him in her. He hadn't found it. Everything in her inspired him. Her lips were magnetic. When they kissed, he could not tear himself from her mouth, she taped him, he devoured her to the fullest. She laughed at him sometimes and she gave him the same treatment. It was crazy how much they could look like. They were beautiful mates, a lovely couple as she said. Both were quite logical, but that was not enough, hence his exploration of Love Logics as we mentioned earlier. If we try to summarize, the theoretical logic was born with Greek culture. Isabelle had studied Greek. So, he was trying not to lose his Latin and Latinity. If we would question reality through art, we would come across passion in pursuit of beauty. In fact, in their common quest for unconditional love, they needed logic and art. Their love game reminded him, at times, of Balzac's letters to his stranger whom

he never met, Louise. Hence the idea, in order to fuel his need of understanding, to introduce another barbarism, a concept described as "The Art in Love Logic". As you can see, dear reader, no pun will be spared to you. Is it the result of chance?

At that very moment, he was caught in a temporary delirium, nothing serious, he was just the passenger of his rantings rather than their initiator. We summarize them below, here and there:

Healthy or not, holy or not, in his quest for the Grail, he would therefore have recourse to the spirit, that of Isabelle. Of course, that would keep their conversation fresh. The spirit was the breath, not the sighs. With Isabelle, he was breathless, then a new wind had risen. Finally, today he was out of breath. All his inspirations, put end to end, deserved to be named "The Bridge of Breath". At the beginnings, the spirit of Isabelle had been a mutation for him, today it was warmth. At this stage, he had not undergone any metamorphosis, only a makeover; however, soon things would change dramatically for him. His gaze, apparently still inflexible, would no longer see life as before. He would understand better Goethe's observations on plants and on life. Life dominates matter, it dominates logic. He and Isabelle saw art as an unsinkable ark, they had the logic, the love, the strength of their breaths. Souls of sensitivity and understanding would eventually meet consciousness, the pure being. From the mineral kingdom, he would extract, for her, the hardest precious stone, the one of which Saint-Exupéry had built his Citadel. In the vegetable kingdom he would go to pick up white flowers and red fruits for her. From the animal kingdom he would capture the essence of movement to get even closer to her soul. Then, both of them would enter the spiritual realm and become independent from the devastating temporal. Finally, like that of an Archangel, would come the reign of Isabelle. He knew what he would say to her when he would be dating her again, it would become a secret, curled up between the two of them.

End of delirium

He was amazed that he had not slept. A sleepless night is sometimes heralding the future. His love provided him with energy in abundance, he savored with joy the arrival of the new season, now it would not be long. It was one of those triumphant mornings sung by young people. He was hungry. He ran to the little bakery. He offered himself all the crescent moon pastries displayed on the window. He bought a chocolate hen, it was full of sweet eggs, he christened it 'Choco Lyn'. "Choco Lyn and Spring" was a book from his youth, a prize he received at school, the story of a small bird free like the air which wanted to enjoy the benefits of nature. He could face the day now. Without having slept, only dreamed a lot, finally, he went on vacation. Alone in the Ardennes.

The road was pleasant. Weather, mood and time were flexible. His car was driving with pleasure, listening and listening again to all the melodies they had enjoyed together. To be precise, it was rather the car that was driving him, the car was dancing now, like a cicada which wouldn't care of the past winter that he now had to forget. He had already experienced this phenomenon before. He could drive with tears in his eyes, or better with Isabelle's face to light up his mind: the road was waving wisely. It was a real autopilot. Of course, he was unhappy, but he had to fight. He would regain all of his life instincts. First of all, because of Isabelle. And then, despite his sadness, he knew that he would be able to relax in his beloved country of Ardennes. He was already imagining the program of festivities. Being a solitary walker, he would also have his dreams, in Charleville, rue Jean-Jacques Rousseau. But he promised himself, as usual in the Ardennes, a real merriment, with Austrian music, Mozart, Von Suppé on the menu. He would also invite Weber. With cousin Philippe, champagne would flow freely, great vintages too. The range of classic and experimental recipes would extend from Ardennes to Bavaria. They would include ceviche. At the same time, in the forest, he would have to burn all the extra calories through long expiatory runs.

The end of the movie was not known to him. Thinking about it, in full light, the adventure was omnipresent. He would not go to the cinema, as he had too much enjoyed going to the small neighborhood movie-theaters with Isabelle. She had a talent of taking him to great movies. He was very happy with her choices, there were always blockbusters unknown to him. He was never disappointed. However, what was stronger to him, stronger than the images on the screens was her hands: once captured, they filled him with emotions that would raise the big black opaque curtain, which sometimes settled between them. These little moments "stung in fraud", as in a song of Goldman, were sweeter each time. He hoped that someday would return, when she would call him to invite him to go to the movies one more time. With her, he would go to the end of the world, to the end of their escapade, it was not over.

Going to the movies had many advantages. First, as we know, it was almost intimacy, he could seize the hand of Isabelle. He could play with her fingers, borrow her other hand. This language was challenging, propitious to deep communication. It was a relaxing time. In those moments, Isabelle was also happy. He could also, in the gloom, steal a few glances or, better, one of her miraculous kisses, little stealthy kisses sliding or slipping in her neck.

He would not go watch movies anymore, but, he would return to poetry, because poetry, this was the woman, his incomparable companion. Isabelle symbolized all the divinity of the woman. When she was taking her bath, one would have said Diane de Boucher, or the one from Poitiers, Cleopatra could go and get dressed. Perhaps, the mythical Egyptian queen would leave, generously, a small amphora filled up with she-donkey's milk. He had to hide her presence from powerful rivals; he had to defend her from the spying windows of their eyes, to thwart the turns and the control towers of jealousy. At the time, it could have

cost Snow White dearly. He decided to destroy all the magic mirrors, these dangerous mirages, which could have revealed the curves of his gorgeous lover in bath. In the absence of wisdom, prudence is in the tales, poison apothecaries should know. It was amazing to be able to admire Isabelle in the water, there was something fertile in the bubbles and the foam that caressed her. It was a privilege to join her there. He imagined himself at Delos, the island built by Heaven. An image where the purity of the woman appears in the goddess had persuaded him to wait for his Isabelle. He had revered her more than anyone else because divine grace enriched the smallest of her actions. When he went to Cyprus, he felt that this island was born to welcome Isabelle. He would take her there. Her power had been fatal but not destructive. On the contrary, she had transfigured him. She knew it. Today he was punished, like a little boy, who, one evening, had said a stupidity, one word too many that brought him so much harm today. But one day soon, she would be little girl again, he would protect her as before. She knew how to be a sweet dove. She was his muse, unique and polymorphous, she was multifaceted. She was Euterpe and Terpsichore. She was Erato, constantly she inspired him love poetry. For her, he would write a new founding myth of love. His devouring imagination knew no limit. Here is the myth:

One day, in a small island named Omorfia a blond child was born, she had big green eyes. She would be beautiful, intelligent, faithful, as in all fairy tales. The gods had promised her to those who had dreamed of her before meeting her. But a few years before the birth of Isabelle, - it was the name that her parents had chosen for her -, the gods had been really busy, they had prepared everything so that she could experience an unlimited happiness. Her parents were wonderful people. She was their seventh child. As a young girl, she would have to repel the assaults of the evil-minded people and the doubt, but at the end of the road, after the crossing of the desert, she would find the key of the Elysian fields.

A few years before her birth, one evening, a little boy meditated, lonely in his room. He was intrigued by what he already called by himself, the mystery of love. That evening he was just as absorbed in contemplation, and by his deep taste for books, as he was in his dreams of travels. In his young head, - not wooly -, he prepared a multitude of journeys for his future. As he had to put a name, and a face to love, he chose the name Isabelle, then he described his emerging love, always resurgent, repeatedly, a love that would grow each day.

His love for travel was born when he read and devoured the albums of Tintin and Snowy. A sonnet by Du Bellay could have limited his greed, his eagerness, but he was thirsty for encounters. Was it a harmless movement? His imagination was boiling. Is love passion a boiler of happiness? - he said to himself. It can certainly generate great cognacs, but it does not require too much distillation.

That night, another love came to surprise him, a nascent passion, honestly, it was a fixed idea rather than an object, it was a very specific subject already a living being. He had been warned that a beautiful girl was born. Since then, her image kept coming back. He couldn't get away from it. It looked like she lived in him. He was thus connected, since his childhood, and by telepathy, with the soul and the spirit of the one who would one day become absolutely necessary for his life. He accepted her mad desires' presence in him.

He had just been warned by a strange dream that the little being born recently in Omorfia would be his great love. He didn't know it yet if her eyes would be blue or green, but he could already imagine her ash blonde hair. He used the magic power of Rimbaud's poetry to see her white neck overgrown by crazy hair locks and curls. He discovered a very intimate beauty spot. A glass pearl purer than crystal was sometimes wetting her face. Now that he knew that she was born, he thought

of her every day. In one of his dreams, he was told that their paths would cross in a distant country. He did not know which one. This comforted him in his desire to travel. He had to put all the chances on his side. One glance exchanged - in the myth - and they were irresistibly moving towards each other. But how would they take these first steps, when they would meet in reality? He also learned that they would first work in the same place without being able to meet. The confirmation of their love would come later, it would be brilliant. His intuition could not betray him. She was his beloved one. When he woke up, everything was taking her towards him, he wanted to join her without further delay, take her by the hand, fly with her and never leave her again. This love was strong, he was afraid. She was too. But he felt that they could brave time, fight the opponents, cross space. They would knock down all obstacles.

The little boy had grown up. The teenager was crossing pretty faces, magnificent visages, he was stunned by their beauty, he was running from a body to another. But, looking for his missing part, by re-reading the book, he understood: "It is not only to a body that one makes love, it is to a face". He, in his albums, made by hand, he collected portraits of women. One day, wrongly, she would blame him. This assemblage, this cumulonimbus of beauty had fled, carried away by the wind, passed out in front of Isabelle's smile, at the border of her body scented for him. As she asked, he could love her during a whole night, they were nights of intoxication, cuddly nights, China nights. Love had this rare ability to destroy time, not bodies. She was jealous. Far from flattering him, this feeling, coming from childhood, pained him. He only opposed those who were trying to steal Isabelle's smile. It was a starting point. She was the myth, she wore Samsara to delight, she was the eternal return, the path that leads to the perfection of harmony. With her he could feel the serenity of Bach, live the love passions dispersed in the music of Vivaldi. He did not aspire to rest. He felt a fierce energy rising inside him every day, a desire to defeat demons.

The years had passed. The teenager, soon an adult, wondered now, where and when the prophecy would come true. Isabelle then appeared one evening in China, she caught him off guard. When the first little peck had come, he dreamed of kissing. He felt it in a dream in which Shakespeare had written the details. She would go away for a short time, then she would come back to him forever. The Greek gods had promised her to whoever had dreamed of her before she was born. It was a happy myth. He loved her face, he loved her soul, he loved her spirit.

The vacation was coming to an end. Soon, like everyone else, he was going to re-enter the system. With rare exceptions, this heavy tribute had to be paid permanently. Freedom was kidnapped in all inhuman or too human constructions. Yet freedom was the center of gravity for men. You could take certain liberties with the network, you could find relaxation but no deliverance. There is no real freedom but inside, it is dancing with the beauty of our souls. He was always looking for the being with passion. The daily newspaper printed in advance had no flavor.

One day, his flower Isabelle would attain the supreme blooming, provided he would be able to free her of the contingencies of the system. He would try to take care of that. There are, however, forces and individuals who oppose the development of being. He set himself a new goal: he would prepare a customized life, based on dance and music. He had transformed the first wishes of Isabelle into perfumes. He would create others. In turn, for her part, she would compose a wreath of flowers, there would be no color missing. With a simple bouquet she could spark fireworks. It would be easy for her, since, among all the flowers, she was the most beautiful. He just wanted to be his gardener, his decorator. He owed her that. She had so much embellished his life. With her, he felt free. He didn't know why but it didn't matter to him.

He remembered Lanza Del Vasto: "It takes three things to have freedom: strength, intelligence and love". His strength, he drew it from her. Intelligence was that of Isabelle. She had often shown it to him with a simple glance. Finally, the love of his beauty had been a real transformation. He didn't want a countdown, they would be a unique couple. He would no longer listen to others, as Musset, his favorite poet of love, had confided to him that "*the only true language in the world is a kiss*". When he kissed her, he understood how much he belonged to her now. He recited his favorite poem from Pernette du Guillet:

Who will say that you have been revealed
 The fire hidden inside me for a long time
 To see whether it has strength in you:
 I know nothing less than that.
 But who will say that Virtue,
 In which you are richly clothed,
 Dazzled me in your love:
 I know nothing better than this.

But who will say that of holy love
 Chastely in the heart I am reached
 That my honor has never been tarnished:
 I know nothing less than that.

He had a predilection for Pernette and Louise. He loved Marceline also. These lines in which a woman claimed to be inexorably promised had literally got through him. As in the founding myth of their love, she was born for him. That evening all the poets rushed into his head. He had no intention of resisting the arrows of a greedy god, even less those of Isabelle. She had been his prey? He would be her slave. Like a heroine of a novel, she had given him his spirit, while he was out of breath. How close to him that

evening still seemed to be! He had prepared everything. She had brought everything too. With her, he had been able, for the first time, to observe "*that obscure light falling from the stars*". Old Corneille had suggested this white light, young Isabelle, with candor, had made him discover it. He felt that with her he had learned it all. How could she think he had lost any of his illusions about her? And besides, if he had lost a pair of smoke and mirrors, inadvertently, Isabelle had the genius to create new ones each time they met, to such an extent that he would never run out of love expectations. Even the incomprehensible need for chimeras is vital. In the Spanish language, to create an illusion is to bring joy. She said to him one day, "With me you will never get bored." She sold it well. What he hated most in life, apart from hating, was being bored. Isabelle was worth all the troubles in the world, she generated joy, to make Charles Trenet pale. What good was it then to repeat: "I don't deserve it". Obviously, an error had occurred somewhere in his reasoning. Isabelle had appeared to him as a princess, she would remain a princess forever.

Coming back to the dark light, coming down from the stars, he wondered if she too, at times, remembered these extreme pleasures experienced together in the middle of summer. Yes, he was lost without her! Marceline expressed the solitude of his heart:

You had my heart,
I had yours:
A heart for a heart;
Happiness for happiness!
Yours is gone,
I don't have any other,
Yours is gone,
Mine is lost!

Without her, he was lost, disoriented, distant, condemned to wander, misguided, misaligned. He wanted to give up this useless life of travel, this life without her. When flying he didn't even ask for champagne anymore. What good is it to drink without her, to drink alone? Goodbye the pleasures of tasting. And then he wouldn't find forgetfulness or rest there. In fact, he was not looking for a peaceful mind. He wanted to change activity, to become "Gift maker to Isabelle"! That was a great job! Warwick had made kings, he would make a queen. With such an occupation, the mind was always on the alert. Besides, it was an easy profession to practice: Isabelle could wear any cloth. It was the garment that was flattered. He had long nurtured the project of launching an haute couture collection. He would use only one model: Isabelle. He was sure that success would be there: she could wear anything, a simple red and blue striped zipper skirt, preferably with stripes lengthwise, or a potato bag, which, worn by the Beeauty, became a sumptuous dress. Isabelle didn't need to use Cinderella's mice and birds, or her good fairy. He would make her a whole collection called Belisama. He would first create Belisama's No. 1, then No. 2. Then he would skip a few numbers, just to make it less scientific. To complement their ready-to-wear and haute couture creations, they would add accessories, perfumes... He would develop hundreds, Isabelle was wearing so much fragrances... There would be a range of kilims, scented rugs, kilim bags...

He would be Isabelle's exclusive photographer. With his top model, he was taking no risks. They would design together Mercury silk carrés and Athena hats. They would develop bath products under the Diana brand. She would be very fertile, obviously. He saw no limits to the birth of a new world decorated for and by Isabelle. The presence of the beauty was not required, only necessary.

Suddenly he had to land. His dream, he had been flying in during the Vienna night was fading away: Isabelle was not there. So, he was not there either. He had followed her. He was only with her. One anecdote would

suffice to prove it: one evening when he accompanied guests to the Crazy Horse, the show and its colors left him indifferent: he spent the whole evening with Isabelle. In fact, the face of his blond angel never left him. The wonder happened again and again: Isabelle had succeeded in supplanting all the half-naked women on the stage. She was the woman, the one of his dreams, the one for which he was able to give everything. She also told him about forgetting. But can we forget an unforgettable being? God, how stupid this separation was!

Finally, the long trip that he planned for July would not take place. It was this plan to travel far away from her that had pulled the trigger. So, he had missed another opportunity to shut up. An unsaid would have been welcome. Today he was punished. To her, he had refused to complain. He had been clumsy, but who was not, sometimes? He had been himself, as she knew to be too. Both had been sincere. That was this, the real unsaid. One day she would understand how much he had sought to respect her being. He had asked for a little bit of patience, so little. He too aspired to a simple life, well, sometimes, not every day. She could not suspect what degree of common vision they had reached. He loved her blue flower side. It was even this flower that first seduced him, attracted him. Carnivorous plant, she could also have been of another color, blood red, or of all colors, fragile little bird which looked everywhere for kisses. He wanted to live in a big house with her. One last sign from her and everything was going to happen. They just had to find the right speech, as in their most beautiful language, that of their kisses. He understood it now, he only had the refuge of wonderful memories, one should never destroy them. So, as if he wanted to revive them, he wrote another poem for her that he would not send. He saw her again, in Parc Monceau, hugging her. After reading a few lines, she asked him, "Where do you get all this?" He replied, "Of course, there in your deep eyes. "

So that evening, again, Isabelle's deep eyes made him want to write to her, to be with her, to love her. He had to appease his heart. His head would break.

I was not expecting you
 You came
 Once again
 Never again
 Like an angel
 I see your chiaroscuro hair

My heart now lonely
 Lost that night
 Everything that made my life
 You
 Disappeared
 Extinct

Forgive me
 If I cannot say goodbye
 I believe
 God would not let me speak
 You whose story
 Troubles my life

So, he looked for the sun. He wanted to see the sea again, as he had discovered it with her. On the sand, a poet had written:

*"Woman is a sea of fatal shipwrecks;
 Nothing can smooth out her uneven mood;
 Today's flames tomorrow will be cold. "*

The poet was unfair cause he was unhappy. So, he tirelessly caressed the idea of her return, the most beautiful epilogue of mythologies. It was possible. Didn't Albert Camus write: "Myths are made for imagination to inspire them"?

So, he revived Isabelle in his heart:

"I love life tonight
I know you exist."

He would also lead a campaign for the dissatisfied hearts. Isabelle's heartbeat after loving her was still ringing in his ear. It was so good to undress an angel. He was turning *A Love Page* and discovered "the wonder of modesty of a woman who feels her last clothe fall down ". Seeing resurface the images of the naked body of his lady of heart and body both fulfilled him and hurt him. Yes, he was right to take refuge in literature, for him an irreplaceable source of energy. It was his only chance to survive, there was his real life.

Resurrection, in a desperate human heart, of a sleeping princess:

The bathing ceremony, followed by the frolicking journal

The image of Isabelle in the bath has already been mentioned. At the uncontrollable request of the lover, we come back to it here now. We know how much a lover is able to turn in circles, to relive moments of ineffable happiness in a loop, especially if these moments, he knows it, are lost forever. It may be, after all, still a good remedy not to break the whole past at once. So, here is the famous bath scene, in the movie "Isabelle, if the King knew that", filmed in 1965 by a dreamer of the new wave, a production of the French company *L'Aubinoise Prodigueuse*:

(Censored images, voice over only)

One had to be a real artist of the nude to take a bath as Isabelle used to. How many times had he experienced this miracle? It was Byzantium. It was the Renaissance of Venus. Please, kindly bring over Botticelli on the spot.

First of all, it was imperative that she would feel warm. Setting the temperature of her bath was a painstaking work. Water was to emanate a perfume, which would combine vanilla, cinnamon and white skin, Isabelle's alabaster complexion. On the water floated very fashionable colors in the XVIIIth Century: libertine thigh moved, muffled sigh, unfulfilled desires. Sometimes he joined her in her bath. He was asking for permission. Sometimes he forgot to ask. He couldn't wait. She neither. He ended up kidnapping her from the water without getting rid of the foam, she protested, but not always. Without ever ceasing to devour her with kisses, he carried her to bed, her body remaining warm under his hands. The whole love evening program was written in Isabelle's big eyes, greedy eyes. She wanted him everywhere on earth, everywhere on her. Her body trembled with impatience, he had to conquer it. She reserved pleasure for him, intense pleasure, close to pain. They would never stop loving each other. For this, they had a secret, that of the kiss, constantly renewed. In the morning, they woke up with their bodies entwined, childlike joy and the happiness of astonished adolescents, the embrace began again. She didn't want them to leave each other without more love. She was cushy and attractive like a cat. She cuddled him, wrapped her arms around him, emerged from the softened claws. She made him say that they would love each other for a long time, always. Her sensuality was deep, delicate, he wanted to be Lucullus. She always ended up offering herself to him again without detours, without other forms than hers, divine. Her scents intoxicated him. He breathed rare essences there. He was amazed to be able to taste at the same instant both delicate and heady scents. Their power, their variety were barely

conceivable. Isabelle gave herself up with subtlety. Without closing her eyes, she regaled him with great loving looks, lavished on him not innocent caresses, heightened their desire. He had never tasted such pleasures. He didn't ask her for her secret. He knew it. Such an elixir of love could only be found in Donizetti's music. They used a magic potion: champagne. They greedily exchanged it.

He had started fighting against his memories. He knew he wouldn't come out as a winner. But, in this game, he preferred to be the loser. He was lucky to remember only the happy moments. He banished the others. François Mauriac had superbly described this solitude of Proust, that of beings left to their own devices, assailed by the images of vanished happiness and leading with fierce energy, that of despair, the war of their hypothetical liberation: "*Do you see this man alone, struggling step by step until death, against the rising flow of memories?*"

In this rising flood of memories, he saw her again. They were leaving for the Venice of the North, her pretty little white feet leaning on the dashboard. Never before had his lungs inspired the air with so much force and voluptuousness. Even the car was happy. They were rolling towards the love that awaited them in the roar of the engine and the rowdy crash of a boogie-woogie that he had specially chosen for their first almost nuptial journey. His love affair was a cure. He had waited so long for it. He wanted to be for her "this incredible poet who seemed to overturn what the Greeks had established and who, however, was right and emerged victorious over all contradictions". So, said Hermann Hesse speaking of Shakespeare, his favorite poet of the adventure of life. Philosophy and poetry were his refuge. Love, first a step, became his final destination. One day he would write: "The poet, the philosopher

and the painter", "Baudelaire, Spinoza and Vermeer". Isabelle was poetry. She was love.

He was never tired of stripping her magnificent body. Hey! Fine lingerie, fly away! Her white neck, her medium long hair, her long, chubby arms, her scented armpits. Suddenly she was hiding her rosy charms under the white sheet. But soon she was throwing the white linen out of her impatient legs. Everything was an excuse to cover her with kisses, from her white breasts which proudly came towards him, spilling on her lips the milk of life, to her lower belly so round that he felt violently beating against his. With her thighs, laughing, she held him prisoner, pressing his loins with the palms of her hands. In these moments, she wanted to become the mother of all his blond babies.

He sometimes blamed himself for not having used cunning, tricks and the whole game of seduction, happy as a Ulysses. One day she told him that she would have agreed to be just a conquest. She told him this confidence with nobility, modesty and sadness. So, he had decided that he would be her conquest. It was a subtle, a risky game, to which he had burned himself and, ultimately, he was broken. If she would still be by his side he would admit it: with her, he had laid down his arms. It was the rest of the warrior struck in his idealism. Unarmed, therefore, he had surrendered to her. He had prayed earnestly for her to understand this. But the rules of the game of love are immutable. It is a cocktail of indifference played out, of maintained mystery, of skillfully orchestrated doubts. All that he had refused. He had seen the invisible spark, in her he had simply recognized the other himself, the greedy child of love apples, the injured being. He had wagered to give her everything, "*to lay down his life at her feet, his life which had not received the approval of God, neither that of men nor his own*". Brentano. Now that loneliness was hitting him again in the face, he knew that many of those who run to a good time are no longer there on bad days. "*They are friends who are carried away by the wind*" sings Rutebeuf. Good times, bad times,

little horse in bad weather, in his poor landscape, he saw her face again. He knew what it meant to be alone. He hoped that Isabelle would not experience a bitter day one day. Friends' advice is not love advice, especially that of false friends. Besides, on this point, not only deliberately malicious persons wanted to discourage Isabelle. Her beauty aroused unconscious jealousy too. Modern society, like the hard and individual societies of yesteryear, was generating quantities of green-eyed folks. More stupid than bad. They don't want the happy few to leave the club for prisoners of social life. Lest he find happiness.

Happiness is always for tomorrow. But for Isabelle and him, it was close at hand. Certainly, the demon got involved. However, he did not give himself up for beaten yet. They would both make a triumphant return to each other. Besides, what they had experienced was more than a love story, they had communicated under the three species: wine, bread and cheese. There were many great vintages. It was one of their favorite meals, it was their ritual. By the way, in this ceremony, I forgot the Trinity. One might think that the Christian religion would have appeared even more attractive to believers, even disbelievers, if the communion had been made under the three species above indicated, rather than being confined to the number two. In addition, from a purely economic point of view, the faithful restorers of the gastronomic faith could have found their accounts there. For the sake of balance, it could be said that cheese had its room alongside wine and bread. To be complete, let us point out a point to the quality amateur reader: to be admitted to their communion, bread and cheese had to be whole. Grands crus would never live with pasteurization. Our lovers preferred to consume products made by pastors come straight out of an antique restaurant. They had easy wine. They were ready to make a whole cheese out of it.

Lost in his waking dream, having indulged in the best feasts that now had disappeared forever, his attention was suddenly drawn by a sad news. The world had just learned that a great champion was killed at the spare wheel of his passion. As always, the foolish comments were going well. Some journalists had so much unhealthy joy to comment. Can a passion kill? Of course, it can. If it is a childhood illness, it is the most beautiful disease, but it is dangerous. "*It is entirely Venus on her prey*". There is so much going on in the head of a man in love. He could not ignore the words of Victor Hugo, consumed in the knowledge of men: "*The storms of men are worse than the storms of the oceans*". He understood that his life had become a storm inside and that the idiot who was telling a story was him. But, unlike Macbeth, he knew his tale was good, it would end well. Then his life would mean something new. "Nothing beats life". His passion was Isabelle. He was full of images of her beauty. They danced like in an adventure. In the prime time of their romance, every day he would look in his message box. As soon as he received her letter, - a such unexpected but so hoped wonderful treasure -, happiness was back, life regained its colors, those of Matisse and Picasso. What moved him was that she wrote from her heart. A woman's letter is always a poem. He remembered the scene from the Barber of Seville when Rosine delayed the delivery of her already prepared sweet note. A small sign only would be good enough for him to set off again and conquer the golden fleece. He had so much energy in him and she had the gift of multiplying this energy tenfold. Isabelle's letter was another page of love: "*Deep down, a great sadness was crying*". He read, reread, covered with kisses the paper she had held in her hands. He devoured her words. He could imagine her, alone in her bedroom, a pen in her hand, no pain in the neck. She had thought of him. It seemed to him a streak of light in the shade of his solitude. That other being that he had in himself was her. It was like You and Me. It was the

Bella Notte scene in *Lady and the Tramp*. Yes, they had, one night under an Italian sky, shared a last Bolognese spaghetti. This memory came back to him when he arrived at the Saint-Augustin station. He was going to the Church at Madeleine. By dint of writing to her, he had forgot to change trains. He loved trains. It was always for him the promise of a goodbye hello. It was some kind of pilgrimage that he offered to himself. He wanted to rediscover the sensations of Mozart's first Requiem that they had listened together in the Church. Then they had walked to the Champs-Élysées, he had entwined their fingers together. They dreamed a lot of the great escape for two.

The emotion induced by the death of the champion remained strong in him. It demonstrated how much we, the livings, we needed heroes and dreams. He loved the nobleness of the knight. He loved his kind lady. "Two hearts that love each other, look no further for poetry. Two kisses which dialogue, do not look further for the music". It was one of the enchanted messages of the Laughing Man. But he no longer laughed: he had just been deprived of his music. This crime was all a symbol! The world of music was so intimately associated with that of the kiss. For a while he could no longer express these fleeting emotions for Isabelle through these little recordings that he concocted for her. But to all this, he would put good order. He was rereading her books, her poems, his most precious treasures. He kept all his memories. He saw her beautiful face again that evening, when, quite happy, they had decided to leave for Byzantium. The perfume had preceded the city. A poet had compared the captivating city to a hand covered with rings looking for Europe. Then he remembered a Turkish proverb:

"For the love of a rose, the gardener is the servant of a thousand thorns. "

Little Prince was like that. But he, he no longer felt the thorns. What he was breathing were the scents of his favorite flower.

He had just finished reading a story told by Hermann Hesse, of a man who, frightened by the tumult of life, had, from his earliest youth, withdrawn from the world and found a refuge in the literature. Isabelle was his most enjoyable book. She was his universe. She had unleashed in him "*a hurricane of passion, demonism and fantastic life*". Before, when he wanted to marvel at the beauty of the world, he only had to read Isabelle's eyes. It was before. She was his freedom, the liberty that Paul Eluard had written on his school notebooks, on his desk and on the trees, on the sand, on the snow. He wrote Isabelle's name everywhere, in his head, on his heart, in his life, on his way to Beauty. He fed himself on the ambiguities of love. For the moment, he had not given up his desire, his ideal, his illusion. He loved the utopia, the dream of a night, in coming Spring, but above all he loved Isabelle. Was he guilty of having confessed to her, too soon, with words that were too hot, his mad love? Did he have to close the door now?

*"It is a modest and crazy dream
It would have been better to keep me quiet and sole
You will put me in the ground with my dream
Like a star at the bottom of a hole"*

The poet's voice resounded, clear, sonorous. Tossed about by the rolling of his ideas, he left his dream. As Captain Haddock, he would sail, he took the direction of Cap Ferrat. As Captain Fracasse, he would march to defeat his demons. Barbara's voice asked, "Say, when will you come back?"

He made a list of the next gifts he promised to himself to send to his beloved fugitive. He was acquiring presents every day. He moved most

of them to bin, returned to his happy yesterdays, - their last winter -, he was looking for new futures. In fact, to give gifts to Isabelle was like buying emotions. Guess what was his latest find? A love book, - Well! it's amazing, isn't it? - *it's amazing how your eyes are shining each time you remember the pretty girl*, but Mouloudji the singer was gone too ... The book was blue, red, green, with reinvented vowels, the scent of the book gave birth to images, mingled to poems. In other climates, he would extend his love, he would change its colors.

Speaking of his passion, the Brazilian champion used to reply: "*Life without emotions and without passion has no meaning*". But, for our lover, his passion for beauty was making too much sense, it even went in all directions: he had to appease it. Every day, because of Isabelle's presence in him, he had to physically exhaust himself, run, swim, and at the end of the night, with or without moon, reach the depths of himself, look for the devil, for the Golden Calf. Sleepless, he visited the great cemeteries, death would give him credit. He joined a sport club. There he observed a whole fauna of individuals in frantic search for their body and the body of the others. There was no lack of motivation. Electronics were everywhere, this was reassuring. He had been confirmed to have hundreds and even more contractile fibers grouped into bundles commonly known as muscles. A muscle contains more than seventy percent of water. He then understood more easily why all these people were sweating. They removed old water from their cells, not counting proteins, carbohydrates and other fats, mineral salts and vitamins. While doing mechanically his exercises, he thought that, after all, the universal law of gravitation, this law of "all or nothing", was close to that of love, this irresistible attraction. He had fallen on his head. On Newton's head, an apple invited itself.

No matter how much he sought relief through exhaustion, the battle to find restful sleep was far from won. He would have to face the long night. That evening, he had a choice between poetry and philosophy. He opted for the second. His love was too violent for him to continue to provoke it. So, he found on a shelf, within reach, an old copy, his, all annotated, of *The Revolted Man*. He looked into it. Rebel again, he fell back on the green wooded hills of his Ardennes. As all his life was Isabelle, he had become Isabelle-centric. It was a modern form of love borrowed from Narcissus but he had not fallen into the water, perhaps had he come down in the last shower, whatever, he had drowned in a magic well, deep in Isabelle's eyes. Isabelle-centrism was a relatively simple phenomenon, where the centripetal and centrifugal forces of love alternated and fought. Unquestionably, the former dominated. In his solitude, he brought everything back to Isabelle, she would one day reappear, she would abolish his misery. It is true that, owing to their mystery, mythical beauties prevail over everything. Mythical beauty, Isabelle had triumphed.

Guided by Spinoza, he had tried the Glass Pearl Game: learning, learning from others, understanding, transmitting knowledge, making fun of nothing, laughing of course, but only of oneself. Then, one more time, he reverted to Camus. Historically, he deplored the premature departure of the philosopher, who left on the road without having expressed his everything. So, he regretted not having been able to deliver his most secret thoughts to Isabelle. Now that she had disappeared, Camus' sentences were making perfect sense to him: "*It is a lot to accept losing everything while keeping the taste of happiness*". He had lost everything. The idea that he had of his beautiful and tender love was that of a grace, not necessarily immaculate. Would Goethe have wanted it for his paradise? But grace, candid or not, was suddenly gone. Camus continued, "*I never believed in the power of truth by itself.*" On his side, he didn't know anymore what the truth was. But he continued to love Isabelle.

He only saw the world through her. He was going to jail every day. He couldn't step by the "chance" case and receive new capital for a second start with Isabelle. Why were they both so stubborn? He took a decision: when he would see her again, - because, inevitably, one day, one night, he would see her again -, in the game of love and chance, both of them would win. He would apply game theory. Precisely, he would not leave anything to chance. Too bad, he would use scientific methods to dispel their philosophical concerns. Both had never dared to confess their anxieties. She would then become his consenting prisoner, he would be her superhuman slave. He would build for her a new theory of love evolution based on that of exponential sum games. He was in the middle of an incubation period. After this wonderful year of reintroduction to their love, they would go further, beyond her dreams. For that, it would be enough to drive reasoning out, to listen to the birds in order to hear crazy resonances. They would take public transportation, buy an eternal Navigo pass. If he was writing today, it was for himself of course, it was to survive. But it was for her too. It was because of her. Initiations were created to be exceeded. Let's celebrate! Get me some wine! They had breathed the scent of Byzantium. He wanted to take her up to Japan, beyond all the seas of the world. With her, he would rediscover America, that of Kafka, that of Sergio Leone, that of Christopher Columbus. The words of an unknown song he had heard only once were back in his dream: "America, seen from above, it is as big as a puddle, America ..."
The voice was feminine and soft, a poem in itself. He was sixteen.

The day was breaking. Boredom was gone by now. Finally, he felt tiredness take hold of his body, shattered by the long night without her. The nights with Isabelle never exhausted him, she donated him her woman's energy so that they could reach Paradise on earth. How could they forget the inf-able pleasure that they had given to each other so many times? So, he decided to repeat the great journey of love with her. They would leave for

the empire of senses. Before falling asleep he reread the first poem he had written for her, his wonderful Isabelle. They were just at the dawn of their love story:

If I had known how to speak to you
I would have told you all these words
Which are shaking my heart,
You whose smile disturbed my being.

If I could have felt
Your embrace
I would have kept it long
For myself
If you could have heard
My voice
Which in the silence of the temple was calling you.

If I could have felt
The taste
Of your soul on your lips

Only then
Perhaps
I could have seen you again

But I know now
That my eyes will never cross again
Your clear eyes

He had written his poem for Isabelle in the Temple, in a forbidden city. He could see again the blessed evening, where, with anguish in his heart, fear in his stomach, he had given her his little folded paper. Would

she burn it? He was still feeling her short breath when he joined her for dinner. In the midst of the other fellows who were loudly cheering, without anyone noticing it, she had confided to him her nascent emotion. That evening, his vision was illuminated by the lights and the magnificent eyes of his blond angel. He fell asleep in her arms. He murmured the verse of Charles of Orleans:

"My only love, my joy and my mistress"

Achevé d'imprimer en avril 2020
par la Sté ACORT Europe
www.cogetefi.com

ISBN : 978-2-36087-002-8
Dépôt légal : avril 2020

Imprimé en France

Luc Delfosse

L'homme qui avait été amoureux The Man Who Had Been In Love

Un homme mène une enquête non policière : une femme inoubliable a disparu. Pour ne pas pécher par désespoir, notre amoureux de la vie part à la recherche du plus grand mystère que la nature ait proposé à l'homme depuis la Création : La Femme, apparition éblouissante.

J'ai trouvé cette histoire bouleversante. La tristesse, parfois la souffrance, trouveront un écho dans le cœur de tous ceux qui ont été follement amoureux. Ce qui rassure, ce qui est grande consolation, c'est la foi en l'amour exprimée par l'auteur tout au long du livre.

SYLVIE LILI – *La Gazette Ardennaise*

A non-police investigation in pursuit of the disappearance of an unforgettable woman. Battling with the urge not to sin out of despair, our lover of life sets out in search of the greatest mystery that nature unravels to man since Creation: The Woman, dazzling appearance.

«Great read... real intense and poetic. For those who have experienced LOVE - felt every pain of this journey...»

KIM STEELE

*« L'homme qui avait été amoureux » est le 22ème livre de Luc Delfosse
"The Man Who Had Been In Love" is the 22nd book of Luc Delfosse*

www.parfumdelivre.com
www.lucdelfossebooks.com



Couverture : Théophanie, Liliane Silva Le Fur
(Coll.Privée)

ISBN : 978-2-36087-002-8

Prix : 20 €